PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

OCT 11 1933

40e Année. N° 18.

LA REVUE DE PARIS

15 SEPTEMBRE 1933

		Pages.
nce Napoléon. . . .	*Voyage aux États-Unis.* — I.	241
n Massip.	*L'Opinion anglaise et l'Allemagne.* .	273
hé Maran.	*Le Livre de la Brousse.* — II.	292
adimir d'Ormesson.	*La Révolution en zigzag.*	319
noré de Balzac. . .	*Lettres à l'Étrangère.* — III	335
es Sageret	*L'Insecte camoufleur*	368
dré Thérive.	*Antoinette Bourignon* (fin).	389
bert d'Harcourt. . .	*Paris vu par une Allemande*	426
ry Bidou.	*Le Mouvement littéraire*	438
nçois Porché. . . .	*La Crise du Théâtre.*	448
nçois Leuwen . . .	*Vers la Scission socialiste.*	459

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La mort de Lord Grey

La nouvelle de la mort du grand homme d'état anglais, lord Grey of Fallo a été accueillie en France avec émotion. Elle nous reporte aux plus tragi journées de 1914. Qui ne se souvient des efforts entrepris pendant les dern jours de juillet par sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères d'An terre, pour empêcher l'Allemagne d'entraîner le monde dans la guerre?

Quand elle eut éclaté, sir Edward Grey prononça à la Chambre des C munes un discours dont on sait l'importance historique : l'Angleterre entra guerre à nos côtés. Ce n'est pas cette intervention que certains hommes politi anglais — M. Lloyd George par exemple — reprochent aujourd'hui à l'illu homme d'état disparu. S'il avait déclaré nettement dans les dernières jour de juillet, affirment-ils, que l'Angleterre, en cas de conflit, se rangerait aux c de la France, la guerre n'eût pas éclaté. Le raisonnement n'a rien de nouveau les Français : il n'en est guère qui ne se le soient tenu. Mais appartenait-il Edward Grey, dans l'état de l'opinion de son pays, de prononcer de telles paro

Si le destin voulait que l'histoire recommençât, pourrions-nous esp qu'avant le nouveau drame l'Angleterre prît franchement position pour n Cette question tragique, ce fut le souci de *la Revue de Paris*, à plusi reprises, de l'éclaircir : récemment, M. André Siegfried, aujourd'hui M. Mas étudiant les mouvements de l'opinion anglaise, arrivent aux mêmes conclusi Leurs analyses paraîtront sans doute à nos lecteurs la meilleure explicatio l'attitude de sir Edward Grey. Elles permettent d'apprécier combien il y a d'espoir de voir l'Angleterre conclure un traité d'alliance avec nous. L'An terre ne prend parti qu'en présence d'un fait : menace directe contre elle ou d'agression accompli contre un tiers par une puissance continentale, cherch établir son hégémonie en Europe.

Rappelons ici brièvement les étapes de la carrière politique de lord G Il appartenait par sa naissance à une famille qui s'illustra dans la vie polit anglaise du XIXe siècle.

Né en 1862, élève de Winchester et d'Oxford, il fut élu député de Berw on-Tweed en 1885 (il devait rester député de cette circonscription jusqu'en 1 c'est-à-dire jusqu'à son élévation à la pairie). Il devint bientôt une des plus im tantes personnalités du parti libéral, auquel sa famille avait déjà fourni des c Il fut sous-secrétaire d'Etat de 1892 à 1895, dans le cabinet Gladstone-Rose En 1905, il devint ministre des Affaires étrangères. Bien que son attitude moment de Fachoda, eût marqué qu'il était assez loin d'être francophile par p cipe, il adopta franchement la politique d'entente cordiale inaugurée en 1 En 1907, il signa un accord avec la Russie pour la délimitation des zones ang et russe en Perse, accord qui mettait un point final heureux à une série d'épis inquiétants.

La politique de l'Allemagne le préoccupait, mais il conserva jusqu'en l'espoir d'éviter un conflit. Un entretien qu'il eut avec le colonel House le 22 let 1914 montre qu'à cette date encore, l'affaire serbe ne lui semblait pas d extrême gravité.

En juillet 1916, une affection des yeux le contraignit à prendre sa retrai fut la même année élevé à la pairie avec le titre de vicomte Grey of Fallodon nom de Fallodon-Hall, sa propriété dans le Northumberland). En 192 accomplit une courte mission aux Etats-Unis; en 1925, il publia un volum mémoires : *Twenty five years* (1892-1916).

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Le Jardin des Bêtes sauvages
par GEORGES DUHAMEL

La Guerre sous les Mers
par EDMOND DELAGE

VOYAGE DU PRINCE NAPOLÉON AUX ÉTATS-UNIS

1861

LE PRINCE NAPOLÉON [1]

Le prince Napoléon aimait les voyages. Sa grande activité, que des raisons inhérentes à son caractère l'empêchaient parfois de consacrer au service du gouvernement de son cousin Napoléon III, y trouvait un dérivatif. Le tourisme, il n'est pas besoin de le dire, tel que nous le comprenons et le pratiquons, n'existait pas alors. Loin de céder à ce besoin de « bougeotte » qui, la plupart du temps, nous pousse sur les routes, le Prince voyageait pour voir, pour s'instruire, non pour se déplacer. En véritable homme d'État qu'il était, il regardait bien ce qu'il voyait, il le notait, avec l'idée d'en tirer parti pour lui-même et surtout d'en faire bénéficier la collectivité.

Avant 1861, il avait successivement et dans cet ordre visité l'île d'Elbe, l'Espagne, les mers du Nord, l'Allemagne, l'Irlande, les Pyrénées, le Piémont, la Savoie, la Russie, la Suisse, l'Angleterre, l'Écosse. Plus tard, il devait retourner dans quelques-unes de ces régions et en explorer d'autres. L'importance de ces voyages nous apparaîtra mieux si nous tenons compte des difficultés que l'on rencontrait pour les accomplir.

Le 2 juin 1861, le Prince quittait de nouveau Paris et se rendait à Marseille. Cette fois, la princesse Clotilde, qu'il avait épousée deux ans auparavant, l'accompagnait. Leur suite se composait de la duchesse d'Abrantès, dame d'honneur de la Princesse, des trois aides de camp, le colonel de Franconière et les lieutenants-colonels Ferri-Pisani et

1. Rappelons que le prince Napoléon, né en 1822, était le fils de Jérôme, ex-roi de Westphalie et dernier frère de Napoléon Ier.

Ragon, du capitaine de vaisseau Bonfils et du docteur Yvan. Le fils de George Sand, Maurice Sand, rencontré par hasard à Alger, devait se joindre à eux.

Le projet primitif consistait à s'embarquer sur le yacht du Prince, *le Jérôme Napoléon*, à toucher la Corse, à visiter les côtes de la Tunisie, de l'Algérie, à s'arrêter à Gibraltar et à Lisbonne. Là, on verrait. Peut-être irait-on jusqu'aux Açores, peut-être même pousserait-on jusqu'en Amérique, mais, dans ce cas, la princesse Clotilde reviendrait en France et, pour assurer son retour, *le Jérôme Napoléon* serait convoyé par la corvette *la Reine Hortense*, à bord de laquelle le prince Napoléon avait, en 1856, fait son voyage dans les mers du Nord.

En réalité, la première partie du programme s'effectua comme il avait été prévu. Le 4 juin, on quitta Marseille. On mouilla devant Ajaccio, on s'arrêta devant Tunis, puis on longea les côtes avec des escales qui permirent au Prince de pousser des pointes dans l'intérieur. Le 4 juillet, on était à Lisbonne. Le Prince prit alors la décision de continuer jusqu'aux États-Unis. La princesse Clotilde, très intéressée par le voyage, résolut de continuer elle aussi; *la Reine Hortense* ne reçut à son bord, pour revenir en France, que le colonel de Franconière, obligé pour le service du Prince de regagner Paris, et le docteur Yvan, très éprouvé par la fatigue de la traversée.

Le 5 juillet, *le Jérôme Napoléon* prit donc la direction des Açores, d'où il atteignit Terre-Neuve et les États-Unis.

Au moment où le prince Napoléon se rendit en Amérique, venait d'éclater la guerre dite de Sécession, qui devait durer près de cinq années. Née de l'antagonisme qui couvait depuis longtemps entre les États du Nord et ceux du Sud, elle eut pour cause déterminante la question de l'esclavage. Les nordistes ou *fédéraux*, groupés dans les villes, autour des manufactures, proclamaient l'abolition de l'esclavage, tandis que les sudistes ou *confédérés* en voulaient le maintien, pour conserver les bras nécessaires à leurs immenses exploitations agricoles, dussent-ils pour l'obtenir rompre l'Union formée jusque-là entre tous les États.

Les armées des deux partis, nombreuses dans la suite, étaient au début à l'état embryonnaire. Aussi, était-il difficile de prévoir de quel côté pencherait le succès. Selon l'opinion la plus répandue, le Sud devait l'emporter et dès les premiers jours de nombreux symptômes de découragement se montrèrent dans le Nord. Le prince Napoléon était à peu près le seul de son avis quand il prédisait la victoire du Nord sur le Sud, sans jamais varier sur ce sujet. L'événement devait lui donner raison. Au cours de son voyage, le Prince fut reçu dans les deux camps. Aussi bien dans l'un que dans l'autre, il trouva l'accueil le plus chaleureux, dû en partie au désir de chacun de se concilier la sympathie de la France, en partie également au prestige du nom de Napoléon.

Deux récits de ce voyage aux États-Unis ont été publiés en 1862. L'un, intitulé *Six mille lieues à toute vapeur*, a été écrit par Maurice

Sand. Le second émane de Ferri Pisani, sous le titre de *Lettres sur les États-Unis d'Amérique.*

Mais en plus de ces deux ouvrages, non dénués de valeur, existe un autre document, entièrement inédit, qui nous a paru plus intéressant encore : ce sont les notes prises personnellement chaque jour par le Prince, notes brèves, sans aucune recherche d'une forme littéraire, destinées à aider plus tard sa mémoire, à lui rappeler ce qui l'avait frappé le plus. Il ne s'agit pas d'une narration suivie. Souvent ce sont des mots seulement, ne formant même pas une phrase. Mieux que tout récit composé après coup, ce *Journal*, écrit hâtivement sur un calepin, permet de suivre au jour le jour le Prince, de connaître ses impressions, de voir ce qui attira son attention, de suivre sa pensée intime, de comprendre sa mentalité. En le lisant, on constate l'intelligence supérieure de cet homme, qui aurait pu jouer un grand rôle. On y voit le chef, toujours préoccupé de ce qui pourrait être utile au pays, s'il était appelé à le diriger ou du moins à en aider le gouvernement par ses conseils. On saisit, dans tous les ordres d'idées, les réformes que cet esprit, curieux de tout, jugeait utile d'introduire aussi bien chez lui que dans la Nation.

Ces notes nous montrent, en outre, très crûment quoique avec une bienveillance évidente, ce qu'étaient, il y a soixante-dix ans, les États-Unis, encore en pleine formation.

Comme toutes celles prises par le prince pendant ses autres voyages, elles se trouvent dans les Archives de Prangins, d'où son fils, le prince Louis Napoléon, avait bien voulu, quelque temps avant de mourir, nous permettre de les extraire. Nous les reproduisons sans y rien modifier. Toutefois, laissant de côté le commencement et la fin, nous ne publions ici que la partie relative au voyage en Amérique.

ERNEST D'HAUTERIVE

Samedi 27 juillet (New-York).

Temps superbe, plus de brume, chaud, beau soleil. Nous trouvons un pilote à soixante milles au large, près de Fishing-rock. Nous côtoyons Long Island, passons devant Sandy-rock, entrée de la baie d'Hudson, où est New-York, et mouillons à une heure après midi. Traversée rapide : six cent cinquante milles de Halifax en cinquante-trois heures : mouvement dans la baie, grands bateaux à vapeur en forme de maisons flottantes; quais perpendiculaires au rivage, au lieu d'être horizontaux; ils appartiennent à des particuliers. La nature est immense à New-York; c'est plus frappant que tout ce que j'ai vu comme grandeur.

M. Mercier, notre ministre à Washington, et M. de Montho-

lon, consul général à New-York, viennent à bord. M. Mercier, intelligent, aimable, un peu léger peut-être, M. de Montholon a l'air de bien connaître ce pays. La nouvelle d'une bataille perdue par les troupes du Nord à Manassas-Junction est vraie. C'est une défaite provenant d'une affreuse panique par le manque d'organisation des troupes du Nord, qui ont fui. Ce sont des bandes et non des soldats; de là leur défaite. On a peu ou point de nouvelles du Sud.

New-York est une fort grande ville, triste; elle a, avec Brooklyn, plus d'un million d'habitants. Plan régulier. Ce sont des carrés longs, tracés régulièrement sur le terrain et qui se bâtissent successivement. La ville est donc construite en échiquier; peu ou point de monuments, rien de pittoresque, d'original, c'est l'aspect anglais plus grand. Broadway, la grande rue commerciale; dans les rues transversales sont de belles maisons, elles se désignent Est ou Ouest, Numéro tel. Grande diversité de population. Les bateaux à vapeur faisant le service des eaux intérieures est ce qu'il y a de plus curieux. Scènes de mœurs américaines; beau parc intérieur dans la ville. Baignoires dans des armoires dans toutes les chambres américaines; c'est fort commode.

Course dans New-York toute la soirée. Je vais chez Barnum, la grande maison où il y a de soi-disant curiosités, qui sont des stupidités et qui témoignent du sentiment d'excentricité de ce peuple. Rien absolument de curieux. On montre aujourd'hui un nègre qui a tué le capitaine et les officiers d'un navire qui voulaient passer au Sud, etc.

Dimanche 28 juillet (New-York).

Le jour est aussi triste ici, plus triste même qu'en Angleterre. L'Empereur[1] a passé ici quatre mois, en 1837. Il allait tous les soirs prendre le thé chez le consul général suisse.

Je reçois plusieurs visites. Plusieurs personnes du pays viennent me voir. Je vais visiter un camp à Stalen Island, près de la ville. C'est un camp de passage pour y former un peu les volontaires. Il n'y a que deux régiments aujourd'hui;

1. Le prince Louis-Napoléon, après l'échec de sa tentative à Strasbourg, fut transporté en Amérique.

hier, il en est parti trois pour Washington et il va en arriver de nouveaux.

Le gouvernement fédéral a abandonné l'emploi des milices, gardes nationales des États, engagées hors de leurs frontières pour trois mois; ce sont des troupes détestables. Ils vont former une armée; on n'engage que des volontaires pour trois ans ou pour la durée de la guerre, mais c'est une grande difficulté de faire une armée de rien; les officiers manquent, tout manque, état-major, intendance, administration, service de santé, artillerie, cavalerie, et comme dans ce pays on veut tout faire sur une échelle énorme, on organise une armée de deux cent cinquante mille hommes et on a fait un appel à quatre cent mille volontaires, ce qui ne se fait pas en un jour.

Les hommes sont beaux, mais ce sont des recrues, tout est à faire; il n'est pas étonnant qu'avec ces bandes et la milice le Nord ait été battu à Bull's-Run[1] par les hommes du Súd, qui sont plus prêts parce qu'ils se préparent depuis plus longtemps et que l'orgueil du Nord lui a fait penser qu'il savait et pouvait tout improviser. Les soldats ont de grandes tentes pour huit hommes, elles ont des planchers, il y a des matelas pour les hommes, des rigoles autour, toutes choses indiquant le défaut d'habitude; enfin elles sont en étoffe de coton, ce qui n'est pas bon.

Les compagnies sont de cent un hommes; il y en a dix par régiment; caporaux et sous-officiers comme chez nous; un capitaine, deux lieutenants par compagnie, pas de sous-lieutenant; un chef de bataillon, un major (administrateur), un lieutenant-colonel et un colonel par chaque bataillon appelé régiment. C'est énorme. Le soldat reçoit onze dollars de solde par mois (soixante francs à peu près); il est de plus armé, habillé et nourri. Dans certains États ils ont encore d'autres avantages, tels que primes d'engagements, secours à leur familles; armement médiocre, fusils à pierre transformés, non rayés, ni à balle forcée; baïonnette sans bague, mal attachée au canon. Habillement très différent souvent dans le même régiment; dans un de ceux-ci, il y a la première compagnie de droite en zouaves, c'est la mode; il y a plus de soixante Français, quelques anciens soldats, qui m'entourent.

1. 21 juillet 1861.

Je ne puis rien dire du petit équipement, on ne s'en occupe pas encore.

Nourriture : cinq cents grammes de viande, cinq cents grammes de pain, deux fois par jour du café. Cette nourriture est bonne et abondante; pas d'ordinaire spécial par escouade; ils mangent par compagnie et reçoivent leurs vivres ainsi. Ils les accommodent en se groupant un peu comme ils veulent. Sacs assez légers, en cuir; ils n'y portent pas de vivres ni de petites tentes-abris; couverture double médiocre. Pas de livres. Ils n'ont pas encore touché de solde depuis deux mois qu'ils sont engagés. Tout cela ressemble à des conscrits de huit jours chez nous, sauf les cadres qui sont ici mauvais.

Les chefs, généraux (brigadiers) et colonels, sont nommés par le Président, ou plutôt ils s'imposent au gouvernement quand ils viennent lui offrir une troupe de volontaires. Il y a souvent des conditions particulières, comme les officiers tous désignés pour la première fois par le colonel; habituellement les soldats les nomment à l'élection dans chaque compagnie. Les officiers subalternes nomment les officiers supérieurs. Ceux que je vois me reçoivent avec une grande amabilité, les deux colonels m'invitent dans leurs tentes avec beaucoup d'officiers. On sert du champagne et l'on boit à la France, à l'Empereur, à l'Amérique.

Le nom de Napoléon est aujourd'hui très populaire ici.

La traversée — soixante-dix kilomètres, aller et retour — de Staten Island se fait sur un de ces grands bateaux à vapeur, maisons flottantes, à deux étages, très plats, énormes, à balancier apparent, machine très simple. Étude de mœurs américaines. C'est un des moyens de locomotion les plus avisés dans ce pays, où il faut, du reste, toujours préférer un bateau à un chemin de fer.

Beau temps, la chaleur commence depuis ce matin. Ma femme est restée à bord. Belle vue du camp. Le soir, la ville est déserte.

Lundi 29 juillet (New-York).

Je ne fais que me promener pour voir l'aspect général, avec MM. Mercier et Montholon. Ce qui caractérise ce pays dans le Nord, c'est la grandeur des choses, villes, monuments, rues; la hardiesse des hommes, leur inquiétude fiévreuse

de travail, leur appât de gain, souvent leur grossièreté et leur rudesse, mais moins qu'on ne le dit; le sentiment de l'individualisme les domine.

Les chevaux superbes, très grands, bon marché; trotteurs fameux; voitures originales (boghei), très légères. On en fait qui ne pèsent que deux cents et quelquefois cent soixante kilos; roues minces, hautes, solides, en bois de fer, presque pareilles. — J'en achète une assez ordinaire pour la campagne, chez Wood, Broadway, deux cents dollars, et je crois que je la paie au moins cinquante dollars de trop. — Quelques fauteuils confortables, machines à coudre à acheter pour les usages journaliers d'une maison, même très utiles à la lingerie, peut remplacer cinq ou six ouvrières. (L'appliquer au Palais-Royal.) Les nattes en paille pour l'été fort jolies. Le sang des femmes fort beau; mal mises, mais belles. Usage de la glace général dans les boissons, c'est un grand luxe qui ne coûte pas beaucoup et est très agréable. Partout, sur les bateaux, dans les rues, dans les chemins de fer, un grand broc ou fontaine avec de la glace à volonté; c'est une branche de commerce importante. Je cours les boutiques, rien de curieux à rapporter. Il fait une chaleur très grande, 30 et 32 degrés. C'est étouffant. Dîner dans un des rares restaurants de la ville, la Maison Dorée, sur la Union-Place, maison appartenant à M. Penniman que j'ai vu à Paris, en 1850, chez M. de Plancy, et qui est venu me voir; assez mauvais dîner, horriblement cher, je suppose. Belle maison. La vie est fort chère ici. Toute la journée, je vois passer des volontaires qui partent ou des milices qui reviennent. Les mêmes numéros à ces deux troupes font souvent confusion. Outre cela, il y a l'armée régulière, qui est de douze à quinze mille hommes, et que le gouvernement vient de décréter d'élever à quarante-cinq mille hommes. Comme on leur offre bien moins d'avantages qu'aux volontaires, le recrutement est fort difficile et presque nul.

Les hôtels à New-York sont immenses; le Saint-Nicolas, pour faire ses frais, a besoin de six cents voyageurs; il va fermer parce qu'il ne les a pas.

Mardi 30 juillet (New-York).

Parmi les personnes qui sont venues m'offrir leurs services, le commandant de l'arsenal maritime fédéral de New-York, M. Moore, M. Field, qui était chef des commissaires américains à l'Exposition universelle de Paris et a été décoré par moi. Je vois aussi le maire, M. Wood; il n'est pas considéré, mais on le dit fort capable, et entreprenant. La législature de l'État a, à cause de lui, retiré beaucoup d'attributions à la municipalité de cette ville; on l'accuse de voler.

Le pavage de la ville est épouvantable ici comme dans toute l'Amérique; il n'y a que de bons et larges trottoirs et de petits chemins de fer à chevaux souvent. New-York est comme un échiquier, monotone. La presse américaine s'occupe aujourd'hui de mon arrivée; elle est, en général, assez bienveillante. Aucun journal ne dit rien de mal; plusieurs journaux publient des biographies bienveillantes, dans lesquelles on me loue beaucoup de ce que j'ai fait comme président de l'Exposition universelle de Paris, en 1855; cela vient de mes politesses aux commissaires étrangers; preuve de l'utilité de ne rien négliger pour se faire des amis, dans ma position, ce que j'oublie trop souvent.

J'ai visité la Société historique, vaste local; quelques manuscrits curieux; grande prévenance. C'est une institution privée, comme toujours dans ce pays; son but est surtout de s'occuper de l'histoire nationale; elle a des correspondants dans les États et villes des États-Unis, admission libre pour le public.

Ce qui me frappe surtout, c'est la grandeur de la nature, des golfes, fleuves, villes, maisons, rues, établissements; c'est le trait caractéristique de ce pays.

Visite à la bibliothèque d'Astor, richard qui a laissé cette institution. Il a fait sa fortune dans le commerce avec les Indiens, surtout pour les pelleteries.

Visité l'institution de M. Cooper, négociant en cuirs, qui m'y a conduit. C'est un immense bâtiment, qui a coûté dix millions de francs, pour des cours gratuits aux ouvriers, hommes et femmes, externes, curieux; vastes salles, une seule dans les caves contient trois mille personnes. J'y vois, comme directrice pour les jeunes filles, mademoiselle Deluzy,

célèbre dans le procès Praslin[1]; elle s'est mariée ici à un prêtre presbytérien qui connaissait ses antécédents; il a eu du courage. Elle est née anglaise, parle bien français, me montre tout : quarante ans, assez laide, figure intelligente, parle beaucoup. Modèle intéressant d'une machine à vapeur toute en verre. On voit fonctionner tous ses mécanismes. Je devrais en avoir une comme cela et la monter moi-même, bonne instruction. Belle vue du toit de l'église. Hudson river, New-York, Brooklyn, Long Island, Staten Island, port, entrée.

Visité la maison particulière de M. Aspinwall, autre richard, qui a fondé une ville sur le Pacifique. Plus belle qu'en Angleterre, installations fort commodes, richesse d'eau froide et chaude dans toutes les chambres. Baignoires dans les armoires à chaque chambre à coucher (en faire autant chez moi). Eau chaude par le calorifère, galerie de tableaux fort médiocres, domestiques français ayant servi jusqu'il y a deux ans dans les dragons de la garde. Toilettes en marbre, avec eau, robinets *idem* dans les cabinets de travail.

Club de New-York : très beau, jardin intérieur avec jet d'eau, plantes, statues. Le tout forme un très bel ensemble, très vaste, admirablement commode; c'est un club de plaisir et non politique. Je bois des boissons américaines sherry cobbler : vin de Xérès, glace, citron, sucre, framboises, le tout aspiré par un chalumeau de paille; Mintjulep : glace, cognac, citron, sucre, menthe en plante — tuyaux de paille — très fort, bon rafraîchissant, stomachique.

La recherche de ces boissons ne m'étonne pas dans un pays où les étés sont si chauds; chaleur humide, on transpire beaucoup; il y a à l'ombre 32° centigrades.

Visité la maison de M. Belmont, correspondant de Rothschild, grand banquier devenu américain. Jolis tableaux, plusieurs de peintres français, comme partout ici. Eau et gaz partout : à côté des lits pour lire, sur les cheminées comme candélabres, à côté des glaces; dans les bureaux, avec des tuyaux pour changer de place à plus d'un mètre; jamais

1. Henriette Deluzy-Desportes était l'institutrice pour laquelle le duc de Praslin avait assassiné sa femme (nuit du 18 au 19 août 1847). Poursuivie devant les tribunaux, après le suicide du duc, elle fut l'objet d'une ordonnance de non-lieu.

cela ne sent mauvais; le gaz est mieux dépuré que chez nous et les conduites sont mieux faites.

Visité un autre club, l'Union, plus vaste, composé de gens plus âgés; on m'y donne des renseignements plus précis sur la dernière bataille : petit combat, fuite, désordre dans des bandes qui n'ont rien du soldat.

Mercredi 31 juillet (Philadelphie).

J'écris en France. J'établis ma femme et la duchesse à l'hôtel de New-York, dans Broadway, avec une entrée particulière sur une rue transversale; elle restera ici avec Dubuisson[1] pendant mes voyages dans l'intérieur; prix élevés.

Je vois l'album des dessins de la collection des antiquités américaines de M. Davies, qui prouve qu'un peuple qui a disparu a habité ce pays; il était autre et plus civilisé que les Indiens. D'où était-il venu? Qu'est-il devenu? Grandes questions pour l'archéologie et l'histoire qui ne les ont pas encore résolues.

Bel aqueduc et réservoir d'eau pour la ville; travail de sept à huit millions de dollars. Partout aux États-Unis les villes font les plus grands sacrifices pour avoir de l'eau; elles ont bien raison. Quelle honte, quand on pense que Paris en a trop peu, qu'elle est mauvaise, et qu'elle ne monte pas dans le haut des maisons, que, là où il y en a, elle manque fort souvent! Et dans ce nouveau pays, on en a partout, grâce à de grands et gigantesques travaux.

Par contre, le passage est au-dessous de tout ce que l'on peut dire; il vaudrait beaucoup mieux qu'il n'y eût que des routes. Multitude énorme d'omnibus, beaucoup de petits chemins de fer à chevaux[2] dans la ville, de larges trottoirs; tout est contre les voitures particulières.

A six heures je pars par le bateau qui traverse l'Hudson pour me mener à l'embarcadère du chemin de fer de Philadelphie. Je suis accompagné de MM. Mercier, notre ministre, le commandant Bonfils, Ferri, Ragon, Sand, et mon valet de

1. Le capitaine de frégate Dubuisson, aide de camp du Prince, commandait *le Jérôme Napoléon*, ayant sous ses ordres les lieutenants de vaisseau Béquet et Brunet.

2. Tramways.

chambre. La Princesse vient au départ. A six heures et demie, départ du train, wagons affreux, avec un système compliqué de vitres, jalousies, volets fixes, que l'on ne peut ouvrir et qui vous font étouffer. Longs wagons avec rue au milieu, deux voyageurs sur banquettes de chaque côté, incommode. Une seule classe, wagons de quinze mètres de quarante à cinquante places — on ne peut pas même voir le pays[1] — chaud — 35° — fontaine avec eau glacée — cordon supérieur pour appeler. Les locomotives ont des places à l'abri pour les chauffeurs; c'est fort bien entendu, facile et utile à appliquer chez nous. Les chemins de fer sont fort chers, surtout pour les pauvres, puiqu'il n'y a qu'une sorte de places — huit dollars d'ici à Philadelphie, quatre-vingts milles à peu près. Ils vont doucement, l'express fait de vingt à vingt-cinq milles à l'heure. Grande curiosité à mon départ. Sans que je le veuille, on me donne un wagon seul. Orage affreux, voyage très fatigant. A neuf heures et demie, arrivé sur la Delaware, que l'on traverse sur un bateau à vapeur, à Camden. J'y vois M. Wikoff, un intrigant américain que j'ai connu à Paris. A dix heures, arrivée à Philadelphie, où m'attend notre consul, M..., qui me conduit à l'hôtel Lapierre, vaste et bel hôtel. Je me couche, très fatigué par la chaleur et le chemin de fer américain.

Jeudi 1er août (Philadelphie).

Ce peuple a les qualités de la jeunesse, il ne doute de rien, il a une grande activité, il sait peu, il conçoit toujours de grandes choses et les exécute souvent; il fait et crée et n'a pas du tout l'esprit critique, arrogant souvent, pas très poli, plus cependant qu'on ne le dit. Les grandes positions étonnent d'abord; il est empressé auprès des personnages. Je le crois cependant en décadence au point de vue des mœurs politiques. Depuis quelques années, trop de démocratie au Nord

1. Dans une lettre à Franconière, Ferri Pisani donne cette description des wagons américains : « La trépidation y est insupportable. On ne s'y entend pas, en se parlant à l'oreille et en tête à tête, et l'on ne circule dans le passage qu'en s'accrochant des deux mains à tout ce qu'on peut saisir, précaution qui ne vous empêche pas d'être toujours renversé. En outre, les dimensions des fenêtres sont si petites qu'on éprouve comme un étouffement nerveux. »

et un chancre hideux, l'esclavage. L'iniquité d'avoir implanté chez lui un peuple noir sans droit, par abus de la force, par esprit de lucre, lui coûte cher aujourd'hui. Je crois qu'il se transformera et ne succombera pas dans cette crise, qui est bien grave pour lui. M. L... est un agent médiocre, superficiel, se plaignant beaucoup, sans avenir.

Visité le pénitencier. Il y en a deux, dont l'un est ici[1] et l'autre à Pittsbourg, dans cet État. C'est le berceau du système de l'isolement complet. Je le juge avantageusement. C'est un M. Vaux, président du comité directeur, qui me conduit. Bonne tenue, manière convenable de traiter les prisonniers. J'approuve cette punition morale, souvent très forte, parce qu'elle relève le condamné. Résultat : bonne santé, moins de récidives que dans tout autre système, dépenses moins grandes qu'on ne croit.

Visite au Girard College, fondé par un ancien matelot de Bordeaux pour y élever gratis les pauvres enfants de Philadelphie, de l'État ensuite de New-York et de diverses autres villes d'Amérique. Le secrétaire du comité nommé par la ville et M. Vaux me conduisent — grande politesse. Immense; deux millions de dollars à construire et un revenu de quatre-vingt mille dollars affecté à son entretien. Clause sur l'exclusion des prêtres et de toute éducation religieuse; morale seulement. Richesse et grandeur extraordinaire, tout en marbre, beau parc, dépenses pour trois cent cinquante enfants trop grandes. On espère en élever le chiffre à plus de mille. — Voir les documents que l'on m'a remis.

Machine hydraulique pour prendre l'eau de la Schuylkill et l'élever dans trois immenses réservoirs pour alimenter la ville. M. Garlin, ingénieur français, chargé de ce travail par la ville qui a déjà dépensé quarante millions de francs, lui rapportant 15 p. 100 par ses abonnements particuliers.

Promenade en bateau pour remonter la Schuylkill, petite rivière qui se jette dans la Delaware. Jolis bords, je me baigne, l'eau à 30°. Jolies constructions en pierres sur ces bords, avec grandes portes et un plan incliné allant dans l'eau, pour les petits bateaux. (En faire une semblable pour la maison de mon pêcheur et mes bateaux à Prangins.)

1. Pénitencier de Cherry-Hill.

Beaucoup d'usines et de glacières sur les bords, à côté de forêts à peine défrichées. Jardin à l'allemande où l'on prend de la bière. — Grand orage. — Parc de la ville grand, pas terminé, assez joli.

Philadelphie est énorme. Quand elle a été commencée, on a fixé le terrain de la ville à quarante-cinq lieues de tour; Paris avec ses fortifications en a à peu près quinze, je crois.

Pavage affreux toujours, chemins de fer à chevaux ici dans les grandes rues. Omnibus très bons, commodes. Il est fort désagréable de circuler en voiture particulière. Éclairage avec candélabres moins hauts que chez nous, ce qui est meilleur. En général, l'entretien des choses laisse ici à désirer. Ils n'ont presque pas d'hommes de service.

Magnifique théâtre, grand, d'assez bon goût; une compagnie de zouaves de la ville y faisait des tours de gymnastique. Grand succès. Madame Mercier arrive de Washington et va à New-York; elle est assez jolie. Beaucoup de mouvements de troupes, parce que les milices des États (volontaires mobilisés pour trois mois) rentrent dans leur foyers et sont remplacées par des volontaires fédéraux de trois ans.

Vendredi 2 août (Washington).

Déclaration d'indépendance ici à l'Hôtel de ville.

Visite à la monnaie de Philadelphie, bel établissement fédéral, dirigé directement par le gouvernement. C'est la plus grande des États-Unis, qui en avaient deux dans le Sud et une en Californie; très propre, rien de bien nouveau. L'atelier du pesage de chaque pièce est curieux; au lieu de faire cette opération par une machine comme chez nous, ce sont des femmes qui la font avec de petites balances. Cet atelier comprend de quatre-vingts à cent femmes fort jolies, très bien arrangées, surtout bien coiffées; les cheveux sont presque toujours le premier témoignage de la coquetterie des femmes; elles gagnent un dollar par jour.

En rentrant, déjeuner à l'hôtel, j'y trouve le ministre d'Italie, M. Bertinotti, qui vient de New-York pour m'accompagner à Washington; homme assez instruit, connaissant bien le pays, un peu commun. Il était consul général à Washington et est devenu ministre.

A onze heures et demie départ en chemin de fer. Le directeur, fort aimable, me fait donner un wagon spécial, meilleur que celui de New-York en ce que l'on peut ouvrir les fenêtres et avoir un peu d'air, mais semblable aux autres, du reste. Il ne veut pas absolument que nous payions et rend le prix des places à Ferri[1]. Beau pays, pas très boisé, culture peu avancée. Beaucoup de maïs; on ne fume presque pas les terres. Le directeur m'accompagne jusqu'à Wilmington. Il me montre une ligne de poteaux qui indique la frontière entre cet État et la Pensylvanie, et qui forme la limite de l'esclavage! Je regarde ces quelques pieux, dont la ligne a bouleversé ce pays; c'est la limite entre le bon et le mal!

A deux heures, nous arrivons à la Susquehanna, immense fleuve. Le train est mis en trois lignes parallèles et les wagons poussés sur le bateau à vapeur; la jonction se fait par des ponts à bascule avec rails. Le train se trouve ainsi sur le bateau. Les voyageurs sont dans le bateau avec leurs wagons par-dessus la tête. J'ai voulu rentrer dans le mien. C'est simple et ingénieux, cette façon de traverser les fleuves et c'est surtout économique. Que n'a-t-on pas fait cela sur le Rhin au lieu d'un pont si coûteux! C'est très remarquable. De l'autre côté on reprend de même le rail-road. Près de Philadelphie, Bordentown, village (aujourd'hui ville) près duquel était Point-de-Bridge, la campagne de mon oncle Joseph[2]! Les ponts et passages de rivières sont gardés dans le Maryland par des soldats fédéraux, des canons sur les bords, des soldats sur les bateaux, parce que l'on craint que les révoltés ne coupent les communications, comme ils l'ont déjà fait. Le chemin de fer n'a presque partout qu'une seule voie. On passe des

1. A ce propos, Ferri Pisani écrit dans une de ses lettres à Franconière : « Souvent on refuse au bureau d'accepter le prix de nos places, et il m'est arrivé plus d'une fois qu'on me le rapportât, après qu'il était entré dans la caisse... Aux États-Unis, l'attention la plus délicate que puissent faire, à un hôte qu'il s'agit d'honorer, une compagnie, une ville, un grand personnage, c'est de payer sa dépense à l'hôtel, son transport en chemin de fer, son passage sur un bateau. Lorsqu'il nous arrive d'être l'objet d'une pareille politesse toute américaine, je remercie au nom du Prince, comme je pourrais le faire en Europe, à l'occasion de l'hommage le plus naturel et le plus flatteur, seulement je distribue aux hommes de service, stewards, mécaniciens, matelots, l'équivalent de la dépense qu'il ne m'est pas permis d'acquitter directement. »

2. Après la chute de l'Empire, le roi Joseph se réfugia en Amérique.

bras d'eau salée, qui se prolongent dans les terres, sur des ponts à jour sur pilotis.

Arrivée à Baltimore à trois heures. On traverse le bas de la ville en attelant quatre chevaux superbes à mon wagon au milieu des rues. Pourquoi n'avoir pas fait cela à Lyon, où l'on aurait épargné trente millions? Les marchandises ou les voyageurs, la nuit, traversent toujours ainsi et ne perdent pas une demi-heure.

Baltimore, dans le bas, a des canaux intérieurs venant de la Chesapeake; dans le haut, quelques beaux monuments. La ville est irrégulière comme les nôtres. La population est formée à moitié de catholiques venant de la persécution de la reine Anne avec lord Baltimore; en 1794, quelques colons français de Saint-Domingue. Aspect différent des autres villes américaines. Beaucoup de nègres. Nous rencontrons encore deux mille hommes; ils sont souvent transportés dans des wagons de bagages et les compagnies font alors une remise de 33 p. 100. Elles n'y étaient pas obligées, parce que l'on n'avait pas prévu le cas de transports de soldats. Aussi font-elles sur ces lignes des affaires superbes.

A cinq heures et demie, on nous dit que nous sommes à Washington, c'est-à-dire qu'il y a quelques wagons, des voitures démontées sur les côtés, quelques tentes, le tout au milieu des champs. Nous descendons hors de la gare, vilaine baraque en bois (celle de Philadelphie est la plus belle que j'aie vue). Je trouve M. Geoffroy, premier secrétaire, et le fils de M. Baroche, qui est venu en Amérique à la suite des mauvaises affaires avec Mirès[1] et qui paie d'audace et de front.

Washington est un vaste emplacement avec quelques maisons au milieu des champs du district fédéral de Columbia. On a dit avec raison que les maisons étaient tombées comme le sable à travers un crible, et qu'il y avait des rues sans maisons et des maisons sans rues. Sur une élévation est le Capitole, non terminé. Les avenues ont cent à deux cents mètres de large et ressemblent à un camp. Ici, il n'y a qu'un semblant de pavage; les routes affreuses, pleines d'ornières, de ravins, de monticules, sans petits chemins de fer à chevaux.

1. Banquier français, qui s'était livré à de nombreuses et hardies spéculations, à la suite desquelles il fut poursuivi devant les tribunaux (1861).

C'est une viabilité impossible, à casser toutes les voitures. Je vais demeurer à quelques minutes, à Georgetown. C'est un gentil cottage avec des arbres; maison en bois et briques recrépies à la chaux, bien tenue, de jolis meubles; j'y loge avec Ferri. MM. Ragon, Bonfils et Sand logent chez le premier secrétaire. Je dîne et me couche fatigué de la chaleur, 32°. Vue superbe sur le Potomac; on voit les positions occupées par les camps fédéraux sur la rive droite; des troupes partout.

Samedi 3 août (Washington).

Visite au président Lincoln, à midi, à la Maison Blanche. Grande construction dans un style italien anglais, joli jardin autour, ameublement à la française d'assez mauvais goût; papier partout, le luxe des tentures n'existant pas ici; galerie du milieu en soie bleue et meubles dorés. Gaz partout; c'est bien dans ce pays où l'on n'a presque pas de domestiques. M. Seward, ministre des affaires étrangères, vient le premier; aucun domestique, pas même le concierge[1]. C'est un rez-de-chaussée; toute la maison n'a que cet étage et un entresol. On entre tout droit, comme dans un café. M. Seward, que j'ai vu à Compiègne, il y a deux ans, est un petit vieux ayant l'air d'un maître d'école, très intelligent, très fin, assez mal élevé, suffisant et vaniteux; il parle sur tout avec facilité et bonhomie. Il a été candidat à la présidence aux dernières élections pour le parti républicain; c'est l'homme le plus politique du cabinet; il dirige le Président complètement pour les affaires étrangères.

M. Seward arrive, très salement mis, vêtu d'une casaque de couleur, ayant un cordon pour cravate et un grand chapeau de paille. Il est vrai qu'il fait horriblement chaud.

M. Lincoln vient quelques minutes après, homme très grand, mince, ayant l'air d'un bottier, gêné; barbe et collier sans moustaches, mal mis, en habit noir. Il me donne la main et s'asseoit; parle peu, des lieux communs, a l'air de demander à M. Seward si mon père s'appelait Lucien ou Jérôme. Au

1. « Le prince, en descendant de voiture avec le baron Mercier, au pied d'un magnifique perron de marbre, n'a trouvé personne, ni domestique, ni concierge pour l'introduire ou du moins lui ouvrir la porte. Je ne sais quel commissionnaire officieux, qui passait par là, s'est chargé de ce double soin » (Ferri Pisani).

bout de dix minutes, cela m'ennuie et je m'en vais. Quelle différence entre ce triste représentant de la grande république et ses premiers fondateurs! C'est un président d'expédient que l'on a nommé en ne pouvant s'entendre sur des hommes plus considérables. Je crains que le niveau de la valeur des hommes ne se soit abaissé. M. Lincoln est un brave homme, mais sans élévation ni beaucoup de connaissances, avocat de l'Illinois après avoir été charpentier, je crois.

Après ce triste spécimen de président, qui est le premier aussi commun, à ce que l'on m'assure, je vais avec M. Seward au Capitole, énorme construction en marbre; grand quadrilatère avec des galeries extérieures supportées par des colonnes de style grec. Au centre, une vaste rotonde surmontée d'une coupole, le tout pas encore terminé.

Il y a dans cet énorme bâtiment le Sénat avec toutes ses dépendances, et la deuxième chambre *idem*, salles de commissions, bibliothèque, appartement pour le Président, trois salons, grande rotonde avec quelques tableaux de la guerre de l'Indépendance.

On me fait entrer dans la salle du Sénat, carré long un peu en pente vers le bureau, avec de petits bureaux et des fauteuils pour chaque sénateur, deux par deux par État. Éclairage par le plafond, vaste tribune au premier, pas de monde aujourd'hui. Bancs autour et derrière des fauteuils où je m'asseois. On me présente une grande partie des sénateurs. A cause de la révolution du Sud, il n'en siège aujourd'hui que quarante-huit pour vingt-quatre États au lieu de trente-quatre. On me les nomme. Je donne une poignée de main en échangeant quelques mots. Il n'en est presque pas qui parlent français, excepté M. Sumner, de Boston.

A droite et à gauche du président du Sénat, qui est de droit le vice-président de la République, il y a les portraits en bourgeois de Washington et de La Fayette seulement; c'est un fait curieux.

Le service des huissiers est fait par de jeunes garçons de dix à quinze ans, que l'on nomme pages et qui portent les lettres, font les commissions, etc.

La même chose se répète à la deuxième chambre, où j'entre également. Elle est bâtie sur le même modèle, seulement

beaucoup plus grande, pour plus de trois cents membres. Le Sénat est supérieur en pouvoirs, en tenue, en capacité, en autorité morale.

Éclairage par le haut très bon.

Je trouve partout une grande cordialité et de la sympathie.

Les dépendances sont vastes, bien entendues, commodes; on voit que c'est la vie de ce peuple.

Le parc, qui doit entourer le Capitole, n'est pas terminé, sur une hauteur qui domine tout le pays; à l'autre extrémité de l'avenue où se trouve la Maison Blanche, quelques places, squares, avec médiocres ornements, entre autres une statue de Jackson à cheval.

Visité le Patent Office, établissement dépendant du ministère de l'Intérieur, près duquel il est, et où l'on dépose les modèles d'un pied carré et les dessins et descriptions de toutes les inventions pour lesquelles on veut prendre un brevet, qui ne peut être délivré que par le pouvoir fédéral. Je prends un vif intérêt à ces immenses galeries, contenant une sorte d'encyclopédie des sciences modernes appliquées à l'industrie et à l'agriculture.

Le Ministre de l'Intérieur a l'air d'un gros fermier. Aspect des offices-bureaux américains de neuf à trois heures. Égalité presque complète. On me présente et je donne la main à presque tout le monde.

Ici se trouvent une grande quantité de souvenirs, la déclaration d'Indépendance des États-Unis, avec signatures originales; celle de Washington est en abréviation; des traités entre l'Amérique et divers souverains. On me fait remarquer ceux faits avec la France; des habits de Washington et du général Jackson.

Le mode de catalogue qui, on le comprend, a la plus grande importance pour retrouver facilement une invention, me paraît bon.

Le nombre des inventions a diminué de moitié depuis la guerre. On paie un brevet quinze dollars; il est pour quatorze ans, après quoi l'invention entre dans le domaine public.

Le soir à cinq heures, le président me donne un grand dîner. Il y a les personnes qui m'accompagnent, les ministres amé-

ricains. Le plus capable, dit-on, est celui des finances, M. Chase; M. Seward est le plus habile peut-être. M. Blais, directeur des postes, assimilé à un ministre, se croit des capacités militaires et est l'ennemi du général Scott[1]. Le ministre de la marine, parent du président Lincoln, est un vieillard à barbe blanche, en redingote et gros souliers.

Le général Scott est en uniforme; espèce de géant impotent, air grave et sentencieux; il me dit en anglais : « L'empereur Napoléon est un grand homme, le plus grand homme en Europe; c'est là mon opinion », et cela avant de m'avoir dit un seul mot. Il a dit la même phrase au ministre de France. Instruit, mais vieux, cassé; la situation qu'il a l'écrase, il ne la remplit pas. Le général Mac Clellan, qui, depuis deux jours, commande toute l'armée sur les deux rives du Potomac, quatre-vingt dix mille hommes à peu près, après la bataille de Bull's-Run, est un homme de trente-cinq à quarante ans. Bonne tenue militaire, ressemble à un élève de l'École polytechnique, a été élevé à West-Point, où il y a une sorte de confraternité comme à l'École polytechnique. Mac Clellan connaît beaucoup les généraux du Sud de la même école; il parle un peu français, a été en Crimée, y a vu notre armée huit jours après son entrée à Sébastopol; s'exprime avec bon sens, reconnaît la nécessité d'organiser son armée en brigades et divisions, ce qui n'est pas encore, a l'air fort ambitieux. S'il gagne une bataille décisive sur le Sud, il sera le futur président.

Madame Lincoln est mise à la française, sans aucun goût; elle a l'air d'une petite bourgeoise et a des bijoux en étain.

La sœur de M. Lincoln est mieux. Ce sont les deux seules femmes.

Il y a aussi quelques sénateurs et députés; en tout une quarantaine de personnes.

Mauvais dîner à la française. M. Lincoln donne le bras à sa sœur et moi à sa femme. Musique. Elle joue *la Marseillaise*. Il fait horriblement chaud, le dîner est long. Je me retire à dix heures. J'ai été accueilli par tout le monde avec assez de curiosité et de sympathie.

Les journaux américains ont beaucoup parlé de moi, en donnant des détails assez justes et vrais.

1. Le général Scott, soixante-quinze ans, était le chef suprême de l'armée.

Dimanche 4 août (Washington).

Chaleur étouffante. A douze heures et demie je vais chez le général Scott, petite maison affreuse; il revient de l'église avec M. Seward, nous échangeons quelques mots insignifiants. Il me donne une passe pour visiter les lignes et camps sur la rive droite du Potomac. Je passe en bac, en face de Georgetown. Lignes de six à huit milles, des ravins escarpés, la droite au Potomac et la gauche à Alexandrie; d'assez bons forts, quatre sur cette ligne, armés de canons de marine, en terre, fermés à la gorge, avec palissade en bois, bien faite. Beaucoup de bois. A droite, commande le général Sherman, du civil; soldats très mal équipés, armement médiocre, grandes tentes, beaux hommes, tous les miliciens sont remplacés par des volontaires de trois ans au service fédéral. Je vois un régiment allemand, commandé par un officier prussien assez bien. Il entre dans de grandes explications, heureux de pouvoir me donner tous ces détails. Hommes bien nourris, assez bien équipés quand ils le sont par la Confédération, mal quand ils l'ont été par l'État, armement assez bon, discipline très douce — paires de menottes — souvent des désordres. A Alexandrie, de très grands. La solde est payée régulièrement à ces régiments; elle a été portée de onze à quinze dollars par mois hier au congrès; c'est énorme. Cette augmentation provient-elle du manque de volontaires? La chaleur, qui est excessive, rend la tenue des hommes détestable. Je vois manœuvrer un régiment de Rhode Island; il marche assez bien, rompt par pelotons, mais ne fait rien de plus, prend ses alignements sur des guides généraux très doucement.

Escorte de dragons de l'armée régulière, en chapeaux ronds, grands chevaux. Attelages de fourgons magnifiques. Je vois le général Mac Dowell à son quartier général, à Arlington. Il parle très bien français et m'explique longuement la bataille de Bull's Run.

Il donne trois motifs à la perte : 1° inaction du général Paterson, qui était à Harpers Ferry et a permis à douze mille hommes du général ennemi Johnston de se réunir à Beauregard sur le champ de bataille; 2° erreur de douze pièces de son artillerie qui, n'ayant pas reconnu l'ennemi avec le même uniforme, n'ont pas tiré et ont été prises;

3° inexpérience des soldats qui ont pris une panique et ont fui en désordre.

La bataille, gagnée d'abord, a été tout à fait perdue par l'arrivée du général Johnston. Le général Mac Dowell est un homme de quarante ans, calme, réfléchi, a l'air instruit, il parle sagement.

Rentré à Georgetown par le long bridge, seul pont sur le Potomac, ce qui est insensé et dangereux. Dîner à la maison à sept heures et demie avec des personnes de Washington, hommes politiques, corps diplomatique.

Lundi 5 août (Washington).

Visité les différents ministères, archives de la secrétairerie d'État, Affaires étrangères, où il y a des lettres de tous les souverains, quelques papiers curieux pour l'histoire d'Amérique.

Je visite le Dock Yard, arsenal maritime, petit, assez insignifiant; c'est un arsenal d'armement et pas de construction. Cet arsenal est propre. Le service de l'artillerie est remarquable, plusieurs machines à remarquer, celles à faire et charger les capsules. Le capitaine de frégate Dalgrin, instruit, distingué, comme il faut; le capitaine de vaisseau Dupont de Nemours, descendant du membre français de la Constituante, d'une famille de grands industriels près de Wilmington, en Pensylvanie; ils ont de grands moulins à poudre de guerre; mon père a été chez eux, en 1802.

L'obusier de campagne fait pour les vaisseaux américains sans tourillons, avec un support dessous, mérite attention.

Le soir, grand dîner chez M. Seward; sa belle-fille fait les honneurs. J'y vois des officiers, entr'autres le général Mansfield, qui commande les troupes sur la rive gauche du Potomac; M. Bache, le savant directeur du dépôt des cartes marines.

Mardi 6 août (Washington).

Je pars à six heures du matin pour Mount-Vernon, la campagne de Washington, à sept heures d'Alexandrie, gauche des lignes des troupes fédérales. J'y vois le général Franklin qui y commande. De là à Mount-Vernon, quinze milles. Chaleur étouffante; arrivé à midi; joli pays, beaucoup de

jeune bois; le pays anciennement cultivé en tabac qui a épuisé la terre. La campagne, après une grande diminution des terres qui en dépendaient, a été vendue, par des descendants de la femme de Washington, qui n'a pas laissé de fils, à une société de dames américaines, une par État, qui l'ont achetée deux cents mille dollars. Aujourd'hui en mauvais état, plusieurs bâtiments en bois, brique et chaux, rez-de-chaussée avec un étage, petit, salle à manger, seule grande chambre où est mort Washington en 1799. Clef de la Bastille dans le vestibule, donnée par La Fayette. Que de grands et touchants souvenirs!

Cette habitation donne bien une idée de l'homme. Son tombeau bien simple, dans une voûte de plain-pied, fermé d'une grille contenant deux tombeaux carrés en marbre pour lui et sa femme. Devant et en dehors, quelques petits obélisques en pierre ou bois, pour les membres de la famille. De cet endroit choisi par Washington on voit à ses pieds le Potomac.

Comme gardiens aujourd'hui, monsieur Herbert et madame Tracy, de New-York, qui fait les fonctions de secrétaire de l'association. Cette campagne, parfaitement respectée, se trouve entre les deux armées.

C'est la première fois que je vois des esclaves; il y en a quatre ou cinq. On nous donne à déjeuner. A quatre heures nous repartons pour Alexandrie et Washington.

Il fait si chaud que deux chevaux sont morts en route.

A neuf heures du soir, arrivé à Georgetown.

Mercredi 7 août (Washington).

Je vois plusieurs personnes chez moi.

A trois heures, visite au Coart Larvey Office, dépôt des cartes marines, utile établissement, très bien dirigé par M. Bache. Tous les travaux hydrographiques des États-Unis sont centralisés ici. Superbe collection de cartes marines, presque toutes les côtes au complet, beaux et nouveaux instruments. J'en note trois pour les avoir. Belles balances. On vend ces cartes marines au commerce pour le prix du papier et de l'impression seulement. Application de la photographie aux cartes marines. J'y vois une curieuse carte du nombre des

esclaves par État. Je ne vais pas à l'Observatoire qui n'a rien de remarquable, M. Maury ne le dirigeant plus; il est allé avec les confédérés du Sud.

Le soir, dîner chez lord Lyons et soirée chez M. Seward. Société américaine peu élégante, mais très bienveillante; je suis très entouré; tout le monde veut me serrer la main. Les femmes sont laides et sans élégance. Des gens de tous les pays, cohue, chaleur étouffante.

J'ai visité dans la journée la maison de M. Corcoran, très riche propriétaire de cette ville, bâtie par lui, genre anglo-américain, commode, mais surchargée et d'assez mauvais goût; belles serres et jardins, cela au milieu presque d'un champ qui est un quartier de Washington.

La non prospérité de cette ville vient de la construction de canaux qui conduisent plus au nord tous les produits de l'ouest.

Jeudi 8 août (Manassas-Junction).

A six heures, départ pour voir l'armée du Sud. Le général Mac Dowell monte dans ma voiture, après le long-bridge[1], près d'Alexandrie, et m'accompagne jusqu'à ses avant-postes, chez le général Karney, qui commande une brigade. Il a été en Italie avec nous et a la Légion d'honneur. Le général Mac Dowell commande toutes les troupes sur la rive droite du Potomac, le général Mac Clellan commande en chef l'armée sur les deux rives du Potomac, et le vieux général Scott toutes les armées et forces de terre des États-Unis. Les avant-postes sont à cinq milles d'Alexandrie. Il y a trois ou quatre milles sans troupes. Ensuite, vers neuf heures j'arrive aux vedettes des confédérés du Sud, où l'escorte du Nord me quitte. Le service est fait militairement et régulièrement. L'officier du Sud, capitaine Irvice, très étonné de me voir, nous laisse passer cependant et m'accompagne chez le colonel Stuart, de la cavalerie régulière, qui commande à Fairfax-Court-House, à sept milles. Cet officier, élève de West-Point, fort prévenant, vient à ma rencontre. Je mange chez lui, où j'arrive à une heure, par une chaleur étouffante. Les soldats du Sud sont plus irréguliers encore que ceux du Nord. On ne voit presque pas d'uniformes.

1. Pont sur le Potomac.

Plus de cavalerie, beaux chevaux. Les hommes ont l'air de sauvages, pays très coupé de bois.

A Fairfax, on retient nos cochers et chevaux de Washington et on nous en donne d'autres. Je pars à quatre heures par Centreville de Manaltas, et arrive à sept heures et demie du soir chez le général Johnston, le plus ancien ici, qui commande un corps d'armée. Il est dans une pauvre petite ferme, sale, affreuse. Le général Beauregard arrive; c'est un créole de la Louisiane, qui parle parfaitement français, catholique, élève de West-Point, bavard, vantard, d'une assurance extraordinaire, ne doute de rien, parle comme un chef vainqueur. Johnston est plus modeste, réservé; ce qu'il dit est juste. Grande cordialité, tous les officiers m'entourent, les deux colonels Prescott et Lee, tous des propriétaires du Sud. On parle de la bataille de Bull'srun, qui les a excités et enivrés beaucoup; ils ne doutent pas du succès. Ils veulent la séparation d'avec le Nord à tout prix et considèrent déjà l'Union comme n'existant plus. Ils traitent les hommes du Nord d'étrangers, ont réformé la constitution, ont un gouvernement à Richmond, disent qu'ils sont une nation d'agriculteurs qui vendront leurs produits à l'Angleterre et à la France. Pas un mot de l'esclavage, il le sous-entendent en disant, comme le général Beauregard, qu'ils sont « conservateurs des institutions de leurs pères ».

Ici comme au Nord, il est bien remarquable que l'on évite avec affectation de poser la véritable, la seule cause réelle de cette guerre : l'esclavage. Le Sud n'a pas d'idées justes; ce qu'ils disent n'est pas sensé; je doute qu'ils aient des hommes d'État qui croient à une existence séparée du Nord avec l'esclavage! Mais tout compromis est impossible aujourd'hui; le Sud ne voudra rien accepter sur une autre base que son indépendance et sa sortie de l'Union. Pour un arrangement, il faut donc qu'avant tout le Nord remporte une victoire; quoique très montée au Nord, je crois que l'opinion publique y accepterait plutôt un compromis et qu'elle ferait de grands sacrifices, pourvu que l'Union fût maintenue. Que deviendrait ce pays si l'Union était brisée? Et comment pourra-t-elle être maintenue par la force avec les institutions démocratiques de ce pays? L'avenir résoudra ces questions. La crise actuelle est

bien grave, mais j'ai confiance dans le bon sens et la persévérance de ce peuple.

Dans toutes mes conversations avec les chefs militaires des troupes du Sud, j'ai vu beaucoup de passion, un langage très arrêté, mais pas une seule bonne raison. L'explosion actuelle doit avoir été préparée de longue main et par de bien grandes haines accumulées, dont les motifs sérieux ne me paraissent pas bien explicables.

Je fais une promenade dans les camps, où les troupes sont très disséminées, pas mal établies, bien nourries, pas payées depuis la guerre, quoique la solde promise soit celle des troupes du Nord. Ce sont tous des volontaires.

La classe des soldats est ici plus robuste et élevée qu'au Nord; ce sont en majorité des propriétaires, les travaux du sol sont faits par les nègres.

Souper plus que frugal, sale, mauvais. Avoir des nègres autour de moi m'est fort désagréable. Je me couche très fatigué.

Vendredi 9 août (Washington).

A cinq heures du matin, après avoir mangé à déjeuner les restes de notre pauvre souper d'hier chez le général Johnston, où j'ai couché dans une mansarde, je parcours à cheval tout le champ de bataille de Bull's Run avec les deux généraux et un nombreux état-major.

Le hasard a joué un bien grand rôle dans cette bataille. Le plan du Nord était compliqué, les distances longues, les soldats assez mauvais, très fatigués en arrivant au combat; avec des troupes comme celles-ci, les défenseurs ont un grand avantage, moins de chemin à faire, meilleure connaissance du pays, moins de manœuvres et peut-être aussi les soldats du Sud sont-ils meilleurs. Le général Beauregard m'explique avec une grande chaleur et un peu de vantardise toute cette journée du 21 juillet, qui lui a donné de la gloire militaire. Il ne parle que de lui. C'est cependant l'arrivée des troupes du général Johnston, son chef, sur le champ de bataille, qui a tout décidé. Avec les volontaires, le hasard joue un grand rôle et la moindre défaite dégénère en fuite et en déroute.

Au pont de pierre de Bull's Run, Beauregard me quitte. Johnston m'accompagne jusqu'à Centreville, où je trouve

quatre brigades, deux batteries d'artillerie et quatre cents chevaux, à peu près, sous les armes, en tout six mille hommes, à peu près rangés sur une seule longue ligne, sous les ordres des généraux Longstreet et Johnston. Costume des soldats de Cromwell, chapeau à larges bords, pointu, à plumes, uniforme gris, redingote.

Je les vois défiler, pas mal du tout.

A une heure je continue ma route par Fairfax, où je dis adieu au colonel Stuart, et à cinq heures et demie j'arrive à Alexandrie, chez le général Franklin, par un fort orage.

A six heures y arrivent les généraux Mac Clellan et Mac Dowell, et nous montons ensemble sur le bateau à vapeur qui traverse le Potomac.

A 9 heures, arrivée à Georgetown. Ma conversation avec ces deux généraux témoigne chez eux de beaucoup plus de calme, de réserve et de convenance que chez ceux du Sud; il est vrai que Mac Dowell a été battu!

Samedi 10 août (Philadelphie).

Départ de Washington à deux heures et demie. Je vais dire adieu à M. Seward, qui cause encore beaucoup et lit une dépêche qu'il vient d'écrire à Paris et à Londres sur le blocus et qui est fort raisonnable. Il me donne beaucoup de lettres pour ses amis du Nord.

Lord Lyons et le ministre de Russie ont déjeuné avec moi. On nous donne un char spécial, et, à dix heures et quart, nous arrivons à Philadelphie. Grande curiosité sur la route, beaucoup de monde dans les rues pour me voir; souvent des personnes viennent me demander à me donner la main. J'ai traversé Baltimore, avec une certaine émotion, en pensant à mon père[1]. En passant à Bordentown on m'a montré la campagne de mon oncle[2], Point-Bridge, sur la Delaware, à quelques milles de ce village. Très belle situation; a été vendue et est

1. Au cours d'un voyage qui l'avait conduit aux États-Unis, Jérôme, dernier frère de Napoléon Ier et futur roi de Westphalie, avait épousé, en premières noces, à Baltimore, le 24 décembre 1803, Elisa Paterson, fille d'un grand négociant de cette ville. L'Empereur devait, par la suite, casser ce mariage, contracté sans son consentement.

2. Le roi Joseph.

occupée par un Anglais, qui a détruit tous les souvenirs de mon oncle.

Couché à La Pierre hôtel.

Dimanche 11 août (New-York).

Malgré le dimanche, la compagnie a voulu me donner un train spécial pour aller de Philadelphie à New-York, et ne veut faire payer que le prix ordinaire de nos places. Impossible d'être plus prévenant et discret.

En général, il y a beaucoup de dignité en Amérique; les hommes ne mendient pas beaucoup, le pourboire est presque inconnu, on paye cher, mais on ne donne que ce que l'on doit.

Je passe à l'hôtel de ville voir la salle où la déclaration d'indépendance a eu lieu par le congrès, en 1776. Le chancelier du consulat est bien. Je me demande si cette institution de chancelleries est bien nécessaire et s'ils ont des occupations. Je traverse la Delaware, prends le train à onze heures et demie, qui me mène à la Susquehannah (ferryboat qui prend tout le train). J'arrive en face de New-York à deux heures et demie. Je traverse l'Hudson, je vois de loin *le Jérôme Napoléon*, et arrive embrasser Clotilde à New-York-Hôtel à huit heures. Elle se porte bien et me paraît engraissée.

Lundi 12 août (New-York).

Visité les aqueducs et réservoirs qui donnent de l'eau à New-York, à plus de quarante milles, les travaux actuellement augmentés. Il y a un tuyau qui traverse, à dix milles de la ville, un pont sur la rivière de Harlem et qui a plus de deux mètres de diamètre. Je puis m'y tenir debout. Ce pont s'appelle le Highbridge. Ce luxe d'eau est une des richesses des villes américaines et contribue beaucoup à leur salubrité.

Mardi 13 août (New-York).

Temps affreux, tempête, pluie, vent. Je vais à bord passer la matinée et faire mon courrier pour la France.

Mercredi 14 août (New-York).

Après déjeuner, visité, avec MM. Bell Draper, président, et Nicholson, les établissements pénitenciers de la ville de

New-York. Ils ne dépendent pas de la mairie, mais d'une commission de quatre membres, nommés pour cinq ans par la Législature, et qui est chargée des prisonniers condamnés à de petites peines (un an de réclusion au plus), des pauvres, des malades, des orphelins, des fous, des vagabonds et filles, selon le système de ce pays qui est de diviser les attributions, de les disséminer, au lieu de les réunir, comme chez nous. Ce qui est plus singulier, c'est que, pour les prisons de la ville et du comté, la loi donne même à ces quatre directeurs, assistés d'un juge, le pouvoir de mettre en liberté des condamnés avant l'expiration de leur peine. Ce sont les plaies d'une grande ville. Les quatre administrateurs ont chacun trois mille piastres par an. Tous ces établissements sont réunis dans deux îles, l'une celle de Blackwell. La place ne manque pas, superbe, vaste, de l'eau, de l'air, du bois. Nous nous embarquons sur un bateau à vapeur de l'administration, qui nous conduit à l'île où sont tous ces établissements. Une population de près de neuf mille hommes, femmes, enfants, employés, etc. dans tous ces hospices, généralement très propres, bâtis avec luxe et confort; grandes chambres bien aérées, bien chauffées, machines pour laver (à remarquer, demander le plan pour les importer en France). Il me semble que l'on ne fait pas assez travailler cette population, surtout les fous. Les enfants ne font, on peut dire, qu'y passer; ils y restent quelques semaines, le temps de leur trouver des espèces de tuteurs dans l'ouest, chez lesquels on les envoie habituellement en subsistance jusqu'à leur majorité. Le besoin de bras est si grand que non seulement les fermiers ne reçoivent rien de l'administration pour l'entretien de ces enfants, mais qu'ils sont très heureux de les avoir et de les soigner pour leur travail. Avec ces ressources, tout est plus facile dans ce pays. Cela me rappelle un mot de mon cher père, qui me disait : « Un pays est d'autant plus difficile à gouverner que les habitants se sentent plus les coudes! »

Pour les prisonniers, le système de New-York est en opposition avec celui de la Pensylvanie. Il n'est pas cellulaire, c'est le travail en commun. Je promets un drapeau tricolore aux enfants. Discours de M. Draper, acclamations des enfants et du public.

Je reviens par la rivière à New-York. Ce que je suis toujours à même de remarquer dans ce pays, c'est son cachet de grandeur, d'immensité dans sa nature comme dans les travaux publics; les ports sont d'immenses rades, les cours d'eau d'immenses fleuves dont nous n'avons aucune idée; les villes énormes, des chemins de fer innombrables et sans fin, des distances immenses!

A six heures je vais dîner chez le maire de New-York, M. Fernando Wood, homme habile, mais très attaqué, auquel on accorde peu de considération. J'y trouve cependant ce que le commerce de cette grande capitale des États-Unis compte de plus riche et de plus considérable.

Jolie petite maison à l'anglaise, à trois milles de la ville. Parmi les convives, je remarque M. Krempt, banquier très riche, arrivé un peu tard, parce qu'il a été retenu par une réunion de capitalistes devant se charger de l'emprunt pour la guerre, qui se discute avec M. Chase, le ministre des finances. M. Chase est venu me voir. Il est très capable. M. Astor, père, l'homme le plus riche d'Amérique, je crois; on dit qu'il a soixante millions de dollars (trois cents millions de francs); M. Astor, son fils; M. Tiberton, grand constructeur et armateur de New-York; M. Bewins, propriétaire et éditeur du *New-York Herald*, le journal le plus répandu; on m'assure qu'il a quatre-vingt dix mille abonnés; M. Mills, père de madame Wood; M. Cobman, le plus riche négociant en or de la Californie, M..., ancien juge de l'État de New-York, fort intelligent, spirituel, causant bien, parlant français et qui a connu mon père à Rome, en 1831; M. Lawrence juge actuel très réservé.

Nous restons à table de six heures et demie à dix heures et demie; bon dîner, conversation animée, curieuse, intéressante, roulant sur la politique du moment dont les richards sont très effrayés. Les écus ne sont pas beaucoup plus patriotes ici qu'ailleurs; ils veulent la paix, la paix.

J'entends des raisonnements bien faits, qui me mettent bien au courant de l'opinion publique ou d'une partie au moins, et des mœurs politiques de ce pays.

Jeudi 15 août (New-York).

J'ai fait donner un grand dîner à l'équipage du yacht pour la Saint-Napoléon, et je vais à bord; avant, nous allons, Clotilde et moi, faire faire nos photographies chez M. Frédérick et chez M. Brady. C'est une mode tout à fait américaine et un goût que je ne partage pas; il me semble que c'est de la vulgarité. Le temps est magnifique, beaucoup moins chaud, presque frais depuis de grands orages il y a quatre jours. New-York paraît beau quand on vient de Washington. Broadway est animé, dans les avenues surtout; dans la cinquième il y a de très beaux hôtels. Je dîne à l'Union Club qui m'a invité : il y a soixante-dix personnes; belle maison, le plus grand club, sans couleur politique; c'est un lieu de réunion, de plaisirs, des gens les plus riches de la ville. J'y suis reçu avec grande prévenance et politesse; M. Fealde vient me chercher à six heures et demie. M. Lawrence, juge de l'État, préside, on le nomme chancelier; presque tout le monde se fait présenter. De l'autre côté de moi est M. Forbes, ancien consul des États-Unis en Chine; il a la Légion d'honneur. Je retrouve M. Bryan, que j'ai connu en Italie, le général Burnside, que j'ai vu à Washington et qui a une grande réputation militaire, M. Draper, M. Belle, directeur des hospices de la Ville.

Bon dîner, copieux, il y a tant de mets à chaque service que chaque convive demande ce qu'il veut; vins excellents, salle bien ornée, des drapeaux français et américains, bonne musique. Le président porte la santé de l'Empereur à l'occasion du 15 août. Je réponds — acclamations et applaudissements. — M. Fealde porte ma santé; je réponds en portant celle du club de l'Union. Très bons cigares, grande cordialité.

Vendredi 16 août (Altona-Pensylvanie).

Départ à cinq heures et demie du matin pour l'Ouest. A six heures je traverse l'Hudson et prends le chemin de fer de Harrisbourg à New-Jersey. Beau temps; wagons avec des lits, fort commodes, faits par M. Woodruff et Cie, 1714, Brown Street à Philadelphie. Nous devrions en avoir en France (en parler à M. Rouher). Arrivé à Harrisbourg à une heure. Je ne fais que traverser cette capitale politique de l'État,

où on me donne un wagon qui a été fait pour le prince de Galles. Plate-forme derrière, c'est commode. Le pays est très boisé; fermes assez pauvres; richesse en industrie : mines de charbon de terre, de fer. Souvent les couches de charbon et de fer sont superposées et élevées de telle façon qu'en construisant un fourneau au-dessous, il se trouve tout chargé de combustible et de minerai.

C'est l'État le plus industriel de l'Amérique. Prix du charbon sur la mine, trois dollars le tonneau. Le fer est plus cher qu'en Angleterre, de 80 p. 100 à peu près, à cause de la main d'œuvre. Le chemin est curieux et fort beau, surtout quand il entre dans les Alleghanies, chaînes de collines parallèles à la mer et au delà desquelles commence la grande vallée du Mississipi ou de ses affluents. Le chemin de fer est un des meilleurs d'Amérique; il a deux voies sur plus des trois quarts de son parcours et les aura partout dans quelques années. La grande voiture à lits est un chef-d'œuvre de confortable; elle me raccommode tout à fait avec ces grands chars qui sont économiques et agréables quand on parcourt de très grandes distances; on est moins enfermé que chez nous et on peut se promener un peu.

Hier à mon dîner (dont j'ai gardé le menu), j'ai eu une conversation fort intéressante sur l'organisation judiciaire avec M. Lawrence.

Ce qu'a écrit à ce sujet M. de Tocqueville est exact, j'ai pu le constater. Le jury d'accusation, la Cour suprême fédérale, les cautions, l'élection des magistrats. M. Lawrence est bien au courant de nos codes; il me parle de nos jurisconsultes, de M. Troplong.

Je m'arrête à Altona, sur le conseil du directeur du chemin qui m'a accompagné. Il m'assure que cette petite ville est curieuse; qu'il y a un très bon hôtel et que la route d'ici à Pittsbourg est fort belle et mérite d'être vue de jour. L'hôtel est un hôtel de tempérance; on y boit seulement de l'eau, mais excellente; il y en a à profusion et à la glace dans toutes les chambres, mais on ne permettrait pas de boire même du vin ou des liqueurs apportés par les voyageurs. Le soir, de jeunes dames jouent du piano et courent dans les grands salons, comme cela est l'usage.

Dîner bon, de la viande et des légumes, à l'anglaise; immense salle à manger pour deux cent cinquante couverts. Tam-tam pour donner le signal. Conversation intéressante avec le directeur du territoire de Nebraska, qui y retourne et que j'ai vu à Washington. Les premiers pionniers sont presque toujours des yankees; ce sont eux qui ouvrent les voies vers l'Ouest, qui abattent les premiers arbres; ensuite viennent les émigrants, en majorité irlandais et allemands. Altona a été construite par le chemin de fer qui y a ses principaux ateliers; il y a plus de cinq cents ouvriers. L'hôtel appartient à la compagnie; c'est à cause des ouvriers qu'elle en a fait un hôtel de tempérance.

L'influence politique des compagnies de chemins de fer en Amérique devient de jour en jour plus grande par le patronage qu'elles exercent, malgré leur grand nombre et la concurrence qu'elles se font. Je suis arrivé à Altona à six heures et demie du soir. La ville a près de quatre mille habitants, je crois.

PRINCE NAPOLÉON

(*A suivre.*)

L'OPINION ANGLAISE ET L'ALLEMAGNE

Ceux qui ont eu accès aux documents diplomatiques de l'avant-guerre n'ignorent pas que la négociation des accords d'où devait naître l'Entente cordiale fut d'initiative britannique. Ils savent pareillement que découragés par les insuccès auxquels se heurtaient leurs tentatives d'entente avec l'Allemagne, les dirigeants anglais du début du siècle, confiants dans l'esprit qui régnait à Paris, sollicitèrent du gouvernement français qu'il s'entremît pour faciliter l'amélioration des rapports entre la Grande-Bretagne et la Russie. C'est, par ailleurs, un fait historique établi que lorsque M. Rouvier, cédant au chantage allemand de 1905, sacrifia M. Delcassé, nulle part les regrets ne furent plus vifs qu'au Foreign Office et au Palais de Buckingham.

Lorsqu'en 1906 les libéraux arrivèrent au pouvoir, ils manifestèrent, on le sait, moins d'empressement que les conservateurs, à poursuivre une politique de rapprochement franco-britannique, mais on ne peut cependant oublier que l'Allemagne les obligea à prendre nettement position à la Conférence d'Algésiras et à laisser se poursuivre les consultations purement techniques que les états-majors anglais et français avaient déjà engagées.

La guerre venue — et déclarée par un ministère libéral —

il n'y eut pas dans le camp des alliés un seul belligérant qui se refusât avec plus d'obstination que la Grande-Bretagne à une paix blanche.

Dans aucun pays, on ne se montra plus rigoureux envers quiconque avait des attaches allemandes, ou pouvait être suspect de sympathies pour l'Allemagne. Lord Haldane lui-même, qui en sa qualité de ministre de la Guerre, avait présidé à certains entretiens militaires franco-anglais et avait dévoué ses efforts à la réorganisation de l'armée britannique d'avant-guerre, n'obtint pas qu'on lui pardonnât d'avoir parlé de « home spirituel » à propos de l'Allemagne. Et M. MacDonald ne fut-il pas alors âprement malmené? On ne trouvait pas de terme assez méprisant pour flétrir ses « objections de conscience » où l'on découvrait une manifestation hypocrite de germanophilie.

Ces sentiments atteignirent au paroxysme sous le coup des effets dévastateurs de la guerre sous-marine et de la terreur qu'inspirèrent les bombardements aériens. Cette passion survécut même à la clôture des hostilités et M. Lloyd George l'exploita fort habilement au cours de la campagne électorale de 1918. C'est à ses véhémentes promesses de faire payer l'Allemagne jusqu'au dernier « penny » que la coalition politique dont il était le chef dut, en grande partie, son immense succès. Tous ses lieutenants développèrent des thèmes identiques et un de ses ministres notamment, sir Eric Geddes, enthousiasmait les foules en leur annonçant « qu'on presserait l'Allemagne comme un citron jusqu'à ce que les pépins en crient ».

Voici la paix signée. La flotte allemande n'est plus. Elle gît quelque part dans les profondeurs de Scapa Flow, et une marine ne se reconstitue pas clandestinement. Les colonies du Reich sont passées en majeure partie sous le contrôle de l'Empire. Nulle part n'existent des frontières germano-britanniques. Le péril dont s'alarmaient les hommes d'État de l'avant-guerre est révolu. Il renaîtra peut-être un jour, mais ce jour semble lointain. Pourquoi ne reviendrait-on pas à la tradition d'un certain isolement et de l'équilibre des forces en Europe qui joue toujours en faveur du vaincu? Ainsi, sans doute, raisonna M. Lloyd George dont on connaît la politique

dès 1920, puis l'action personnelle après que la Conférence de Gênes eut entraîné sa chute.

Et l'opinion publique? Elle résista d'abord à ce courant, mais insensiblement s'y accoutuma et finit par le subir, entraînée d'ailleurs par d'autres forces. Il y a dans l'esprit anglais, chez les gens cultivés, et plus spécialement chez les jeunes, un amour inné du paradoxe et de la nouveauté. Cette inclination qui dérive peut-être d'une propension à l'ennui et du besoin de s'en évader va parfois jusqu'à les détourner d'un sentiment pour l'unique raison qu'il est très répandu. L'amitié anglo-française paraît avoir été victime de ce travers d'esprit. Dès le début de l'après-guerre on vit beaucoup de jeunes intellectuels accabler de dédain les vieilles formules « d'entente cordiale », de « fraternité d'armes », « d'épreuves subies en commun », etc. et se donner des airs d'originalité en découvrant une nouvelle Allemagne à laquelle ils attribuaient des vertus qu'ils déniaient à la France. Car la germanophilie va presque toujours de pair ici avec la gallophobie. On s'en défend officiellement, et certains sont probablement de bonne foi. Mais je crois pouvoir témoigner que durant les quatorze années de l'après-guerre où je me suis efforcé de suivre, jour après jour, l'évolution des politiques et des courants d'opinion, l'Angleterre s'est rapprochée de l'Allemagne dans la mesure où elle s'écartait de la France et vice versa. Cette parenthèse s'imposait, je crois, pour marquer incidemment qu'une étude de l'opinion publique anglaise vis-à-vis de l'Allemagne équivaut, en fait, à fixer l'attitude de l'opinion publique anglaise envers la France. Preuve indiscutable qu'aux yeux de beaucoup d'Anglais, tout au moins, le problème européen se ramène essentiellement à un problème franco-allemand.

Mais revenons à la jeunesse intellectuelle de l'après-guerre. Elle invoqua avec insistance la tradition du salut déférent et de la main tendue à l'adversaire terrassé. Et les foules, toujours sentimentales, peu à peu s'y laissèrent prendre. Elles devaient, au surplus, subir des influences de même sens sur le plan religieux.

On a maintes fois observé, et non sans raison, que les puritains anglais étaient, par leur rigide austérité, assez éloignés

de nous, mais ce trait de leur caractère ne suffit pas à expliquer leurs sympathies pour l'Allemagne. Je crois que ce sentiment a des racines plus profondes. Ici, comme en bien des pays, la culture gréco-latine a perdu du terrain, tandis que la formation biblique s'est maintenue. De là entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, toutes deux en majorité protestantes, des affinités qui n'existent pas même entre protestants français et anglais. Chez nous, les protestants demeurés une minorité, sont animés d'un esprit combatif qui déconcerte leurs coreligionnaires britanniques. D'autre part, les catholiques anglais, longtemps brimés et en lutte contre l'État, sont quelque peu défiants à l'égard des catholiques français en général qu'ils soupçonnent ou de tiédeur religieuse ou même de s'être détournés de la foi pour passer au camp anticlérical. Si bien que ni dans une confession ni dans l'autre, nous ne trouvons cet élan sentimental qui, dès après la guerre, fit des *Free Churches* surtout des instruments de diffusion des idées de rapprochement spirituel entre l'Angleterre et l'Allemagne.

La conquête du pouvoir par les travaillistes à la fin de 1923 devait également jouer en faveur de l'Allemagne et contre nous. Les chefs du Labour Party avaient mené leur campagne électorale contre tout système d'alliance et, en particulier, contre l'alliance avec la France, dont ils feignaient de découvrir le projet dans le traité d'assistance mutuelle auquel le gouvernement conservateur de M. Baldwin avait souscrit à Genève en 1923. Ils se faisaient déjà les avocats de la révision des traités ce qui, tout naturellement, les amenait à plaider la cause allemande. L'exercice du pouvoir devait bien les inciter à modifier quelque peu leur état d'esprit, mais rejetés dans l'opposition à la fin de 1924, ils reprirent leurs thèmes idéologiques de concessions à l'Allemagne humiliée, repentante, régénérée, etc...

Par une singulière anomalie, cette action concordait avec celle d'un groupe de conservateurs, partisans obstinés d'un retour à la politique insulaire et qui, voyant l'obstacle dans la possibilité d'un rapprochement avec notre pays, s'acharna à opposer une France soi-disant impérialiste et belliqueuse à une Allemagne désarmée et pacifique. Légende doublement absurde mais que certains organes propagèrent avec quelque

succès en exploitant les difficultés économiques de l'après-guerre et en invoquant la nécessité pour la Grande-Bretagne, de refaire de l'Allemagne un marché prospère et une voie commerciale d'accès à l'Europe centrale et orientale.

Les Allemands eurent vite fait de discerner à quels ressorts de l'âme anglaise ils pouvaient faire appel pour retourner en leur faveur une opinion publique que la guerre avait réellement déchaînée contre eux, et leur propagande commença dès 1920. Préparée à Berlin avec toute la discrétion désirable et dotée de moyens multiformes et puissants, elle s'exerça d'abord avec la plus grande réserve par l'envoi d'émissaires bien choisis : aristocrates de manières polies et raffinées, sachant parfaitement l'anglais et connaissant déjà le milieu; étudiants d'élite qu'on répartit dans les diverses universiés; industriels, commerçants et financiers savamment documentés qui se présentèrent humbles et admiratifs dans tous les milieux que l'on savait impatients de renouer d'anciennes relations d'affaires interrompues pendant la guerre. « Quand nous recevons dix visiteurs allemands, disait un jour, à un de nos compatriotes, un haut personnage de la Cité, ils nous fournissent sur leur pays et de la façon la plus aimable, des informations nettes, précises et toujours concordantes, si bien qu'après leur départ nous savons à quoi nous en tenir. Si dix Français viennent nous rendre visite — et nous n'en voyons que dix pour cinquante Allemands — ils nous font entendre dix sons de cloches différents, et le plus souvent sur le mode critique, de sorte qu'en nous quittant ils nous laissent assez embarrassés. » A quoi notre ami répondit, on le devine, que l'identité des dix déclarations allemandes eût dû paraître suspecte, tandis que la diversité des vues françaises portait en elle la marque de la sincérité. J'ai tenu à rapporter ce propos pour illustrer l'habileté des procédés auxquels recoururent d'abord les Allemands pour reconquérir le terrain que la guerre leur avait fait perdre.

Lorsqu'elle eut ainsi, dans tous les milieux, non seulement dissipé les préventions du début, mais créé, si l'on peut dire, un préjugé favorable, la propagande allemande sut, avec prudence, tirer parti des crises franco-britanniques de mésentente que nous avons vues se renouveler périodiquement

depuis 1920, et elle ne manqua pas, cela va sans dire, d'exploiter le ressentiment causé ici par l'occupation de la Ruhr. Se faisant de plus en plus active, elle s'ingénia à démontrer que, sur le plan sentimental, les vœux allemands coïncidaient avec les vœux britanniques et que les économies des deux nations souffraient de maux identiques que l'on pouvait rattacher aux mêmes causes. En insérant ainsi leurs difficultés nationales dans le cadre même des difficultés britanniques, les Allemands réussirent à persuader bien des Anglais qu'ils avaient à faire face aux mêmes périls. Ces thèmes furent développés dans tous les milieux et de mille manières : dans les salons aristocratiques du West-End, comme dans les groupements de chômeurs de l'East-End; dans la Cité aussi bien qu'aux meetings trade-unionistes; devant des associations d'étudiants et dans des conférences publiques organisées sous les auspices de diverses sociétés; par le moyen d'articles auxquels on donnait habilement un caractère de grande actualité; par des lettres adressées aux « editors » des grands journaux; par les informations dont certains organes anglais avaient la primeur; par le livre et par l'écran, sans oublier la radiophonie. La carte postale même fut utilisée. On nous en a signalé une notamment qui représentait la Grande-Bretagne coupée d'une bande hachurée dans la zone des Midlands et portait au-dessous du croquis cette question suggestive : « Qu'éprouveriez-vous si cette zone sombre appartenait à une autre puissance? » Elle fut surtout adressée à des industriels et des commerçants anglais du centre et du nord. Quelques-uns d'ailleurs jugèrent d'assez mauvais goût cette association de la propagande politique et des affaires, mais qui dira combien durent s'apitoyer sur la pauvre Allemagne coupée en deux par un « corridor » polonais?

Le mécanisme savamment agencé à Berlin fut confié, à Londres, à des mains expertes qui, aidées par la Fichte-Bund de Hambourg en firent un chef-d'œuvre de rendement. Inclinons-nous devant une organisation si parfaite et faisons aussi notre *mea-culpa*. Non point spécialement à cause de notre abstention systématique de toute propagande — c'est une attitude qui se défend, car elle peut procéder d'un haut sentiment de dignité et n'exclut pas la possibilité d'une

contre-partie heureuse — mais parce que nous nous sommes faits trop souvent les instruments bénévoles d'une propagande anti-française, donc pro-allemande. Je fais allusion à tout ce qu'ont pu contenir de blessant pour l'amour-propre anglais, certains propos, articles ou dessins publiés à Paris et dont la diffusion fut généreusement assurée en Grande-Bretagne par les soins de la propagande germanique soucieuse toutefois d'observer à notre égard, et dans ses formes extérieures, une parfaite correction.

Ainsi sous l'action conjuguée du sentiment, de la politique, des intérêts, de la propagande et du crédit que s'étaient acquis, en Grande-Bretagne, Stresemann et le Dr Bruning, l'opinion publique anglaise en était arrivée, en 1932, à accepter toutes les assurances qui lui venaient de Berlin et à soutenir les requêtes allemandes pour l'abolition des réparations, l'égalité des droits, c'est-à-dire le droit au réarmement, la révision des traités, etc.

Et voici que brusquement, au début de 1933, cette germanophilie si laborieusement ancrée dans l'âme anglaise semble emportée par un violent remous. C'est comme si une lame de fond surgissait soudain dans l'océan des sentiments britanniques.

« Je n'aurais jamais cru, s'écrie, le 23 mars aux Communes, un député travailliste et pacifiste, le colonel Wedgwood, avoir à écouter un discours francophile dans cette Chambre — il s'agissait du discours de M. Churchill — et devoir constater qu'il exprime le sentiment même de l'Assemblée. Décidément une révolution s'est opérée dans l'opinion publique depuis dix jours. Les événements d'Allemagne ont complètement transformé une Angleterre germanophile en une Angleterre francophile. »

Que s'était-il donc passé au cours de cette décade à laquelle faisait allusion le député travailliste anglais? On venait d'assister à l'avènement du régime hitlérien en Allemagne. La dictature raciste s'y était installée le 5 mars, et avec l'assentiment du peuple allemand. Ceux qui avaient entretenu l'espoir que les partis républicains n'avaient pas été complètement anéantis dans la bataille électorale constataient qu'ils s'étaient trompés. Les masses communistes et socia-

listes, qu'on croyait si fortement organisées, ne réagissaient pas; les États allemands du Sud que l'on disait attachés au principe du fédéralisme n'opposaient qu'une molle résistance à la politique unitaire de Berlin. Le président Hindenbourg avait, en capitulant devant Hitler, trahi la confiance que beaucoup d'Anglais mettaient en lui. Le Reichstag venait d'être incendié et des journaux publiaient des témoignages imputant le sinistre au capitaine Goering et à ses hommes. M. von Neurath, ministre des Affaires étrangères, prononçait, à Hambourg, un discours belliqueux; des sections hitlériennes avaient pris possession des casernes de Huningue et de Kehl; le 21 mars, Hindenbourg et Hitler avaient été acclamés à Potsdam à l'occasion de l'ouverture du nouveau Reichstag; toute la presse anglaise soulignait la mise en scène théâtrale de cette manifestation de l'esprit prussien; elle détachait comme un signe des temps le discours de Goering, célébrant le triomphe définitif de l'esprit de Potsdam sur celui de Weimar, la renaissance de l'ancien emblème du Reich, noir, rouge et or, auquel on ajoutait la croix gammée datant de la préhistoire et symbolisant le soleil, le rajeunissement et le relèvement. Et déjà avaient commencé, impitoyables et féroces, les persécutions des Juifs, des communistes, et des socialistes.

C'est au lendemain de ces faits que MacDonald, de retour de Rome où, avec M. Mussolini, il avait arrêté le projet de pacte à quatre, annonçait aux Communes que « ce plan n'aurait pas seulement pour objet la paix, mais presque pour unique détail la révision des traités ». Et c'est après cette déclaration que M. Churchill répéta, aux applaudissements de l'assemblée, que l'armée française était, à l'heure actuelle, la sauvegarde de la paix sur le continent et qu'il provoqua la constatation inattendue du colonel Wedgwood.

A la suite de ce débat et peut-être parce que M. Churchill avait poussé à l'excès sa critique mordante du premier ministre, les partis politiques anglais manifestèrent quelques hésitations. On vit même certains grands organes officieux développer en termes modérés des arguments en faveur d'une révision des traités s'opérant dans des limites raisonnables...

Mais les excès antisémitiques se développaient en Alle-

magne et le Foreign Office se voyait solliciter, par des organisations sionistes anglaises, de faire des représentations diplomatiques au gouvernement du Reich. L'émotion se faisait de plus en plus vive à Londres, où l'*Observer*, jusqu'alors germanophile, notait le 26 mars, que la plus grande maladresse que l'Allemagne eût commise jusqu'à présent était cet antisémitisme barbare qui rappelait la période la plus ténébreuse de la Russie tzariste. Des meetings monstres s'organisaient dans l'East-End londonien et à Hyde Park, des assemblées de Juifs et de non Juifs votaient des motions dénonçant les fureurs hitlériennes, la suppression de la liberté de l'individu et le bâillonnement de la presse. Le 30 mars, à la Chambre des lords, lord Cecil et lord Reading, l'archevêque anglican de Cantorbery et lord Iddesleigh, catholique, réclamaient une démarche diplomatique à Berlin en faveur des Juifs, mais le gouvernement déclarait ne pouvoir intervenir qu'en faveur des Juifs de nationalité britannique. Par ailleurs la presse se faisait l'écho du boycottage des Juifs en Allemagne, cependant que le *Times* se demandait quelle scène avait bien pu se dérouler dans les bureaux du grand journal juif de Berlin, le *Berliner Tageblatt*, pour que ce quotidien se fût mué soudain en un organe de propagande pour le boycottage antisémite.

Les organes avancés de l'opinion britannique tels que le *Manchester Guardian* et le *News Statesman*, se signalaient parmi les plus ardents à dénoncer les pogroms des Juifs dont avec d'autres organes de nuances radicale ou travailliste, ils publiaient des temoignages individuels, en même temps qu'ils commençaient à se demander s'ils avaient eu raison de faire confiance à l'Allemagne et de préconiser la révision des traités.

Le 13 avril, nouveau débat aux Communes. Sir Austen Chamberlain y définit en ces termes le nouvel esprit de l'Allemagne : « Une exaspération de l'ancien prussianisme avec une sauvagerie accrue, un orgueil national et une étroitesse d'âme qui ne peuvent même tolérer la présence d'un sujet d'une autre race... Est-ce que c'est avec un tel gouvernement que vous allez discuter la révision des traités, demanda-t-il au premier ministre? J'espère que le gouvernement fera

comprendre à l'Allemagne que si elle veut discuter avec nous la révision des traités de paix, elle devra se présenter à nous les mains propres. » Une ovation salua ce discours auquel maints orateurs tinrent à apporter leur adhésion publique et le colonel Wedgwood déclara notamment : « Je viens de déchirer le discours que j'avais préparé. Tout ce que je me proposais de dire a été dit par sir Austen Chamberlain. La cause de la révision des traités a été tuée. »

La démarche de protestation que le gouvernement du Reich fit faire au Foreign Office contre ce débat tourna court. Le gouvernement britannique en prit acte et n'y répondit pas. Quant à la presse, elle en souligna l'absurdité. Et voici que le 28 avril, lord Grey of Fallodon parlant à une réunion du Grand Conseil du Parti libéral tint à s'associer solennellement à ce que sir Austen Chamberlain avait dit aux Communes et, faisant le procès de l'Allemagne en termes encore plus sévères, déclare notamment : « Quels seraient nos sentiments aujourd'hui si, à cette heure, l'Allemagne était armée aussi puissamment qu'elle l'était en 1914? On penserait que la paix de l'Europe serait bien peu sûre; et si nous, en Angleterre, avons ce sentiment, que doit être le sentiment de la France qui, deux fois déjà dans la mémoire des hommes vivants, a été envahie, piétinée par l'Allemagne? Tous, ne sentons-nous pas qu'avec le sentiment que suscite ce qui est arrivé en Allemagne, la grande sauvegarde de la paix au moment actuel est que l'Allemagne n'est pas en mesure de faire la guerre? »

Mieux encore que les manifestations oratoires des Communes, ce discours de l'éminent homme d'État libéral apportait une révélation éclatante du changement qui s'opérait dans les sentiments britanniques. Car lord Grey est, de l'avis de tous, un des chefs politiques anglais dont la façon de penser, ou plutôt de sentir, correspond le plus exactement à celle de « l'homme de la rue ».

L'Anglais moyen n'attendait d'ailleurs qu'une occasion de manifester à quel point il avait horreur de l'hitlérisme, de son intolérance, de ses brutalités, de son culte de la violence, et de sa sauvagerie. Cette occasion lui fut offerte par la visite de M. Rosenberg, émissaire du nouveau chancelier allemand, arrivé à Londres au début de mai avec le dessein avoué d'y

expliquer aux Anglais le nazisme, d'en préciser les buts nationaux et surtout d'en souligner les bienfaits. Il se flattait ainsi d'impressionner l'opinion publique anglaise et de l'incliner à des dispositions plus bienveillantes à l'égard du nouveau régime allemand. Il espérait canaliser à son profit le courant anticommuniste qu'avaient déterminé le procès de Moscou et la condamnation des deux ingénieurs britanniques. Vain calcul : la tension anglo-soviétique était indiscutable, mais elle n'empêcha pas les explosions du sentiment populaire contre l'hitlérisme. Il fallut un important déploiement de police pour protéger M. Rosenberg à son arrivée; l'ambassade d'Allemagne s'efforça d'expliquer que le confident d'Hitler était simplement venu s'informer de la situation politique et réussit à lui ménager des entrevues avec sir Robert Vansittart, sous-secrétaire d'État permanent du Foreign Office, puis avec sir John Simon lui-même. Le public ne désarma pas. Lady Oxford and Asquith consentit bien à recevoir M. Rosenberg, mais ce fut pour publier dans le *News Chronicle* un article d'une rare sévérité pour le nazisme. « De toutes les choses méprisables, écrivait-elle, après l'avoir dit en face à l'envoyé du Führer, il n'en est pas de plus basse que de battre, de persécuter et d'emprisonner les hommes à cause de leur religion. » Aux Communes, on interpellait le gouvernement sur l'audience accordée par sir John Simon à M. Rosenberg et le secrétaire d'État jugeait à propos de préciser qu'il se devait d'être correct vis-à-vis de l'ambassade d'Allemagne et qu'il n'avait d'ailleurs pas laissé ignorer à son interlocuteur le sentiment général de l'Angleterre à l'égard de ce qui se passait outre-Rhin. Des manifestations d'hostilité avaient lieu chaque jour aux abords de l'Hôtel Claridge où était descendu l'émissaire hitlérien dont un geste de mauvais goût allait provoquer des incidents plus significatifs encore.

Dans l'après-midi du 10 mai, il avait déposé au pied du Cénotaphe de Whitehall, au nom du chancelier allemand, une gerbe de fleurs parée de la croix gammée. Durant la nuit, un inconnu coupait l'insigne du nazisme et le faisait disparaître. Quelques heures plus tard dans la matinée du 11, une automobile s'arrêtait à quelques pas du Cénotaphe. Un homme en

descendait, s'emparait de la couronne, la jetait dans sa voiture et allait sans tarder la lancer dans la Tamise. Ce geste accompli, il retournait dans Whitehall, se présentait à un policeman, lui remettait sa carte : « Capitaine Sears, membre de la Légion britannique » et se constituait prisonnier. Au magistrat de Bow Street devant lequel il comparaissait le même jour, il expliquait en ces termes la signification de son geste : « En enlevant cette couronne du Cénotaphe, j'ai voulu protester au nom de mon pays contre la profanation de notre monument national de la guerre, par le geste de l'envoyé d'Hitler. Cette protestation m'a paru d'autant plus nécessaire qu'à l'heure actuelle le gouvernement d'Hitler travaille à rétablir l'état de choses et à réveiller les sentiments qui existaient en Allemagne avant cette guerre, où tant de nos camarades souffrirent et perdirent la vie. »

Après quelques remontrances de pure forme dont il ne pouvait se dispenser, le Président du tribunal condamna le délinquant à une amende de deux livres sterling. Le geste du capitaine Sears n'en recueillit pas moins l'approbation générale, ainsi qu'en témoignent les multiples manifestations d'hostilité qui devaient se renouveler chaque jour jusqu'au départ de l'ambassadeur naziste. Le *News Chronicle*, libéral et longtemps germanophile, traduisait en ces termes, dès le lendemain, le sentiment public : « Plus tôt il terminera sa visite futile en Angleterre, mieux cela vaudra et pour lui, et pour son infortuné pays. S'il est clairvoyant et sincère il informera M. Hitler que tous les partis, en Grande-Bretagne, du conservateur le plus intransigeant au communiste le plus farouche, abhorrent et condamnent le régime naziste. C'est un phénomène d'unité morale sans précédent dans l'histoire contemporaine. »

Au restaurant du Claridge, le même jour, un couple élégant protestait publiquement, pendant le déjeuner, contre la présence « du représentant de l'assassin des travailleurs allemands », et au Musée Tussaud, l'effigie en cire, grandeur naturelle, de M. Hitler, était barbouillée de peinture rouge par un inconnu qui accrochait à la statue un écriteau portant ces mots : « Hitler est un assassin des masses. »

M. Rosenberg trouvait l'atmosphère de plus en plus irres-

pirable. Aussi renonça-t-il brusquement au week-end qu'il avait projeté de passer dans la campagne anglaise et décida-t-il de repartir le dimanche, 14 mai, à 10 heures du matin pour rentrer à Berlin par la Hollande. La veille, d'ailleurs, M. von Papen avait prononcé à Munster le fameux discours où il exaltait cyniquement l'esprit guerrier et la « vieille horreur germanique à l'égard de la mort dans le lit ». On eût dit que, pris de démence, les dirigeants allemands s'évertuaient à blesser la sensibilité britannique dans ce qu'elle a de plus aigu et de plus délicat. La presse anglaise trouva, pour flétrir ce langage, des termes d'une rare vigueur et M. Rosenberg quitta Londres sous les huées de manifestants qui s'étaient assemblés autour de la gare de Liverpool Street. Durant son voyage de Londres à Harwich il devait même être souffleté d'un dernier geste, isolé sans doute, mais particulièrement symptomatique.

Dans le train qui l'emportait avait pris place un gentleman anglais qui n'apprit qu'en cours de route, la présence, non loin de lui, de l'homme de confiance d'Hitler. C'était un train rapide qui brûlait toutes les gares. Un peu avant d'arriver à Chelmsford, notre voyageur tira la sonnette d'alarme. Comme il l'avait souhaité, le train stoppa aux abords de la gare. Émotion générale. Le chef de train se précipite en quête du malade dont, supposait-on, l'état critique avait dû motiver cet acte anormal. Le mystère est vite éclairci. Un Anglais, fort correct, descend d'un wagon de première classe, s'avance vers le représentant du réseau et lui dit avec calme : « Sir, je n'ai appris que depuis mon départ de Londres qu'il y avait dans le même train que moi l'envoyé d'Hitler. Il ne m'a pas semblé décent de poursuivre mon voyage en sa compagnie. Je sais que j'ai commis une infraction au règlement et que je suis passible d'une amende de cinq livres. Les voici. Excusez-moi. « Good bye. »

Geste spécifiquement anglais parce que d'essence sentimentale. Un geste où se trouvent associés des éléments de sensibilité physique et morale, où la répugnance qu'inspirent certains contacts joue autant que l'élan de protestation jailli du fond de l'âme. Ce que nous appelons l'opinion anglaise résulte en grande partie d'un déclenchement de la sensibilité

ou même de l'instinct. L'Anglais éprouve une méfiance *a priori*, à l'égard de tout ce qui est raisonnement logique; c'est aux avis, aux lumières de sa sensibilité qu'il s'en rapporte. Qu'on lise un discours d'homme d'État anglais, on y trouvera rarement l'expression « I think » (je pense) mais à tout bout de champ la formule « I feel » (je sens), que d'ailleurs nous traduisons couramment par je pense, tellement nous sommes convaincus que, pour arrêter son jugement, l'Anglais fait davantage confiance à sa sensibilité qu'à son intelligence. La propagande allemande avait eu l'habileté — avant l'avènement du régime hitlérien — de ne pas déconcerter les Anglais par des raisonnements abstraits et d'en appeler constamment au sentiment du « fair play », en faveur d'une soi-disant nouvelle Allemagne démocratique, idéaliste, tolérante, pacifique. Elle avait ainsi réussi à insinuer peu à peu dans les âmes anglaises que plus on serait généreux envers le peuple allemand, plus on obtiendrait de lui qu'il collaborât à l'œuvre de paix.

Or voici que par sa doctrine et par ses actes, comme par le discours de von Papen et certain article de von Neurath dans le journal que publie à Genève l'Association allemande pour la S. D. N., cette Germanie semblait crier à tous ceux qui, en Angleterre, s'étaient dévoués à sa cause : « Ne voyez-vous pas que je vous ai dupés. Non, je ne suis pas ce que vous avez cru. Regardez-moi donc bien et vous verrez que mon credo est celui du vieux prussianisme barbare, impitoyable et guerrier. »

Quoi d'étonnant que les plus farouches avocats de concessions incessantes à l'Allemagne, à la soi-disant Allemagne de Stresemann et de Bruning, soient devenus les plus intrépides contempteurs du nouveau régime. L'exemple le plus frappant de ce revirement est fourni par la *Manchester Guardian*, organe du radicalisme anglais le plus orthodoxe. Du radicalisme et du non-conformisme. Mais quel rôle jouent donc désormais, dira-t-on, les affinités de culture biblique entre puritains anglais et protestants allemands? Ces affinités sont réelles, mais d'ordre religieux, et elles n'excluent pas des dissemblances politiques. Les protestants allemands sont, du point de vue administratif, de formation romaine. Le

Saint-Empire romain germanique les a marqués de son empreinte. De cette influence procèdent leur culte de l'État, et le fait qu'ils admettent volontiers la soumission et même le sacrifice de l'individu à la collectivité. Le protestant anglais, lui, demeure imprégné de l'esprit de l'Habeas Corpus. Il est essentiellement individualiste et s'il ne méconnaît pas les vertus de l'association, il entend demeurer lui-même au sein du groupement. C'est pourquoi le conformisme gouvernemental d'Hitler lui répugne et pourquoi aussi c'est dans les milieux des Églises libres et les cercles politiques qui s'y rattachent, que les violations de la liberté individuelle, les attentats contre les personnes, qu'il s'agisse de Juifs, de communistes, de socialistes ou de catholiques, ont, d'une manière générale, soulevé les réprobations les plus indignées.

Aussi bien M. Hitler eut beau, deux jours après la rentrée de M. Rosenberg à Berlin, prononcer un discours presque à la manière de Stresemann, et ne laisser passer aucune occasion de faire des avances à la Grande-Bretagne, le sentiment du peuple anglais n'a pas changé. Ce qui l'entretient, ce sont surtout les persécutions politiques et raciales dont la presse anglaise reproduit assez fidèlement les échos, et en premier lieu, les mauvais traitements dont les Juifs du Reich ont été les victimes. Presque toutes les grandes manifestations antihitlériennes des trois derniers mois se sont terminées par le vote de motions dénonçant la terreur antisémite qui sévit en Allemagne. Assez curieusement d'ailleurs, ce mouvement, après les réactions spontanées du début, a trouvé de plus fermes appuis dans les milieux protestants que dans les cercles juifs de la Cité et du West-End. Dans le courant du mois de juin un essai de boycottage des marchandises allemandes fut tenté et dans le quartier ouvrier et juif de Whitechapel un magasin faillit, le 21 juillet, être mis au pillage, parce qu'on croyait avoir la preuve que le propriétaire avait reçu d'Allemagne un stock de jouets. Mais, deux jours plus tard, le Conseil national israélite rejeta à une forte majorité une motion tendant à la reconnaissance officielle du boycottage. On invoqua surtout des raisons d'opportunité, ce qui, en particulier, mit en lumière l'action exercée ici par les réfugiés allemands pour sauvegarder la situation de membres de leur

famille ou d'associés restés dans le Reich. Peut-être faudrait-il également voir dans cette attitude un reflet des préoccupations que cause à certains israélites anglais l'avenir de leurs affaires en Allemagne. Mais s'il y a eu quelque flottement dans les hautes sphères sionistes, les libéraux anglais en particulier ont retrouvé pour fustiger le régime hitlérien des accents d'indignation comparables à ceux que leur arrachaient contre les Turcs, à la fin du siècle dernier, les massacres d'Arménie. Sans doute le ressentiment populaire ne s'est pas maintenu au diapason où l'avait porté la présence à Londres de M. Rosenberg, mais il est tel, à l'heure présente, qu'on conçoit difficilement un retour prochain à l'amicale indulgence des dernières années.

Le dépôt du mémorandum Hugenberg à la Conférence économique mondiale a, d'autre part, réveillé les méfiances britanniques en découvrant l'étendue des ambitions latentes qui inspirent les dirigeants de la nouvelle Allemagne. A la publication de ce document, les premières réactions se limitèrent à quelques milieux spécialisés. La visite que vient de faire dans le Sud-Ouest africain le Dr Lindequist, ancien ministre allemand des Colonies et ex-gouverneur de cette province, semble avoir ravivé ces inquiétudes en en élargissant le cercle.

Quant à l'attitude du Reich hitlérien vis-à-vis de l'Autriche de M. Dollfuss, elle a beaucoup plus ému l'opinion populaire anglaise que ne le fit la tentative de même ordre à laquelle se livra il y a quelques années le gouvernement de M. Bruning. C'est qu'il y a dans la brutalité des procédés nazistes à l'égard de la petite Autriche un élément de lâcheté qui répugne à la sensibilité britannique. La presse a été presque unanime à traduire ce sentiment et certains journaux sont allés jusqu'à évoquer, à propos de l'Autriche, le sort de la Belgique en 1914.

Il y a là, de toute évidence, un signe des temps. L'opinion publique anglaise ne croit plus aujourd'hui aux intentions pacifiques de l'Allemagne. C'est M. Garvin, directeur de l'*Observer*, qui a écrit qu'à moins qu'on ne puisse ramener à temps l'hitlérisme dans la voie de la raison, l'Allemagne provoquera une nouvelle guerre européenne. C'est encore au même éminent publiciste, dont le talent s'était dépensé

depuis 1919 à soutenir la cause allemande, qu'est dû cet avertissement que l'Allemagne est beaucoup plus armée qu'on ne le suppose et que son industrie n'a jamais été aussi bien outillée que maintenant pour fabriquer des armes à une cadence sans précédent. De la réalité de ces faits, le gouvernement anglais possède des preuves indiscutables. Il sait le péril de guerre que crée cette dictature de violence et de haine qui s'est installée et se fortifie au cœur de l'Europe. Il n'a pas la moindre illusion sur ses desseins ultimes et cela explique sans doute que depuis quelques semaines il ait fait preuve de plus de fermeté que dans le passé.

Et pourtant, quiconque vit à Londres et étudie attentivement la situation sous tous ses aspects ne peut se défendre d'un sentiment de malaise. Car si l'attitude populaire est d'hostilité, et l'opinion gouvernementale faite d'appréhensions, il y a parmi les conservateurs d'extrême droite des fanatiques qui ne refusent pas leurs sympathies à un régime dont le mot d'ordre est de détruire le libéralisme aussi bien que le communisme. On trouve aussi des esprits, et dans tous les camps, qui croient encore, ou feignent de croire, qu'on pourrait consolider la paix en réparant les soi-disant injustices du traité de Versailles — tant il en coûte de se résigner à avoir eu tort.

Ces remarques ne s'appliquent pour l'instant qu'à de faibles minorités, mais qu'on y prenne garde. La propagande allemande un instant déconcertée par les changements qui s'opéraient à Berlin et l'indignation britannique qu'ils ont provoquée, s'est ressaisie et réorganisée. En Angleterre, où l'atmosphère ne lui est plus aussi favorable, elle s'est rapidement assouplie aux exigences de la nouvelle situation et, sans cesser d'être active dans le monde des affaires ou les cercles mondains, elle s'est faite plus discrète dans le quartier de Fleet Street. Mais à Berlin elle redouble de vigueur auprès de hautes personnalités britanniques qui sont sollicitées de s'y rendre pour se faire sur place une idée « exacte » de ce qu'est le nouveau régime. Les échos de ces visites, on les retrouve dans des lettres que même d'anciens ministres travaillistes ont adressées au *Times*, ainsi que dans un article apologétique d'Hitler qu'un journal à grand tirage publia récemment sous la signature de son directeur.

Jusqu'à quel point cette méthode parviendra-t-elle à endiguer le courant d'hostilité que nous avons décrit? Il est malaisé de le dire et cela dépendra d'ailleurs de l'attitude plus ou moins habile que prendra demain le gouvernement naziste. Ce qui, en tout cas, paraît hors de doute, c'est qu'un des buts immédiats de la propagande allemande consiste à développer ici des contre-courants susceptibles de paralyser l'action britannique dans des circonstances déterminées. La situation s'éclaircirait, certes, si le gouvernement de Londres prenait d'avance à l'égard de certaines éventualités, une attitude définie et vigoureuse. Mais gardons-nous d'un tel espoir qui procéderait d'une méconnaissance complète de la psychologie britannique. D'une part l'Angleterre a l'habitude de n'envisager la sécurité que sous l'angle naval et la marine allemande pour le moment ne l'inquiète pas. D'autre part, même lorsque d'un ensemble de faits se dégage l'impression d'un péril de guerre, elle reste dans l'expectative. C'est que des profondeurs de son instinct, de cet instinct que lui ont forgé des siècles de sécurité insulaire, montent des voix apaisantes — ou endormeuses — qui la dissuadent d'agir. Ce n'est que peu à peu, lorsque le danger prend pour elle une forme concrète qu'elle acquiert des situations une vue plus juste et qu'elle se résout aux grandes décisions. Parmi ses dirigeants il en est qui pensent aujourd'hui comme en 1914 qu'ils auront un jour ou l'autre à prendre position; ils savent, aujourd'hui comme alors, dans quel camp ils devront se ranger, mais il est bien à craindre que demain comme hier leur décision ne vienne trop tard pour conjurer le conflit. Serait-il donc vrai que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement... de fautes?

Nous demeurons donc, quant à l'avenir immédiat, dans l'incertitude. On peut le déplorer, mais mieux vaut, de cette incertitude même, tirer courageusement la leçon. Dans l'état présent de l'Europe, la paix ne se peut concevoir que sur la base des frontières territoriales fixées par les traités. Un certain nombre de pays auxquels nous attachent des liens d'amitié et des traités d'alliance ont des intérêts identiques aux nôtres. Nous avons à sauvegarder les mêmes droits et à nous préserver des mêmes périls. Leurs armées comme la nôtre ne sont et ne peuvent être que des instruments de défense. Mais

il est d'autres armées qui ne sont conçues et préparées que pour des guerres d'agression. Dans ces conditions, la paix de l'Europe dépend essentiellement du respect que les forces conjuguées de la France et de ses alliés seront en mesure d'imposer aux pays dont la politique est le bouleversement des traités. Puisque nous ne pouvons pas être assurés, *à l'avance*, du concours britannique, comptons d'abord sur nous-mêmes. Et que l'on fasse crédit à l'Angleterre : elle nous comprendra!

JEAN MASSIP

LE LIVRE DE LA BROUSSE[1]

Quand Kossi ne faisait pas des siennes, on pouvait être sûr qu'on le trouverait en train de suivre les évolutions de l'un des fils de Zaingué, le lézard margouillat.

Ces réductions d'iguanes avaient, en effet, le don de le captiver. Il portait aussi, cela va de soi, beaucoup d'intérêt aux iguanes, qui ne sont eux-mêmes que des abrégés de Moumeu, le caïman, et par conséquent, à Moumeu, à ce Moumeu gras et hideux, dont la fourbe était notoire, à ce Moumeu qui, chaque saison sèche, depuis huit saisons sèches, s'entêtait, malgré le déplaisir que les gens de Krébédjé ressentaient de sa visite, à surgir régulièrement du cœur de la Tomi, vers ce moment du jour où l'ombre du soleil est la plus courte, pour aller faire sa sieste, l'air paterne et goguenard, parmi le blanc battement d'ailes des pique-bœufs préposés à sa garde, sur l'un des deux ou trois bancs de sable qui obstruaient, juste en face du sentier que l'on prend pour se rendre à Nanagou, le cours de la rivière.

Mais, de Zaingué il admirait tout, absolument tout : l'exiguïté, la prestesse, l'insolence, le museau camard, que la colère crêtait d'un casque, les bajoues gonflées et dégonflées sans répit, comme des soufflets de forge, la béatitude avec laquelle il se prélassait au soleil, sur le sol fendillé de chaleur, les combats convulsifs qu'il livrait à ses congénères, leurs attaques, ses esquives, ses retraits, la langue bifide dont il happait, moucherons ou fourmis, les bestioles qui passaient à sa portée,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

et jusqu'aux bonds qu'il faisait pour se soustraire à sa curiosité de petit d'homme qui veut tout voir et tout savoir.

Ces bonds, — quelle merveille! — aplatissaient tout à coup Zaingué contre un mur lisse et vertical. Puis il le gravissait d'un trait, grâce à ses pattes préhensiles, et parvenu à son faîte, se laissait tomber, à moins qu'il ne préférât s'insinuer sous la toiture déclive.

Seulement, dans ce cas, avant de disparaître sous le chaume, il dévisageait Kossi de ses yeux obliques et toisait insolemment, de temps à autre, le sale petit bout d'homme qu'il était, le sale avorton qui ne pourrait jamais rien comprendre aux tractions rythmées que Zaingué, par manière de dépit, accomplissait en sa présence, en ayant l'air de lui dire : « Qu'attends-tu pour m'imiter? »

***

Quelque autoritaire et turbulent que Kossi se montrât par ailleurs, il était pourtant un pouvoir qui le ramenait toujours à la raison et qui avait nom Yassi.

Yassi était la plus jeune des filles de Krébédjé et de trois saisons sèches moins âgée que Kossi.

Douce elle était, et jolie, et plaisante. Elle prenait son temps pour parler, ne s'emportait jamais, ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre et avait profité de l'indéniable influence qu'elle exerçait sur Kossi, pour lui apprendre des jeux de tout repos.

Le « guidi » était de ces jeux-là. Tout le monde sait ce que c'est que le « guidi ». Il suffit, quand on veut y jouer, de se procurer certains coquillages appelés « kassa » et un cornet en osier tressé.

Les « kassa » servant de dés, on agite fortement le cornet où on les a placés au préalable. Et, plou! — on plaque sur le sol contenant et contenu. Et suivant que les dés tombent ou non comme on est convenu d'avance, la main passe ou non.

C'est ainsi qu'on joue au « guidi ».

Ils aimaient aussi, quand on leur donnait en cadeau un couple de hérissons, s'amuser à faire danser en cadence, au

son de pierres ou de fers heurtés, ces petits animaux bardés de piquants.

Toutefois, il n'était pas rare qu'on surprît Yassi et Kossi penchés à plat ventre, en plein soleil, sur les trous minuscules que les fourmis-lions forent dans le sol friable.

Ils attendaient là, côte à côte, silencieux, immobiles, de longs moments. Passait une fourmi. Allait-elle tomber dans l'un des pièges?

— Ehein!... ehein!... Yaba!...

— Abo katé!... abo katé, Kossi!... Tais-toi, mais tais-toi donc, Kossi!...

— Pala, Yassi!... Ka!... Doucement, Yassi!... Attends!...

De fines fumerolles de poussières, montant du fond de l'un des petits cratères, étourdissent l'imprudente, délitent le sable sous ses pas, l'entraînent vers l'entonnoir d'où la mort la guettait, invisible, l'y font choir.

Ba! La fourmi-lion l'a saisie. Elle se débat, de toutes ses forces, essaie de fuir. Vains efforts. Ses convulsions vont déjà faiblissant. Ses pattes remuent encore lentement. Maintenant, elle ne bouge même plus, victime sans défense à la merci de son bourreau.

Une dernière éruption. Elle a disparu. Tout est consommé. Le trou minuscule a pour toujours englouti sa proie.

Alors, les deux enfants battaient des mains, se levaient et couraient à d'autres jeux..

Le jeu favori de Yassi et de Kossi, celui qui leur plaisait le plus de beaucoup, c'étaient les baignades qu'ils prenaient chaque jour ensemble dans la Tomi.

Ils s'y rendaient, la main dans la main, en gambadant comme des cabris, d'abord le matin, quand l'eau de la rivière commençait à tiédir; une deuxième fois, quand le soleil, parvenu au milieu de sa course, semble se demander s'il doit rebrousser chemin ou poursuivre sa marche en avant, et enfin, pour la troisième fois, quand les premiers souffles du crépuscule frôlaient la cime des arbres et la chevelure de la brousse.

Que ce fût le matin ou le soir, ils n'étaient pas plus tôt entrés dans la Tomi, qu'ils s'amusaient à s'éclabousser d'eau.

Tout le monde s'esclaffait de les voir faire. Et chacun, les imitant de son mieux, menait grand tapage, car il n'est rien

de tel pour arrêter Moumeu, le caïman, dans ses cruelles entreprises.

Fait curieux, en dépit de son jeune âge, Kossi savait déjà nager. Il tenait cette science, que les bandas méprisent d'ordinaire, des pagayeurs sangos, banziris et bourrakas, dont les pirogues, au plus fort de chaque saison de pluies, remontaient la Tomi jusqu'aux villages de Krébédjé.

Kossi aimait bien les bourrakas, les sangos et les banziris. Ces nomades de la Grande Eau transpiraient l'attrait de l'inconnu. Il humait sur eux, chaque fois qu'il les revoyait, le vent lourd et moisi qui ameute, d'après leurs dires, les jours de tornade, les vagues du Nioubangui ou l'air léger qui plisse ses eaux de rides lumineuses.

Rien n'avait pu le guérir de son penchant, ni les conseils donnés, ni les avertissements reçus.

Les banziris, les bourrakas et les sangos étaient de mauvaise foi? Personne n'en doutait moins que lui. Le vol et la duplicité étaient leurs péchés mignons? Avait-il jamais soutenu le contraire? Ils se livraient au commerce des esclaves, s'adressaient aux poisons pour trancher leurs palabres, fumaient le chanvre qui rend fou?

Mais huile de palme, vin de palme, sagaies de cuivre, poisson fumé, on pouvait leur acheter tout cela, moyennant quelques poules ou quelques cabris.

Mais ils lui avaient insufflé l'envie de voir un jour la Grande Eau, qui court avec un bruit d'orage, entre des rives rêches ou fuyantes, vers les rapides de Mokouangué, de Palambo et de Zongo.

Mais ils l'avaient instruit de certaines coutumes propres aux populations qui vivent sur les bords du Nioubangui et dont la plus singulière n'était peut-être pas celle qui défend aux hommes de se faire circoncire, aux femmes de se laisser exciser.

Mais ils lui avaient appris à faire marcher les pirogues, en appuyant une perche, ou « tombo », dans le lit de la Tomi, ou en pilonnant ses eaux de coups de pagaie.

Du reste, il lui suffisait, pour le moment, de savoir nager comme un enfant de bourraka, et que cette supériorité, jointe à quelques autres de moindre importance, eût suscité

une telle admiration de la part de sa petite amie, que celle-ci ne pouvait pas plus se passer de lui, qu'il ne pouvait, lui, se passer d'elle.

IV

Des « youyouyouyouhi! stridents s'égaillèrent dans l'ombre. Et des cris de : Ipeu!... Ipeu!... la lune!... la lune!... » se mêlèrent aux « youyouyouyouhi!... youyouyouyouhi!... » qui, reprenant de plus belle, finirent par noyer, au bout d'un moment, le tumulte spontané des cornes d'appel, des koundés, des tam-tams et des balafons.

Là-haut, très loin, rongeant le gouffre bleu noir que les étoiles sablaient de leurs éclats de limaille, la nouvelle lune venait d'apparaître : celle des premiers feux de brousse. D'où nécessité de la saluer de clameurs, comme on a accoutumé de le faire pour chaque nouvelle lune.

Cris et clameurs se fondirent bientôt dans l'ample ronronnement des tam-tams. Et la brousse ne fut plus que danses et chants.

Ce soir-là, contrairement à ses habitudes, Kossi avait regagné sa case dès le crépuscule, s'était étendu sur son lit de bambou, à toucher le feu de bois qu'il avait allumé et, les yeux clos, avait attendu que le sommeil daignât l'anéantir.

Pourquoi ne dormait-il pas encore? Il ne se sentait pourtant pas malade. Du moins, il ne croyait pas l'être. La vie est faite de tant d'imprévus et de tant de hasards!

Le hasard, voilà le seul grand maître de la vie. Tel qui éclate de santé aujourd'hui, ne peut affirmer qu'il sera vivant demain.

Il suffit de si peu de chose! De buter, par exemple, contre Mourou, la panthère — ce n'étaient certes pas les mânes de Gokara qui le démentiraient; ou, simplement, d'être agrippé par Moumeu, le caïman, alors que, l'esprit libre de tout souci, l'on traverse la Tomi à gué, — Bandama, s'il pouvait revivre, dirait volontiers ce qu'il pensait sur ce point; ou encore, d'être mordu par l'un de ces venimeux serpents noirs qui infestent les plantations, — sur eux la malédiction! — et fini, plus personne, Koliko'mbo a passé et la mort avec lui...

Les tam-tams, énormes abeilles, continuaient à vrombir dans la nuit. Mais Kossi, tout à ses méditations, n'avait cure de leur allégresse.

Voyons! Les êtres horizontaux qui peuplent la brousse : cibissis, bœufs sauvages, antilopes, phacochères, lapins, rats palmistes, — ne seraient-ils plus, par hasard, viande réservée à l'usage de l'homme noir?

Si oui, par Ngakoura! pourquoi cette viande réservée se réservait-elle depuis quelque temps de telle sorte, que Kossi devait rentrer chaque jour chez lui les mains vides!

Pareille déconvenue était inexcusable. Il allait devenir la risée du village. Les femmes l'accableraient de sarcasmes.

Or, qui donc ignore que les femmes — Yassi et Yamanga exceptées — sont, en général, affligées d'un esprit dont la légèreté égale celle de leurs fesses massives?

Elles jacassent — ouadjaouadja — comme des toucans, sans jamais s'arrêter, à toute vitesse, — katchakatcha — katchakatcha, — à perdre haleine.

Il n'empêche, abstraction faite des malveillants commentaires dont elles n'oublient jamais de corser leurs ragots, qu'il était bien obligé, pour l'instant, de reconnaître avec elles, que les rats de case eux-mêmes se montraient envers lui d'une discrétion intolérable.

Certes, hautement appréciables sont les gâteaux de mil blanc, surtout quand on les baigne de cette grasse sauce verte où les feuilles bouillies de bangao, la patate douce, se marient au brûlant parfum du petit piment mandjéké!

Rien, néanmoins, ne peut valoir la viande, même si cette viande n'est que de rat. Sans elle, tout paraît fade, et la meilleure des bières de mil perd le plus délicat de sa saveur, si elle n'arrose quelque succulent morceau de viande.

Kossi, tout à coup, se mit à grommeler et tâcha de se débarrasser de certaines idées, vagues mais désagréables, qui faisaient de leur mieux pour interrompre le cours de sa pensée.

Que signifiaient donc les : « Koh!... koh! ... Kohkohkoh!... kohkohkohkoh!... » que ses poules gloussaient dans le coin où il avait l'habitude de grouper ses paniers de mil, ses filets de chasse, ses sagaies et ses boucliers?

Il s'accouda sur son lit, rangea son feu, le tisonna, l'attisa, prêta l'oreille.

Le calme reprit peu à peu le coin des paniers à mil. Il pouvait rêvasser encore.

Quel âge pouvait-il avoir? L'âge qu'il avait? Sans doute autant de saisons sèches que de doigts, moins deux, en ses pieds et mains réunis.

Il n'en était pas très sûr. Comment aurait-il pu l'être? L'essentiel n'est-il pas de vivre? Il avait déjà traversé tant de saisons sèches, tant de saisons de pluies!

Il ferma les yeux. L'entrain des tam-tams soulevait de trépignements les villages de Krébédjé.

Kossi n'entendait ni les uns ni les autres. Il songeait. Qu'avait-il, mais qu'avait-il, ce soir-là? N'était-il pas un homme de belle taille, dont les pores luisaient de santé? Quand il riait, ses dents, qu'il avait fait limer, par coquetterie, à l'image de celles de Moumeu, le caïman, ses dents brillaient d'une lueur aiguë et carnassière, et ses yeux, charbons ardents, étincelaient.

Il n'était plus rien en lui qui ne fût maintenant d'un vrai banda : port, démarche, gestes, attitudes, réflexes, tatouages. Il personnifiait désormais, de façon parfaite, sa race et sa tribu. On l'admirait, quand il passait, les cheveux annelés ou tressés, membru, râblu, large de poitrine, étroit de hanches, le ventre plat mais bourrelé de muscles, les cuisses dures, longues et fortes, la tête haute, l'air orgueilleux et insolent.

Personne ne l'égalait à la course, à la lutte ou dans le tir à l'arc. Il vivait en banda, pensait en banda, méprisait tout ce qui n'était pas strictement banda, crachait devant lui, avec dégoût, rien qu'à entendre parler des bakamandjias ou des gobous, des mandjias ou des togbos, ignorait, en ce monde où seules comptent, ennemies ou alliées, la force et la ruse, où commençait le mal, où finissait le bien.

Il était pour lui évident qu'on ne pouvait vivre sa vie qu'en se faisant craindre de tous. Peu importaient les moyens employés pour y parvenir. Il fallait s'imposer à tout prix, la force victorieuse devenant, de droit, le droit, la loi, la tradition.

En résumé, il ne voyait, dans la vie, qu'une lutte multi-

forme et incessante où l'homme et la bête, sans cesse harcelés par l'hostilité des éléments et la foule de vies obscures qui se multipliaient à leur ombre étaient, chacun à son tour, en proie à l'homme et à la bête.

Ainsi partout. Ipeu, la lune, poursuivait Lolo, le soleil. Les ténèbres traquaient la lumière. Les mâles pourchassaient les femelles ou se battaient entre eux pour elles. Mourou, la panthère tachetée, décimait, au hasard de ses battues, le clan peureux des antilopes, mais fuyait devant les bœufs en troupeaux ou les défenses dont Mbala, le vieil éléphant couvert de tiques, se sert pour fouir la terre, que le travail de l'homme habille de plantations.

Telle était la loi de la brousse. La mort se tenait toujours à l'affût de la vie. Tant pis pour qui se laissait frapper par elle. Son cadavre nourrissait bientôt des vies nouvelles. La mort finissait toujours par dévorer la vie. Mais, celle-ci, dévorée, renaissait toujours de son néant, et s'épanouissait de nouveau, ailleurs, plus vivante.

Au demeurant, Kossi ne s'intéressait qu'au présent, à ce qu'il voyait ou touchait : combes riches en gibier, kagas pliant sous le poids de leur gibbe, rivières, grands serpents mués en eau.

Plus rien du caractère des animaux ne lui était étranger. Il les avait trop souvent surpris dans leurs jeux, leur sommeil, leurs combats, leurs danses ou leurs ruts.

Les vieux du village s'étaient chargés, sur ce point, de parfaire son instruction, en lui traduisant de leur mieux, le langage des traces, des erres, des crottes, des bouses et des fumées qui sillonnent les moindres laies de la brousse.

Quant à Mourou... A deux reprises, il était tombé sur elle, en plein jour. Les deux fois, Mourou, la panthère, avait pris le large, d'un seul bond, mais non sans renifler autour d'elle, se détachant sur les mille relents de charnier, de pourriture et de tuerie qui étouffaient l'atmosphère, l'odeur singulière que sa mémoire olfactive croyait se rappeler et qui, du fin fond des saisons de pluies qu'elle avait vécues jusqu'à ce jour, lui venait de certaine nuit tissue de vent, fourrée de ténèbres, drapée d'orage et de pluie, où, trempée jusqu'aux os, elle avait flairé, le long d'une case, avec délectation, les vagissements d'un tout petit enfant.

Il avait aussi, au cours de ses pérégrinations, rencontré maintes fois Mbala, le vieil éléphant, et savait que, pour le moment, qui tenait à lui chanter pouilles, n'avait qu'à le chercher, lui, ses enfants et les enfants de ses enfants, parmi les terrains plats et boisés avoisinant les marécages de Yongoro.

Il aurait donné gros pour connaître les raisons qui empêchaient Mbala de se fixer à demeure en ces parages qui semblaient n'avoir été créés que pour lui et les siens.

Rien ne pouvait mieux leur convenir. Le fruit jaune, acide et granuleux du caoutchouc florissait. Foison de pousses au cœur tendre y pendaient aussi à portée de trompe. Partout, arbres aux fûts colossaux, eau à ne savoir qu'en faire, bref, tout ce qu'il fallait pour le bien-être de ces monstres à peau épaisse.

Le malheur était que Mbala et sa descendance ne pouvaient se tenir en place. Les longues siestes que troublent le roulement de tonnerre intestin des belles digestions et le barrit de congénères qui s'appellent ou jouent à danser deux à deux, ne suffisaient pas à leur liesse. Il leur fallait, à périodes fixes, du changement.

En conséquence, sur la fin de chaque saison de pluies, ils quittaient les marécages de Yongoro, se rapprochaient progressivement des villages de Krébédjé, puis, un beau soir, trompes au vent, se ruaient, trombe de brutes, à travers ces villages, les foulaient, les piétinaient et les saccageaient de fond en comble, gavant leurs panses convulsées des plants de patates et des pieds d'igname qu'ils déterraient de leurs défenses.

Qu'avaient donc contre l'homme Mbala et ses pareils? Pourquoi, à certains moments, s'en prenaient-ils ainsi à leurs travaux? Il aurait tant voulu le savoir! Y avait-il quelque chose de particulier entre l'homme et l'éléphant, qu'on n'avait pas encore le droit de lui révéler, parce qu'il n'était qu'un « Ndoulou », c'est-à-dire un de ces profanes, un de ces malheureux non-initiés qui rêvent leur vie au lieu de la vivre?

Après tout, c'était bien possible. Mais, tôt ou tard, il pénétrerait ce mystère? N'allait-il pas bientôt faire retraite en tel endroit qu'on lui fixerait, le moment venu?

Dans quelques jours, dans quelques instants, on le soumettrait aux dures disciplines que Ngakoura impose à ses fidèles, — Ngakoura, que certains prononcent Ngakola, la force qui aveugle, le dieu de la force qui prend la vue!

Quand il aurait victorieusement subi les différentes épreuves imposées à tout « Ndoulou », ou non-initié, qui veut prendre rang parmi les « Somalés » ou initiés; quand la circoncision aurait fait de lui un homme, et que, ruisselant de son propre sang, il aurait dansé, sans défaillir, la danse des « ga'nzas »; quand il parlerait, — susurrements chantants, nasales éteintes, gutturales chuintées, — la langue des « Somalés », langue secrète, fulgurant d'élisions qu'éclairent les accents en hauteur ou en profondeur...

Il étouffa un juron. L'idée qu'il essayait de fuir, il la sentait sous son front, elle grimaçait sous ses yeux clos. Il fallait qu'il s'expliquât avec elle.

Yaba! A quoi bon? Ne savait-il pas depuis toujours qu'elle ne le quitterait jamais plus, que jamais plus elle ne cesserait de bourdonner à ses oreilles comme un essaim d'abeilles?

Yassi... Il revoyait son corps lisse, ses seins lourds et fermes, ses chevilles cernées d'anneaux. Il entendait son beau rire.

Avec ça, plus douce que l'huile dont elle oignait ses membres, d'une humeur toujours égale. Et serviable, et obéissante!

Il avait été un petit homme, elle, une petite fille. L'eau avait passé dans la Tomi. Les saisons sèches avaient succédé aux saisons de pluies et les saisons de pluies aux saisons sèches. Mais le cœur de Yassi n'avait pas changé. Vivre à l'ombre du fils de Yamanga demeurait toujours son seul plaisir.

Elle lui préparait ses repas et les lui portait, si loin qu'il fût. Elle surveillait ses plantations, ses poules, ses cabris, disait, en parlant de lui : « Mon Kossi... »

Ehein! son Kossi! Elle avait raison, yaba! Encore un peu de temps et elle serait sa femme.

Krébédjé avait bien déclaré qu'il ne la marierait pas avec n'importe qui; qu'il exigeait comme dot au moins vingt cabris, cinq fois vingt cabris de poules, dix fers de sagaie et quarante de ces houes qu'on appelle « ngapous ».

Qu'importait! Yassi serait sa femme. Il ne pouvait pas ne pas être son mari. Il fallait qu'il fût cet homme-là, dût-il tuer, pour le devenir, Tougoumali, son rival, dont Yassi ne parlait qu'après avoir craché de mépris.

Où était-il, ce Tougoumali de malheur?

Il se traîna jusqu'au seuil de sa case, regarda le ciel où clignotaient les étoiles, la brousse où les vers luisants piquaient leurs feux verts, le village envoûté de chants et de danses.

Puis, il rentra tout de bon chez lui, barricada solidement l'entrée de son logis, attisa les cendres de son foyer et ajouta quelques fagots aux fagots ardents qui allaient chauffer son sommeil.

Ce Tougoumali!... Ce Tougoumali!...

Des grillons s'étaient mis à chanter. Au chant des grillons se joignit le froufrou des termites et le ronronnement des bûches.

Pour sûr, il le tuerait, ce fils de chien!

Ayant marmonné ces menaces, il bâilla en se grattant, se gratta en crachant et, s'allongeant sur son lit, soupira par deux fois avec bruit, à l'étrange langueur qui le parcourait tout entier.

Ko tou bama! Ce soir-là n'était-il pas un soir comme les autres! Autour de lui, voletaient éphémères et noctuelles. Dehors, les arbres jonglaient avec la nuit. Tout était donc pour le mieux. Il n'avait qu'à se laisser vivre. Demain, il ferait jour. La brousse, comme devant, sentirait l'herbe, l'humus, la sève, la lumière, l'immensité.

Il reprendrait, si bon lui semblait, ses travaux juste au point où il les avait laissés. Comme d'habitude, les cigales et les grillons affûteraient leurs chants au fil des rayons solaires. Et peut-être que les beaux grands yeux noirs de sa Yassi s'empliraient de cette clarté qu'il lui suffisait d'y voir, pour qu'aussitôt son cœur battît aux cordes bleues de ses tempes, comme battaient, dans l'ombre, les tam-tams de son village.

Mais Tougou... ma... li... Toug... ma...

Il ne lui fut pas possible de réfléchir davantage. Le sommeil, silence des yeux, scella ses paupières. Et il sombra, d'un seul bloc, dans sa mort quotidienne.

V

Le mâle de la poule, volatile plein de superbe, est d'une bêtise sans limite, qui s'affirme à tout propos, et dans les moments les plus inattendus.

Pour qu'elle éclate, il n'est besoin, au fort de la nuit la plus noire, que de la clarté la plus douteuse.

Coq, aussitôt, de donner libre cours à sa suffisance.

Il fait nuit! A d'autres, ces contes à dormir debout! Coq sait bien ce qu'il sait. Cette clarté, qui ne luit que pour lui, qui ne peut luire que pour lui — c'est le jour!

Donc, Coq tend le col, d'un air fier, agite, brusque, sa crête couleur sang, gratte le sol, fait mine de picoter des grains de sable, détire ses rémiges, bat des ailes sur place, avec majesté, ébouriffe son jabot duveteux, se rengorge, se pavane, jette, de droite et de gauche, des regards impérieux, daigne entr'ouvrir le bec, aspire l'air par ses opercules, et, piété sur ses ergots, malgré les sourdes protestations de la gent canard et de discrets gloussements de poules, chante à tue-tête, de tout son cœur, de toute son âme — comme si elle allait vraiment paraître, l'aurore.

Cette méprise, fréquente chez Coq, prouve à tout le moins que s'il est glorieux, il est encore plus stupide que glorieux.

Du reste, pour dire le vrai, ce n'est nullement le lever du jour qu'il chante, mais ses prouesses de mâle heureux de l'être.

A-t-il cavalé une poule? Kérérékéé!... Kékérékéé!... Il chante. A-t-il défait quelque adversaire en combat singulier? Kérékékée!... kékéréké!... Il chante. Battu, il chante encore, dès qu'il en a la force, pourvu qu'il y ait distance suffisante entre lui et son vainqueur.

Il chante, toujours, partout, à propos de rien, à propos de tout. Son « kékéréké », cri de ralliement de l'orgueil, s'essaie à supprimer tout ce qui vit, tout ce qui vibre.

Coq ne tolère que lui. Il faut que ce soit lui qu'on admire. Et il s'admire de chanter. Et il chante, par vanité, chante, chante et ne chante que pour s'écouter chanter.

Par contre, lorsque les corbeaux commencent à croasser et les charognards à huir; lorsque les gendarmes emplissent

les fromagers de leurs pépiements et que ricanent les toucans, on peut tenir pour assuré que le jour va naître.

En effet, l'aurore époussette déjà les ombres du ciel et les décolore. Déjà, de fumeux brouillards s'agrègent au creux des vallons et s'accroupissent sur les hauteurs où s'amoncellent leurs balles de coton immatérielles.

Puis, comme d'habitude, le silence remplace les premiers bruits du jour.

Mais voici que crépitent, mêlés à des rauquements de trompe, de rudes roulements de tam-tams.

Debout, tout le monde, dans tous les villages de Krébédjé!

Avez-vous oublié que, ces jours-ci, Balagombé, la lune favorable aux semailles, a balafré le visage du ciel? Ne savez-vous pas qu'il a bien plu au cours de la nuit finissante?

La saison sèche a passé. La saison de pluies est de retour. Allons, vite, debout, tous! A chacun son champ. En route! Il est temps. La terre molle réclame le travail de la houe. Il va falloir besogner dur, mettre en état les plantations héréditaires, défricher des terrains nouveaux, les défoncer, les dessoucher.

Encore quinze ou vingt sommeils de répit, peut-être un peu plus. Après quoi, les pluies tomberont pressées comme grains de mil en paniers!

Debout, les hommes de Krébédjé! Debout, debout, debout, debout!

Quant aux femmes, leur travail est tout tracé! A elles de réduire mil et maïs en farine odorante, en broyant leurs grains à grands coups de pilon, dans les mortiers, dits « koufrous ».

Liberté leur est donnée de rythmer de chants narquois leurs efforts alternés. Cà, c'est leur affaire. Ceci dit, il serait déplorable que le repas des travailleurs ne fût pas prêt, chaque jour, vers ce moment du jour où Lolo, le soleil, s'apprête a dépasser le milieu du ciel. A moins toutefois, que filles ou femmes n'eussent des raisons particulières pour tenir à lier connaissance avec la trique ou la chicotte...

Kossi, se levant, bâilla bruyamment, se gratta avec nonchalance et s'étira de même. Il entassa ensuite, à la va-vite, dans une vieille besace qu'il se passa en bandoulière, deux ou trois poignées de patates douces, de l'igname, des couteaux de

jet, deux petites calebasses, quelques houes bien emmanchées, puis, empoignant de la main droite une longue et lourde sagaie à éléphant, de la main gauche un tison, il débâcla l'huis de sa case, sortit et se trouva tout de suite au plein d'un brouhaha et d'un tohu-bohu extraordinaires.

Les villages de Krébédjé ressemblaient à une termitière éboulée que le soleil incendie. Sonore, l'orage des tam-tams tonnait sur les li'nghas au ventre vide. Les poules couraillaient, effarées. Les canards cancanaient avec dignité. Les cabris chevrotaient. Les chiens s'étranglaient à force d'aboyer. De toutes parts, ce n'était que tumulte, désordre, appels joyeux, jurons, cris inextinguibles.

Kossi n'avait pas encore eu le temps de se reconnaître en ce chaos, lorsqu'il entendit un : « Ho, Kossi-o! » qui ne pouvait avoir été poussé que par Yassi.

C'était bien Yassi, en effet.

Il fit quelques pas à sa rencontre, laissa tomber son tison, et dit à la fille de Krébédjé :

— Ma bouche te salue de bonnes paroles, Yassi.

— La mienne aussi te salue de bonnes paroles, mon Kossi-o, — répondit Yassi avec un sourire.

Tous deux étaient maintenant face à face, elle sa main droite dans la main gauche de Kossi, lui, la main gauche de Yassi empaumée dans sa main droite.

Elle ne portait pour tout vêtement que l'écorce d'arbre tannée que les femmes bandas portent en gouttière entre les cuisses. Le sien, à lui, était fait d'une feuille de bananier.

Ils ne se regardaient ni l'un ni l'autre, mais se dandinaient avec gaucherie, comme des canards qui ne savent où aller.

Et Kossi savait que Yassi était belle, qu'il la désirait, qu'elle le désirait. Et Yassi savait qu'elle faisait tout ce qu'elle voulait de son Kossi.

— Yassi à moi, — disait Kossi, — je vais bientôt quitter le village.

— La la la la!

— Il le faut, tu le sais bien. Il est temps que le « Ndoulou » que je suis encore, prenne rang parmi les « Somalés ». Il me tarde d'apprendre les danses que seuls dansent les « Somalés », et d'avoir le droit de danser la danse des « gan'zas ».

— Kossi à moi, ne pourrais-tu pas?...

— Nenni-da.

— Seulement un tout petit peu?

— Non, Yassi. Je n'ai déjà que trop longtemps attendu.

— Et quand part-il, mon méchant Kossi?

— Je ne le sais pas. Peut-être quand brillera la prochaine lune.

— Lalalala! Ton absence durera-t-elle longtemps?

— Seul Ngakoura le sait. D'ailleurs, pourquoi me poser questions de ce genre? N'as-tu pas subi l'épreuve des « gan'zas? » Connaissais-tu, avant que de les subir, le temps que dureraient les épreuves préparatoires?

Ils se turent un moment :

Le cœur battant, les mains frémissantes, la gorge serrée, Kossi reprit :

— Yassi à moi, auras-tu la patience d'attendre mon retour?

Pour toute réponse, Yassi appuya tendrement sa tête sur la poitrine de Kossi, qui se mit à trembler comme une feuille.

Il avait froid, il avait chaud. Ce geste de soumission le transportait d'une joie tellement forte, qu'il n'en pouvait plus de fierté et de désir.

Cependant, malgré qu'il en eût, la jalousie le travaillait.

Il insista :

— Tu me le jures, Yassi?

Sans dire mot, Yassi se pencha vers le sol, le frotta de l'index de sa main droite et fit cliqueter celui-ci contre son majeur et son pouce réunis, après l'avoir passé sur ses lèvres et sur son front.

Cette mimique signifiait : « La terre me ferme la bouche et m'écrase le front, si je mens! »

— Même si Tougoumali?... continua néanmoins le fils de Yamanga.

Yassi cracha derrière elle, d'un air dégoûté.

— Et si Krébédjé, ton père, te l'imposait comme mari?

— Kossi mien, — fit-elle, en secouant la tête, — certes, je dois obéissance à mon « baba ». Seulement, tes craintes sont vaines. Le plus souvent, le « baba » ne veut que ce que veut sa fille. Il n'est pas de son intérêt de la marier contre son gré. Les femmes ne sont pas rares qui se séparent de leur mari. Que se

produit-il, en ce cas? On restitue à celui-ci la dot qu'il avait versée en paiement de son bonheur. Et j'ai dans l'idée que mon « baba » tient d'autant moins à une calamité de ce genre, qu'il doit sa situation au tien.

Elle se tut. Leurs mains se reprirent. Ils se regardaient, les yeux dans les yeux, gênés, heureux et solitaires, au milieu du vacarme.

Yassi lui porterait son repas?

Ehein! Mais où?

Où? Pas loin. Là-bas, sur la route de Yongoro, tout près de la Tomi. C'était là que Katchina et lui, — Katchina, son frère-ami, — feraient désormais leurs plantations.

La terre y était excellente. Elle verrait. Elle les trouverait là tous deux, ainsi que Djékédé, Alaouala et Kizikani, qu'ils avaient embauchés, à charge de revanche.

Ils se séparèrent à regret sur ces mots.

On appelait Kossi.

***

Les plantations ne se font pas toutes seules. Comme elles ne se déplacent pas non plus, il faut se rendre à elles, si loin situées qu'elles soient.

Kossi s'était mis en route. Le suivaient Katchina, Kizikani, Djékédé et Alaouala.

Ils marchaient tous cinq, d'un pas allègre, à la queue leuleu.

A droite, à gauche, des chants s'éloignaient, flébiles. De temps à autre, Kossi tournait ses regards vers les cases qu'il venait de quitter.

Le village semblait peu à peu s'arracher de ses yeux, se figer dans l'éloignement et dans l'éloignement s'engloutir.

Cependant, le ramage des oiseaux, rire du jour, commençait à se fondre en piailleries infinies. Et, soudain, le jour fit resplendir les étendues sous les brasillements de l'aurore.

Juste à ce moment-là, Kossi traversait le sous-bois d'un de ces marigots que le Tomi boit d'une haleine.

Il y régnait une odeur mouillée, terreuse et suffocante. Mais il n'y prêta pas attention.

Il évitait, machinalement, les flaches, les troncs d'arbres

et les fondrières qui le coupaient çà et là, les longues troupes de Feufeu, la fourmi rouge.

Il déboucha, enfin par un grand plateau de latérite. Il avançait maintenant parmi un bruissement odorant et continu. Ce bruissement était celui de la brousse qui, prosternée toute la nuit sous le poids de la pluie et de la rosée, se détendait à présent au soleil, et ondoyait, balafon végétal que le vent faisait chanter.

Ce pays était le sien. Ses amis sangos, bourrakas et banziris en avaient menti. On ne pouvait en imaginer de plus beau. Il le portait en lui, lui était attaché comme la chair à l'os.

Ces horizons, ces rus, ces marigots, ces rivières, veinules et veines charriant le sang de la terre, l'herbe des plaines et des vallées, le sil couvrant la latérite des hauteurs, le sentier qu'il suivait, le sous-bois qu'il avait dépassé, les lianes torses, les fougères qu'il y avait écrasées sous ses talons, tout cela, tout cela, tout cela était son bien!

— Ho, Kossi-o! — héla Kizikani, qui fermait la marche.

Un clappement de langue de Kossi lui fit comprendre qu'on l'écoutait.

— Ho, Kossi! Méfie-toi de Tougoumali.

Kossi cracha et Katchina l'imita.

Kizikani continua :

— Il m'a dit l'autre jour, — Djékédé était présent, — qu'il comptait d'ici peu se marier avec Yassi.

— Comme il est vrai, — bougonna Katchina, — le proverbe de nos amis sangos, qui prétend qu'il n'est pirogue abandonnée au fil de l'eau qui ne finisse par aborder quelque part!

» Qui de nous, Djékédé, n'était au courant des vantardises de Tougoumali? Nous les avions tues à notre ami Kossi, pour la raison qu'une marmite placée sur le feu ne peut bouillir, si elle n'a pas d'eau.

» Ce dernier dicton est de chez nous. Tu ne l'as que trop oublié.

— Iche! — s'exclama Kizikani, — ce Tougoumali vaut moins qu'un crachat.

— Nous sommes tous d'accord, — interrompit Alaouala. — Il n'empêche que Djékédé...

Kossi coupa court à la discussion qui s'amorçait, par un :

« Jamais rat n'a provoqué chat sauvage », qui ne souffrait pas de réplique.

Pendant un long moment, on n'entendit plus qu'un bruit mou et arythmique de pas se poursuivant.

Un peu plus tard, Kossi articula, d'une voix sèche, qui tremblait de colère :

— Dongou, le canard, n'aura jamais raison de Mourou, la panthère, même si c'est Yavrr, le chien, qui juge de leur différend.

Au même instant, il montra du doigt, sur sa gauche, un arbre à karité.

On était arrivé à destination.

Kossi, laissant ses compagnons déballer leurs vivres, entassait déjà feuilles sèches et branches mortes sur le tison qu'il avait projeté à terre, en apercevant Yassi.

A croupetons, les joues gonflées, il soufflait sur ce tison, que Yassi avait replacé dans sa main, un peu plus tard.

Il revoyait la scène. Il avait déjà pris la route de Yongoro pour se rendre à son travail. Yassi avait couru après lui...

Kpoukou? Ngué! pensait-il, en se faisant tout ensemble la demande et la réponse.

Kossi, Kossi!... Quelle est la chose qui peut, sans bouger, aller très loin, et qui, toujours sans bouger, revient immédiatement de très loin?

Il se sourit. C'était le souvenir... Le souvenir, qui reproduit toujours exactement, sans le secours des yeux, l'image des choses qu'on a vues en d'autres lieux.

Yassi... Yassi-o!...

Il souffla plus fort sur les branches sèches et les feuilles mortes.

Il l'aurait, ce Tougoumali, par le fer ou par le poison!

Le feu crépita. Il le couvrit de quelques-uns des fagots hâtivement ramassés par Alaouala et Katchina, y fit rôtir les patates douces et les ignames qu'il avait tirées de sa besace, partagea fraternellement le tout avec ses amis, mangea de bon appétit, but à la gourde que lui tendit Djékédé quelques gorgées d'eau à la régalade, exprima, comme de juste, par une série de renvois prolongés l'ampleur de son contentement et, se levant, se mit à débrousser son champ à coups de houes.

A l'horizon, derniers vestiges des tout derniers feux de saison sèche, de rares fumées serpentaient, indécises.

Le soleil blanc gravitait dans le ciel pâle. Il faisait tellement chaud, que l'on voyait l'air trembler. Les corbeaux croassaient sur les arbres crépis de fientes. Pas un souffle ne ventilait la brousse morte hérissée de chants de cigales. Si faible était la voix des grillons, qu'on s'efforçait, par instant, pour les écouter bruire. Quant à Doppélé au cou pelé, il ne cessait de huir au-dessus des étendues où se heurtaient, de loin en loin, d'indistincts grondements de tam-tams.

Kossi, sans dire mot, travaillait au milieu de ce silence étoffé et vivant. A chaque coup, sa houe, qu'il maniait tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche, retournait des mottes de terre consistantes, tranchait des radicelles enchevêtrées d'herbes arborescentes, coupait en deux, rouges ou blancs, de gros vers ruisselant de graisse, déterrait des courtilières, éventrait des termitières.

Quand il se redressait pour reprendre haleine, il voyait au delà du diaphane tremblement de l'atmosphère, gicler le fût des roniers papelonnés de fibres velues, la retombée en éventail des palmes qui les sommaient de leurs jets rigides, la brousse dont le vent commençait à rider les vagues vertes ... et le visage de Yassi.

Il regardait alors autour de lui, respirait fortement, essuyait d'un revers de main la sueur filtrant de ses pores, puis, les jambes écartées, se penchait de nouveau vers le sol, qui nourrit toujours avec largesse l'homme qui le violente périodiquement.

Une voix s'éleva :

Travaille ton champ, sinon Kossi-o,
Nul ne le travaillera pour toi.
Ia-ha!
Travaille ton champ, sinon Kossi-o,
Il ne se travaillera pas tout seul.
Ia-ha!

C'était Katchina qui chantait, — ce bon Katchina! — des paroles qu'il venait d'improviser sur un air que les vieux du village lui avaient appris, autrefois.

Kizikani, entonna, de son côté, l'une des strophes du chant de Koliko'mbo.

Quand Lolo, le soleil, se mit à danser, en plein milieu des grands villages du ciel, la vaste « yangba » de la lumière, le vent éparpilla sur la brousse, malgré le criaillement des corbeaux, de hauts tourbillons de poussière qui se perdirent dans la direction de Combélé et de Nanagou.

Il faisait maintenant trop chaud pour travailler davantage. C'est du moins ce que déclara Djékédé, en allant s'allonger à l'ombre du karité.

Alaouala, Kizikani, Kossi et Katchina ne tardèrent pas à les rejoindre.

— Allons, Kossi, — fit ce dernier, — vite, une histoire. Yassi n'est pas encore là. Nous prendrons ainsi le temps en patience.

— Une histoire! — bougonna Kossi. — Vous les connaissez toutes mieux que moi, mes histoires!

Puis, cédant devant l'insistance de ses amis, il commença :

— Savez-vous pourquoi Yavrr, le chien, prend volontiers pour femme sa mère ou sa sœur?

— Nous t'écoutons!... Nous t'écoutons!...

— Voici. Un jour, Chien dit à sa mère : « Je veux me marier. »

— Ho! Kossi, appela-t-on, de la route qui mène à Yongoro! Ho! Kossi-o!

— Finis, Chien, mariage de Chien, histoire de Chien! Yassi, c'était Yassi!

— Ho, Yassi-o!... Ho, Yassi!... — répondit Kossi, les mains en porte-voix de chaque côté de la bouche.

— Ioho!... — entendit-il.

Yassi apparut peu après.

Elle portait sur sa tête, en équilibre, une jarre ventrue remplie de « kéné » ou bière de mil, et la jarre était coiffée d'une calebasse où s'arrondissaient, gluants de graisse, de beaux gâteaux de mil blanc.

Elle s'agenouilla avec précaution aux pieds de Kossi, qui s'empressa de la débarrasser de sa charge. Et comme elle était en eau et qu'elle avait l'intention de se délasser en se baignant, elle se dirigea vers la Tomi toute proche.

Elle revint sur ses pas, au bout d'un moment. Les cinq

compagnons comprirent, aux signes qu'elle leur fit, qu'il leur fallait s'armer de leurs sagaies et la suivre dare-dare.

D'instinct, ils rasèrent l'herbe, en arrivant à hauteur de la Tomi, et ne virent tout d'abord, les yeux fixés sur le point que Yassi leur montrait du doigt, qu'un ramas d'huîtres fluviatiles empêtrées dans leur byssus et, à côté de ces huîtres, un banc de sable.

Il y avait bien encore autre chose, non loin de là. Mais, par Ngakoura! qu'est-ce que cela pouvait bien être? Sans doute quelque bille de bois que le courant avait charriée jusque-là?

— Moumeu, — fit Yassi, à voix basse.

Yassi avait raison. C'était Moumeu, le caïman, Moumeu, le mangeur d'hommes!

Le fourbe! C'était donc par ici qu'il séjournait, maintenant? Croyait-il qu'on allait lui permettre de digérer en paix les deux petits enfants qu'il avait mangés ces derniers jours?

Eh! bien,non. Et l'on allait voir ce qu'on allait voir.

Pendant ce temps-là, Moumeu, le caïman gras et hideux, se faisait violence pour sortir d'un de ces profonds logis de vase et de boue où il se sent plus en sûreté que partout ailleurs.

Mais comment résister à l'appel du soleil, à la caresse du sable grenu, si doux au ventre et si chaud?

Son museau plat et soupçonneux émergea de l'eau. Le soleil en fusion semblait fluer entre les hautes herbes, parmi la molle et lumineuse coulée de la Tomi. Hormis cela, rien de notable, foi de caïman!

Moumeu, rassuré, se hissa, clopin-clopant, jusqu'au banc de sable où il allait se livrer aux douceurs de la sieste.

Arrivé là, il entrebâilla, comme pour les aérer, ses mâchoires plantées de dents voraces, allongea ses pattes trapues et feignit de s'assoupir.

Prudence est amie de caïman et l'homme à peau noire son ennemi le plus acharné. Ce n'est pas à un vieux caïman de son âge et de son expérience, que l'on ferait croire qu'on n'a en l'homme qu'un méprisable adversaire.

L'homme à peau noire est un animal plein de ruse. Il en est de plus forts que lui, de plus monstrueux, pas de plus redoutables.

C'est lui qui tendait çà et là, sur le Nioubangui, pour cap-

turer les eaux de la Grande Eau, ces engins malfaisants où tant de caïmans avaient rendu leur dernier souffle.

C'est lui encore qui, sans se faire voir, réussissait à planter au plus profond de la gorge des pauvres caïmans sans défense, ces objets brutaux et déchirants, punition de qui avale trop vite d'inoffensifs morceaux de viande.

Vdji!... l'homme à peau noire est un animal plein de ruse.

Moumeu rouvrit ses yeux embués de sommeil. Il avait rarement vu calme pareil. Pas un homme, le long des berges qui encadraient son banc de sable. Pas de bruit autre que le silence, — un silence rissolé de soleil.

Devant lui, derrière lui, les méandres de la Tomi, c'est-à-dire du sable et de l'eau. Autour de lui, au-dessus de lui, la brousse, le grésillement des cri-cri, le chant des cigales, le piaillis des gendarmes et des mange-mil, et les « uni-uhi » de ce vieux cou pelé de Doppélé.

Tant de tranquillité n'était-elle pas quelque peu inquiétante? En tout cas, il n'y paraissait pas le moins du monde. Il pouvait dormir tout à son aise, sur le sable chaud, dans ce coin perdu. Personne ne troublerait son sommeil.

Qu'avaient pu devenir les pique-bœufs commis à sa garde? Pourquoi avait-il négligé de les prévenir de son départ? Il n'aurait pas dû agir comme il l'avait fait. Les pique-bœufs étaient commensaux de qualité. Ils s'entendaient à merveille, eux et lui, bien qu'ils ne fussent pas du même sang. Ils l'auraient suivi dans son exil, s'il avait pris la précaution de leur faire part de ses desseins. Quand ils étaient là, s'abandonner à leur vigilance était un plaisir. Leur présence le délivrait de tout souci.

Il scruta une dernière fois la Tomi, les rives de la Tomi, la brousse. Il était bien content d'avoir déniché ce coin-là. Il allait s'y reposer, le temps de digérer ses dernières prises. Il descendrait ensuite sur les rapides de Palambo et Bakoundou. C'est là qu'il avait accoutumé de villégiaturer en saison des pluies. Il y attendrait le retour de la saison sèche. La saison sèche revenue, on le reverrait par ici.

Un regard encore. Sagesse et prudence ne font qu'un. Non. Rien. A nous, sommeil!

Un long moment s'écoula. Toujours le même silence. Pour-

tant, si Moumeu avait pu se réveiller à l'improviste, il n'est pas douteux qu'il eût trouvé si contraire à sa modestie l'intérêt que, debout à présent parmi les hautes herbes, Yassi, Kossi et leurs amis lui témoignaient par signes mystérieux, qu'il n'eût pas un instant hésité à cacher sous les eaux de la Tomi son indignité et sa honte.

Parfaites délices des digestions heureuses! Moumeu dormait du lumineux sommeil des caïmans qui n'ont rien à se reprocher.

Il se rappelait, en dormant, les prouesses de son jeune âge, les ripailles qu'il avait faites. Il revivait les saisons de pluies où le Nioubangui, inondant de nuit les terres des N'Sakkaras, des Yakomas, des Sangos, des Banziris, des Bourrakas et des Mbakkas, avait emporté, roulés en ses tumultueuses eaux sales, lits de bambous, toits de cases, femmes, nattes, hommes, pirogues, arbres, marmites, poules, enfants, cabris, chiens, îlots d'herbes grasses, tout ce qu'il avait pu balayer dans sa fureur.

La saison des pluies était d'ailleurs la saison préférée des caïmans. Il n'était pas de jour qui ne leur apportât, ballottant au fil de l'eau, quelque cadavre gonflé d'eau, de vent et de vermine.

Doppélé au cou pelé avait beau protester à sa manière, du haut de branches où, parfois, cliquetaient des squelettes, — sitôt vu, sitôt happé, sitôt bâfré. Et voilà caïmans en joie.

Il n'empêche que les caïmans femelles ne cessaient de lamenter leur malheureux destin. Vdji!... qu'il faisait bon les entendre, par les soirs de lune, sur les bancs de sable, quand les divers clans de la gent caïman tiennent leurs assises plénières!

D'après elles, la vie du caïman n'était que dangers et périls. A les croire, chaque fois qu'il pouvait le faire, l'homme à peau noire déterrait les beaux œufs allongés qu'elles enterraient cependant avec tant de soin, et les emportait pour toujours.

Bref, cela ne pouvait durer. Ou l'on réprimerait énergiquement les moindres déprédations de l'animal plein de ruse qu'est l'homme à peau noire, ou la race des caïmans — est-il rien de plus débonnaire qu'un caïman? — était condamnée à disparaître.

Saturé de soleil et de bien-être, Moumeu s'attardait dans ses rêvasseries. Il se remémorait béatement ses mystifications les plus réussies. Il en était vraiment de bien plaisantes. Un jour, entre autres, qu'il jouait avec deux ou trois de ses amis à qui imiterait le mieux un bâton flottant, — tel est le jeu favori des caïmans, — un monstre avait tout à coup plongé dans le fleuve, juste à l'endroit où ils s'ébattaient de compagnie, une espèce de longue sangsue énorme et velue.

S'emparer de la sangsue en question n'avait été pour lui qu'un jeu comme un autre. Et tout s'annonçait pour le mieux, lorsque la bête à sangsue, poussant un cri plus terrible que le cri de mille toucans, avait entraîné à terre, d'un trait, ce bon Moumeu qui n'en pouvait mais.

Ce que voyant, Moumeu s'était empressé de lâcher prise et de retourner à ses affaires. En quoi il avait on ne peut plus sagement agi. Car, par la suite, il s'était laissé dire que le monstre à sangsue avec lequel il avait voulu jouer n'était autre que Mbala, le vieil éléphant tatoué de tiques, et que la force de Mbala était si démesurée, qu'on ne pouvait que lui témoigner en tous lieux les signes extérieurs du respect et de la crainte.

Il se rappelait aussi, avec une jubilation que l'âge ne parvenait pas à tarir, les grognements de douleur, les râles d'angoisse et de détresse, les meuglements d'agonie des phacochères, des antilopes ou des bœufs qu'il avait saisis, pendant qu'ils buvaient, à même les fanons ou le groin, et qu'il avait fini par noyer, malgré leur résistance désespérée.

Et ces lourdes, sourdes, longues nuits de saisons de pluies, où il se glissait furtivement, à la suite des eaux de Grande Eau débordée, jusque dans les trous où l'homme noir a l'habitude de gîter, et — tchac! — d'un seul coup de mâchoires, y cueillait le premier être rencontré, qu'il eût deux pattes ou quatre!

Moumeu en était là de ses songeries, lorsqu'il lui sembla ouïr un de ces bruits que les caïmans n'aiment pas à entendre.

Il fit effort pour déclore les yeux et changer de place. Mais il se trouvait si bien où il était, qu'il ne put mouvoir que de la largeur d'une de ses écailles sa patte postérieure gauche.

Tout de même, il n'aurait jamais cru qu'il mettrait si longtemps à digérer les...

Il écouta de nouveau, pour en avoir le cœur net.

Rien. Curieux! Il s'était trompé. Il avait cru, cependant... Allons! Décidément, il vieillissait. N'importe! Peut-être ferait-il mieux de regagner sa poche d'eau. Les hommes, comme le malheur, fondent sur vous quand on les attend le moins, et...

Non, non et non, il ne s'était pas trompé. Le sable — aaaa!... craa, craaaa, — crissait à sa droite, à sa gauche, derrière lui.

Il ouvrit les yeux et comprit tout en moins que rien.

Cinq hommes le flanquaient. Ils avaient dû l'épier parmi les herbes, du haut de la falaise qui descendait en pente douce jusqu'à son banc de sable, et, profitant de sa sieste, avaient rampé sans bruit jusqu'à lui, Kossi en tête, ce Kossi qu'il avait pour ainsi dire vu naître et dont il avait suivi, de saison sèche en saison sèche, la croissance et les jeux!

L'avait-il assez guigné, celui-là! Il s'en était même fallu de peu qu'il ne l'eût ajouté aux hommes, femmes, enfants, bracelets de fer ou de cuivre et charognes auxquels son estomac se faisait un devoir d'accorder la plus large hospitalité.

Tant pis pour ce vilain cynocéphale dépourvu de poils! C'en était trop! Le narguer ainsi, lui, Moumeu! Et dire que, par-dessus le marché, ce fils de singe s'était peut-être flatté auprès de ses pareils, de le faire sombrer, lui, le doyen de tous les caïmans de la Grande Eau, ventre au soleil, et paré de mouches, dans l'inconscience définitive!

Il en faut quand même davantage, pour qu'un caïman du rang de ce bon vieux Moumeu bascule sur le dos et détende, pour toujours, ses pattes dans la mort!

Il allait donc se ruer sur Kossi, l'assommer d'un coup de queue, l'entraîner irrésistiblement sous la Tomi et y régler une fois pour toutes, les bons comptes faisant les bons amis, les comptes qu'ils avaient ensemble.

Moumeu n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution : Kossi et Katchina, l'un à droite, l'autre à gauche, venaient de lui plonger dans le flanc — ha! — une sagaie à éléphant.

Il soubresauta, fit un tête-à-queue complet, balaya convulsivement de sa queue massive le sable qui se rougissait de sang, ouvrit la gueule et voulut bondir sur ses agresseurs.

Il n'y avait plus personne devant lui. Ses meurtriers ne

l'avaient pas attendu pour prendre le large. Et la souffrance obstruait déjà ses mouvements.

Il les vit courir en zigzag, pour mieux échapper à ses représailles, gravir la falaise et s'engouffrer dans la brousse.

Bien joué! Ces maudits frères de Bacouya, le cynocéphale, lui avaient échappé une fois de plus! Seulement, Kossi n'avait désormais qu'à bien se tenir! Les jours ne se ressemblent pas. Les larmes, tôt ou tard, succèdent aux rires. Moumeu aurait son tour.

Sur ce, il se coula à regret dans la Tomi, en un bruit écailleux et mou.

Ses blessures le faisaient trop souffrir.

Le voyant disparaître, Doppélé, le charognard au cou pelé qui planait depuis quelque temps aux alentours, Doppélé replia ses ailes et se laissa choir de droit fil à l'endroit que tachait le sang de Moumeu, le caïman.

Il n'y trouva que des mouches, qu'il considéra, immobile, avec stupeur, se demandant que pouvait bien signifier ce sang abandonné à lui-même.

Sang, cadavre, charogne étaient pour lui tout un. Il ne les séparait jamais en son esprit. Or, n'était-ce pas du sang, ces flaques noirâtres que buvaient ces grappes de mouches? Manquait la charogne. Du sang, pas de charogne. Il ne comprenait plus.

Il tendit son col, de biais.

Des voix d'hommes, portées par le vent, résonnaient sur l'eau.

Ces voix disaient :

Travaillez, bandas, c'est mauvaise chose.
Travaillez, bandas, travaillez quand même.
Ia-ha!
Et plantez du mil et du mil encore,
Pour ne pas crever, un beau jour, de faim
Ia-ha!

Un gros poisson troua soudain le chaud silence de la rivière, de bonds qui moirèrent un instant le courant de rides de plus en plus larges.

Doppélé, les yeux clos, écoutait toujours.

Sa place, songeait-il, était là où était ce chant, que le jour déclinant paraissait rendre de plus en plus ample.

Qu'attendait-il pour le rejoindre?

Allons, allons, Doppélé au cou pelé! Ce chant, c'est la vie. Et la vie foisonne partout où il y a des hommes qui chantent! Et la mort, providence des pauvres charognards au cou pelé, pullule partout où la vie florit!

Vaincu par ce raisonnement, le seul qui lui fût sensible, Doppélé poussa quelques « uhi-uhi » auxquels rien ne répondit. Puis, prenant son élan, il s'envola vers la vie, les ailes toutes grandes.

RENÉ MARAN

(*A suivre.*)

LA RÉVOLUTION EN ZIGZAG

N'étant pas prophète, j'ai pu souvent me tromper sur l'Allemagne. Mais on voudra bien me rendre cette justice qu'avant tout je me suis toujours appliqué à souligner le caractère d'extrême mobilité de la politique allemande et la quasi-impossibilité où l'on se trouvait d'apporter des prédictions exactes sur le cours des événements dans ce pays. « Je ne suis plus au courant de ce qui se passe en Allemagne; je l'ai quittée avant-hier », disait un plaisant fort averti. Depuis que j'ai publié ici même, le 15 juillet dernier[1], une vue cavalière de la situation du IIIe Reich au seuil de cet été 1933, les choses ont évolué si vite et si radicalement que certains faits qui se sont produits en juin (comme la démission de M. Hugenberg) ne semblent même plus explicables aujourd'hui. La Révolution allemande marche en zigzag. Après s'être orientée vers la gauche, fidèle en cela à ses origines et à ses engagements, elle a obéi à un brutal coup de barre à droite. Le chancelier Hitler a même été jusqu'à annoncer que le stade proprement « révolutionnaire » du IIIe Reich était clos et que seule l' « évolution » continuait. En langage clair, cela signifie non seulement que la Révolution n'évoluera plus « en avant » mais qu'elle fera machine en arrière. Déjà toutes les promesses socialisantes qui formaient l'A. B. C. du catéchisme hitlérien paraissent enterrées. Comment, pourquoi ces réactions se sont-elles produites?

1. Voir l'article : *Perspectives allemandes.*

*
* *

La réponse à cette question est curieuse. Elle découvre les véritables ressorts de la politique allemande. Quel que soit le régime qui gouverne l'Allemagne, ce régime fût-il dictatorial, il apparaît, en effet, que ce pays reste entièrement dominé par une poignée de potentats dissimulés et anonymes : les grands industriels et, plus encore, les Junkers des provinces de l'Est. En fait, ce sont bien eux qui dirigent tout. On va le voir.

Au moins de juin dernier le nouveau régime était tout à la « totalité » et à la « manière forte ». Hitler, poussé par ses collaborateurs immédiats plus encore peut-être que par ses désirs intimes, avait fait place nette autour de lui. Il avait dissous les anciens partis, même ceux, comme le Centre, dont la soumission immédiate avait singulièrement facilité les débuts du IIIe Reich. Plus d'opposition. Plus de résistance. Une main de fer semblait gouverner l'Allemagne. Et pour mettre « au pas » les récalcitrants, des camps de concentration répandus sur tout le territoire... Des hymnes de victoire surgissaient de toutes parts devant ce triomphe absolu du national-socialisme. C'est alors que se produisit un événement considérable : la démission forcée de M. Hugenberg. Oui, considérable, parce qu'il ne faut pas l'oublier — M. Hugenberg représentait à la fois le principal allié de Hitler dans la coalition gouvernementale du 30 janvier 1933 et l'homme d'État en qui s'incarnait toute une conception de la politique allemande, le chef réactionnaire dans le sens le plus étroit du mot. Cette démission paraissait donc symbolique. En se séparant de M. Hugenberg, il semblait que les dirigeants du IIIe Reich, qu'aucune opposition n'entravait plus, allaient donner au national-socialisme son plein épanouissement — c'est-à-dire son épanouissement économique — et dès lors que les principes révolutionnaires et démagogiques qui formaient aux yeux des masses la partie certainement la plus alléchante du programme hitlérien allaient enfin recevoir leur application. Ces prévisions se trouvaient d'autant plus justifiées que la presse était pleine des projets d'expropriation des grands domaines de l'Est et de colonisation intérieure qui constituent l'un des articles

essentiels du programme national-socialiste. C'est à ce moment que les Junkers entrèrent en scène. La présence de M. von Papen et de M. Hugenberg leur avait donné toute garantie au moment de la formation du ministère hitlérien. Mais les choses n'étaient-elles pas en train de se gâter? M. Hugenberg quittait le gouvernement; l'activité de M. von Papen était réduite à des manifestations extérieures... Et voilà qu'on agitait le spectre du morcellement de la propriété féodale... Les Junkers prirent peur... C'est dire qu'ils prirent leurs dispositions.

Neudeck est devenu depuis trois ans, c'est-à-dire depuis que la crise économique emporte l'Allemagne dans un tourbillon révolutionnaire, le tombeau des chanceliers allemands ou du moins de leurs programmes. Neudeck, on le sait, est la propriété qui appartient au maréchal von Hindenburg et qui est située en Prusse Orientale. Là, le Maréchal est vraiment chez lui. Il y retrouve ses racines. Il y retrouve surtout ses voisins, toute une famille, toute une parenté, toute une caste, tout un système, toute une mystique. C'est déjà à Neudeck que le chancelier Brüning — qui fut cependant l'homme de confiance du Maréchal — trouva sa disgrâce. Et pourquoi? Parce qu'il avait conçu un projet de colonisation intérieure qui, avec les plus sages précautions, demandait un certain effort aux grands propriétaires terriens de l'Est. Ceux-ci exigèrent aussitôt le renvoi du Chancelier. Comme ils sont tout-puissants sur l'esprit du Maréchal et de son entourage ils l'obtinrent. C'est encore à Neudeck que le chancelier-général von Schleicher trouva, lui aussi, sa disgrâce. Et pourquoi? Parce qu'il avait repris le plan de son prédécesseur au sujet de cette colonisation de l'Est et qu'il se proposait de l'appliquer. En outre, il avait laissé se divulguer le fameux scandale de « l'Osthilfe » qui avait compromis la caste sacrée des Junkers et révélé au public les privilèges parfois scandaleux dont certains d'entre eux, non des moindres, jouissaient au moment même où la majeure partie de la population allemande souffrait de la misère et de la faim. Et c'est à Neudeck, pour la troisième fois, que Hitler devenu Chancelier fut mis lui aussi en présence d'un ultimatum — ou plus exactement d'un chantage — qui lui donnait le choix entre la

soumission pure et simple aux Junkers (ce qui signifiait la répudiation d'une des parties maîtresses de son programme) et des mesures de représailles qui pouvaient consommer la faillite de l'Hitlérisme. « Vous êtes champion de l'unité allemande, a dit le maréchal Hindenburg, porte-parole des Junkers, au Chancelier soi-disant dictateur. Aux yeux de notre peuple, le fait concret qui vous vaut le plus de prestige est d'avoir achevé l'œuvre bismarckienne et fondu les divers pays germaniques en un seul État. Or votre politique sociale menace de rompre cette unité et de vous coûter votre prestige. En effet, si vous orientez le IIIe Reich vers le socialisme agraire, les propriétaires terriens de l'Est sont résolus à se séparer du Reich. Il ne faut pas oublier que du fait du Corridor polonais leur situation géographique leur permet de vous tenir tête. La Prusse Orientale proclamera son indépendance plutôt que de devenir le jouet d'expériences collectivistes. Pour éviter ces troubles profonds, dont je ne veux à aucun prix car je suis, moi aussi, le gardien de l'unité allemande et que je considère la Prusse Orientale, que j'ai sauvée, comme la pierre d'angle de l'édifice allemand, je vous demande expressément d'abandonner vos projets et d'orienter votre politique dans un autre sens. S'il n'en était pas ainsi les conséquences les plus graves pourraient s'ensuivre. » Tel est, en substance, le langage que le vieux Maréchal fit entendre à son Chancelier. Hitler se tint pour averti. C'est qu'il connaît son histoire. Il sait que les Junkers n'ont pas l'habitude de se laisser faire et que leur patriotisme a des limites : celles de leurs propriétés. Déjà Bismarck eut maille à partir avec eux. Il les ménageait parce qu'il savait la puissance de leur volonté. Le prince de Hohenlohe, Chancelier de l'Empire, qui les connaissait bien, disait d'eux : « Ils laisseraient le Reich aller au diable plutôt que de sacrifier la moindre parcelle de leurs intérêts personnels. » En fait, ces quelques 13 000 familles descendant des anciens chevaliers teutoniques et qui représentent le bastion de la Prusse et par conséquent de l'Allemagne ont toujours joui de la part de l'État prussien, de l'Empire et de la République d'un sort privilégié. Ce sont les enfants chéris de la nation. Tout leur est permis. Tout leur est dû. Ils vivent depuis des siècles à l'aide de

subventions que leur versent les souverains, l'État. Ils sont toujours endettés. Qu'importe? Ces dettes, ils ne les payent pas. Quand l'hypothèque devient trop pesante, des secours arrivent de Berlin. Même pendant la guerre, lorsque la disette ravageait l'Allemagne, les Junkers déclarèrent froidement qu'ils n'ensemenceraient plus leurs terres si l'intendance ne payait pas plus cher leurs produits... Il faut donc croire que la menace dont le maréchal von Hindenburg se fit le messager ne laissa pas que d'impressionner le Chancelier, puisque, au lendemain même de cette entrevue de Neudeck, malgré la démission récente de M. Hugenberg, malgré la vague de « totalisation » qui submergeait l'Allemagne, malgré l'article du credo hitlérien, malgré les engagements pris, malgré l'attente fébrile des intéressés, le Chancelier déclara solennellement que la Révolution était terminée, qu'il ne s'agissait pas de se lancer dans des expériences économiques hasardeuses, que la bonne volonté et l'ardeur des uns ne pouvait pas se substituer à l'expérience des autres et qu'en fin de compte la révolution était finie et qu'aucune propriété ne serait touchée. Du jour au lendemain la situation était retournée. Ainsi de même qu'ils avaient eu raison du Dr Brüning et du général von Schleicher, les Junkers eurent raison de Hitler lui-même. Pour que la comédie soit complète dès après la soumission du « dictateur » à leur dictature, ils firent paraître un manifeste dans lequel ils célébrèrent leur complet « ralliement » au Führer et où ils annoncèrent même qu'ils mettraient spontanément à sa disposition la terre dont il aurait besoin pour asseoir sa politique de reconstitution des classes paysannes. Ce manifeste qui consacrait le pacte conclu à Neudeck entre le Chancelier et les Junkers fut salué par toute la presse allemande avec ce tapage et cette emphase qui caractérisent les moindres manifestations du IIIe Reich. L'on n'hésita pas à comparer « le geste magnifique » des propriétaires terriens à celui de nos seigneurs féodaux de la nuit du 4 août. On n'oublie de dire qu'une chose. C'est que les Junkers ont soigneusement soumis leurs promesses éventuelles à des réserves très précises qui, en fait, les annulent pratiquement. C'est ainsi que l'engagement pris par eux de mettre « gracieusement » des terres à la disposition de colo-

nies éventuelles ne sera valable que dans le cas où la terre « ferait défaut ». D'autre part on a soin de préciser que les colons éventuels devraient être choisis *exclusivement* parmi les fils de cultivateurs et d'ouvriers agricoles de la Prusse Orientale. Si bien qu'on écarte de ce fait tout mouvement d'immigration des autres provinces allemandes dans l'Est et toute possibilité de retour de la main-d'œuvre industrielle à l'agriculture. Le manifeste des Junkers est donc la conclusion la plus éloquente d'une grande farce qui s'est jouée sur le dos de la classe ouvrière et du parti national-socialiste. Ceci remet au point bien des choses et montre combien ceux qui saluent le mouvement national-socialiste comme une manifestation spirituelle ou qui voient en lui une entreprise héroïque de renouvellement social, sont dupes des mots et des gestes et prennent leurs illusions pour des réalités.

***

« Je donne au capitalisme sa dernière chance », a dit récemment le chancelier Hitler. En langage clair, cette confidence signifie que les circonstances ont contraint le Führer à retourner la vapeur de la machine révolutionnaire. On mesure l'évolution qui s'est produite quand on se rappelle qu'il y a exactement un an, Hitler candidat-chancelier s'écriait : « Jamais je n'accepterai de compromis avec ces gens-là. » Or, ces gens-là, c'étaient précisément les potentats de l'industrie, de la finance et de l'agriculture allemandes avec lesquels il est en train de composer. C'est que le dictateur a dû se rendre compte qu'il était impossible de donner à l'économie allemande ses chances de redressement *contre* la volonté et les intérêts de ceux qui la dirigent. La condition expresse de la réussite du mouvement national-socialiste est qu'une amélioration sensible et durable se manifeste dans les conditions d'existence du peuple allemand. Aucune amélioration n'est cependant possible si les affaires ne reprennent pas et aucune reprise des affaires n'est concevable s'il ne se produit pas un renouveau de confiance et une tranquillité sociale complète. Les dirigeants de l'économie l'ont fait comprendre au Führer. Ils ont appuyé leur raisonnement sur

certaines statistiques qui tendaient à prouver que, dans certaines branches de l'industrie allemande, des signes d'amélioration se faisaient sentir depuis quelques semaines. Il s'agissait donc d'encourager avant tout ces dispositions et par conséquent de les préserver de tous les à-coups susceptibles de les réduire à néant. Aussi a-t-on entendu M. Schmitt et M. Darré, ministres de l'Économie, faire les déclarations aussi conservatrices et aussi rassurantes que possible quant au fonctionnement de l'économie. C'est ainsi également que l'on a vu le gouvernement national-socialiste prendre vis-à-vis du national-socialisme lui-même de sévères mesures de répression. On a licencié les commissaires qui s'étaient introduits dans tous les centres d'activité de la vie allemande et qui — chacun jouant au petit Dictateur — étaient en train de désorganiser complètement une machinerie extrêmement délicate et, dans son ensemble, bien administrée. Il est également question, on le sait, de dissoudre ces troupes d'assaut auxquelles le régime hitlérien doit le plus clair de son succès. Le Führer ne conserverait plus que les « troupes de protection » pour assurer la sécurité personnelle des dirigeants du régime. Enfin, M. Thyssen, qui représente l'élément le plus réactionnaire de la grande industrie, a été investi pour la région de l'ouest d'un rôle prééminent. On lui a confié le contrôle de l'économie allemande. Ceci en dit long sur la marche de la « révolution anticapitaliste ».

On voit que depuis le mois de juin, c'est-à-dire depuis la démission de M. Hugenberg, le IIIe Reich a accompli un prodigieux tête-à-queue. Ces mesures suffisent-elles et suffiront-elles pour provoquer cette reprise des affaires à laquelle l'avenir du régime est en grande partie liée? Il est difficile de se prononcer. On constate, il est vrai, certaines améliorations. La production du fer, notamment, a augmenté dans des proportions très sensibles par rapport à l'année dernière. 440 000 tonnes en juillet 1933 contre 294 000 tonnes en juillet 1932. La consommation du courant électrique a augmenté en moyenne de 7 p. 100 par rapport à celle de l'année dernière. La récolte (comme partout ailleurs) s'annonce fort belle. Le nombre de faillites semble avoir diminué dans des proportions importantes puisque l'on en enregistre environ 40 p. 100 de

moins qu'en 1932. Il est vrai que cette diminution provient sans doute des facilités que certains débiteurs ont trouvées auprès du gouvernement. D'une manière générale — nous l'avons dit le 15 juillet dernier — toutes les industries qui travaillent pour la fabrication du matériel de guerre : aviation, automobile, équipements, sont en pleine reprise, parfois même en effervescence. Mais à côté de ces indices positifs, les signes inverses ne manquent pas. Le montant des dépôts dans les grandes banques allemandes a très nettement diminué depuis cinq mois. L'industrie du ciment ne travaille plus depuis quelque temps qu'à 20 p. 100 de sa capacité. Or l'industrie du ciment est liée à celle du bâtiment et quand le bâtiment val mal... On note un recul de la production du charbon dans la Ruhr. Les recettes des chemins de fer sont en baisse marquée pour les cinq premiers mois de l'année par rapport à l'année dernière et aucun pays n'a enregistré un recul aussi sensible. Le solde créditeur de la balance commerciale faiblit de plus en plus. 28 millions d'excédents en juin. 25 millions en juillet. Et des renseignements sûrs que j'ai reçus d'Allemagne — par voie détournée — me mettent en garde contre ces chiffres eux-mêmes, en signalant que toutes les statistiques sont truquées sans vergogne et qu'on ne doit ajouter foi à aucun des renseignements, quels qu'ils soient, publiés par les offices du IIIe Reich. Par ailleurs le coût de la vie ne fait que monter et c'est là l'une des causes les plus certaines du mécontentement qui risque de se développer dans les masses. Le chiffre index des prix des produits alimentaires est passé de 106,3 en avril à 110,7 en juin. La hausse se produit surtout sur la graisse, les légumes, les pommes de terre. Les prix de détail de certains produits demi-finis et finis ont parfois augmenté de 40 p. 100 et ce mouvement continu n'est pas sans inquiéter le gouvernement. Certes on célèbre à grand tapage la diminution du chômage et si l'on en croit les statistiques officielles il paraît exact que le nombre des sans-travail a fondu d'une manière impressionnante, notamment dans les régions de l'Est. Mais, outre qu'en cette saison le chômage diminue *toujours*, il y a lieu de noter que toutes sortes d'artifices sont mis en œuvre pour faire apparaître une baisse qui n'existe en fait que sur le papier. C'est ainsi que les ouvriers

qui ont été embauchés sur les instances gouvernementales ne reçoivent de leurs nouveaux patrons qu'un salaire infime, l'État continuant à verser les indemnités qu'ils recevaient non plus à eux-mêmes mais aux entreprises qui les emploient. La charge reste donc exactement la même pour l'État; mais le « chômeur » cesse de figurer sur les statistiques, ce qui permet de célébrer avec enthousiasme les bienfaits de l'hitlérisme. En réalité, ce que le IIIe Reich s'efforce de faire disparaître, ce ne sont pas les chômeurs (par quel miracle le pourrait-il?) c'est le chômage et cette opération là est beaucoup plus facile... Il faut attendre quelques mois, il faut surtout attendre l'hiver pour voir plus clair dans la situation sociale que le national-socialisme a créée et dans les réactions qui s'ensuivront. Il est probable que les déceptions qui ont déjà commencé à se manifester ne feront que croître et que les masses qui se sont précipitées dans l'hitlérisme comme dans une eau miraculeuse verront leur foi vaciller. Mais on aurait tort d'en conclure qu'une nouvelle crise menace l'Allemagne et que les nazis ont d'ores et déjà mangé leur pain blanc. L'exaltation du peuple allemand, surtout en province, n'a pas faibli et si l'aliment « social » de cette exaltation est en baisse marquée l'aliment « nationaliste » reste capable de maintenir vivante encore longtemps la flamme du national-socialisme.

***

Par une pente glissante que nous avons d'ailleurs toujours prévue, il semble en effet que les dirigeants allemands cherchent à détourner l'attention du public vers les questions extérieures. Cette tendance ne fera sans doute que s'accentuer dans les mois qui viendront. Pour ses débuts diplomatiques, le IIIe Reich n'a guère connu jusqu'ici que des jours difficiles. Les réactions que ses excès ont éveillées dans les milieux anglo-saxons lui ont fait perdre en quelques semaines tout le bénéfice que l'Allemagne s'était acquis depuis quinze ans dans le domaine extérieur. Du côté russe, même déboires. Du jour au lendemain le charme de Rapallo s'est dissipé. La Russie a cessé de faire à Genève le jeu allemand. Elle s'est rapprochée de la France. Elle a conclu avec ses voisins et

notamment avec la Pologne une série de pactes dont la véritable signification ne laisse aucun doute. Enfin, du côté italien, malgré cette sorte de Sainte-Alliance qui devrait unir entre elles des dictatures jumelles, malgré les gestes qu'on échange officiellement, une modification sensible s'est produite dans les rapports germano-italiens et c'est au moment même où la logique eût commandé que l'Italie et l'Allemagne fussent les mains dans les mains que l'Allemagne a vu l'Italie tendre l'une des siennes à la France. De tous côtés la situation diplomatique de l'Allemagne s'est ainsi considérablement gâtée. Le Reich est isolé. Seul le Vatican lui a fait bonne mine et le IIIe Reich s'est empressé de rechercher de ce côté une « virginité diplomatique » qu'il avait perdue, en confirmant à l'Église catholique l'octroi d'avantages et de privilèges qui contredisent catégoriquement tout ce que le national-socialisme avait annoncé sur ce point dans son programme. Reste à savoir si le Saint-Siège a eu raison de transgresser, en faveur du régime le plus foncièrement antichrétien qui se soit jamais manifesté, ses règles traditionnelles de lenteur et de prudence?... Du côté français, l'Allemagne hitlérienne doit faire attention, elle le sait... Les nombreux coups d'épingle auxquels elle s'est livrée dans la zone rhénane au lendemain de la « Révolution Nationale », auraient pu, en se prolongeant, tourner mal et déterminer des représailles vigoureuses. Du côté polonais, il ne s'agit pas non plus de se lancer dans des aventures hasardeuses. La Pologne est sur ses gardes, prête, s'il le faut, à d'immédiates ripostes. Un coup de main sur le « Corridor » ferait l'unanimité contre l'Allemagne. Or l'Allemagne n'est pas encore prête militairement à tenir tête à ses voisins ou du moins à taper du poing sur la table avec assez de force pour les intimider. Bien plutôt que de prendre une attitude hostile génératrice de petits conflits quotidiens — qui, dans les conditions présentes, se règlent nécessairement à l'avantage de la Pologne, — la meilleure tactique à adopter pour les Allemands est de ménager les Polonais tant qu'ils ne se sentent pas en mesure de les écraser. C'est ce raisonnement qui a conduit le IIIe Reich à modifier du tout au tout sa ligne de conduite vis-à-vis de Varsovie et à conclure directement avec le gouvernement polonais les accords relatifs au statut

économique de Dantzig qui apaisent provisoirement ce coin névralgique de l'Europe.

Pourtant le IIIe Reich se doit à lui-même d'avoir une politique extérieure active et d'apporter au peuple allemand les réalisations concrètes. Que deviendraient sans cela les reproches que le national-socialisme n'a cessé de diriger contre les régimes précédents? Que deviendrait le national-socialisme lui-même, puisque son action intérieure risquant l'hiver prochain de se heurter à de très sérieuses déceptions, il est d'une importance capitale pour ses dirigeants de remporter sur le terrain extérieur des succès qui leur permettent de donner le change à leur clientèle? Il faut donc agir coûte que coûte, et pour agir, sans s'exposer à de trop grands dangers, chercher le point faible de l'adversaire. Or le point faible de l'adversaire, c'est l'Autriche.

Oui, l'Autriche, parce qu'à lui seul, ce pays, — si tant est que ce soit un pays? — n'a pas assez de force, pas assez de substance, pas assez de foi, pas assez d'homogénéité pour résister longtemps à la pression hitlérienne. Il est composé d'éléments différents, qui tirent chacun de leur côté. Le chancelier Dollfuss lui-même est bien plus le chef d'un parti que le chef d'une majorité. La population est lasse de vivre mal, au jour le jour. La jeunesse est gagnée aux idées hitlériennes. En outre, l'Autriche est soutenue par des pays grands et petits qui ne s'entendent pas ou qui s'entendent mal entre eux et dont la politique vis-à-vis de Vienne est déterminée par des mobiles personnels. Une Italie qui poursuit une subtile politique de prestige et d'utilitarisme, mais dont l'hostilité à l'Anschluss est gênée, d'une part par la franc-maçonnerie des fascismes, d'autre part par la crainte, en s'opposant directement à l'Allemagne et en épousant trop intimement la thèse française, de perdre le bénéfice d'une politique de bascule et de courtages. Une Angleterre lointaine, hésitante, timorée, inactive; une France résolue, certes, à s'opposer à la réalisation des desseins allemands sur l'Autriche, mais gênée elle aussi par la réserve de l'Angleterre et par le double jeu italien; une Petite-Entente farouchement hostile à tout ce qui risque de conduire à un affaiblissement de ses positions politiques et à une trop large extension de l'influence italienne

en Europe Centrale, soit directe, soit par monarque interposé; une Pologne enfin, pleine de réserves, car pour elle la question de l'Anschluss est un dérivatif à la mégalomanie et aux revendications de l'Allemagne et elle préfère voir le IIIe Reich diriger ses efforts vers le sud que vers l'est. Manœuvrer seul vis-à-vis d'une coalition et d'une coalition disparate, est toujours une position avantageuse. Les dirigeants allemands l'ont reconnu. C'est ainsi qu'après avoir tâté le terrain un peu partout, ils se sont décidés à arrêter toute agitation dans la zone rhénane, à modifier, tout au moins en apparence, l'attitude allemande vis-à-vis de la Pologne et à s'attaquer vigoureusement à l'Autriche. On sait le développement de cette politique. La *Reichspost* a dénoncé les agissements occultes de la « Société pour la coopération culturelle de l'Europe Centrale et Orientale » et ceux de son agence de presse, organismes soi-disant indépendants et qui ne sont en réalité que des officines de propagande et de concussion directement reliées au centre de politique extérieure national-socialiste que dirige M. Rosenberg. Disposer de gens bien à soi dans tous les postes, susciter des troubles, commanditer des mouvements populaires, instruire militairement des jeunes Autrichiens en Bavière et puis les lâcher dans leur pays pour qu'ils sachent y déclencher, le moment venu, un coup de main, voilà la tactique allemande. Très habilement, on ne cherche d'ailleurs pas à opérer le rattachement pur et simple. On souligne même que ce rattachement n'est pas « désirable à l'heure actuelle » et qu'il ne saurait en être question. Non. Ce qu'on revendique, c'est le droit pour l'Autriche de se donner le « gouvernement » qui lui plaît. Le jeu consiste alors à discréditer le chancelier Dollfuss, à le faire passer pour un agent italo-français et à susciter une révolution interne qui permettrait, tout en sauvant la fiction de « l'indépendance autrichienne », d'installer à Vienne un gouvernement hitlérien, sous la coupe de Berlin. Une fois les nazis tenant en main les leviers de commande, le tour serait joué et l'Autriche ne serait bientôt plus qu'une seconde Bavière.

Cette tactique présente un triple avantage. D'abord elle ménage le particularisme autrichien. Or, il ne faut pas se le dissimuler, ce qu'on appelle le « patriotisme autrichien » n'est

guère autre chose qu'un sentiment de *particularisme allemand*. En second lieu, elle reste en apparence licite du point de vue international, puisqu'elle n'implique aucun changement de souveraineté et ne fait en somme que se réclamer du principe de la libre disposition des peuples. En troisième lieu, elle place l'Italie dans une situation très embarrassée, car enfin la diplomatie italienne et le fascisme sont liés à l'Allemagne par trop de liens officiels ou occultes pour que d'un jour à l'autre ces liens puissent se rompre radicalement. A ces raisons d'ordre tactique il faut ajouter des raisons générales de politique et de sentiment. Hitler est lui-même autrichien ; il s'est posé comme le champion de l'unité allemande, le véritable successeur de Bismarck. Un des articles essentiels de son programme promet la réunion de tous les Allemands dans la même patrie, et, il faut bien le dire, l'unanimité du peuple allemand est derrière lui sur ce terrain. Si le « Führer » réussit à fondre l'Autriche dans le Reich, même en maintenant un semblant de personnalité à l'Autriche, il est assuré d'en recueillir un prestige si éclatant que toutes les difficultés, toutes les déceptions de la politique intérieure s'évanouiront. Il s'agit donc, pour lui et pour le mouvement qu'il incarne, d'une question de vie ou de mort. C'est pourquoi il est bon de ne pas se bercer de l'illusion qu'une simple démarche « amicale » des ambassadeurs anglais, français, italien à Berlin mettra un terme à une entreprise dont on devine les raisons et dont on mesure les conséquences.

Comment les choses évolueront-elles? C'est le secret de demain. Un fait est sûr, c'est que la question d'Autriche empoisonnera la politique européenne pendant longtemps, de même que la question balkanique l'a empoisonnée avant la guerre. Le théâtre des intrigues, des rivalités, des luttes d'intérêt et de prestige s'est déplacé, mais l'imbroglio reste le même et cela n'est guère encourageant. Le IIIe Reich s'est tellement engagé dans cette affaire que l'on voit mal comment ses dirigeants pourraient se replier sur une politique que les puissances garantes de la stabilité européenne et de l'indépendance de l'Autriche pourraient admettre?

La question d'Autriche n'est d'ailleurs pas la seule qui continuera à peser sur les rapports internationaux. Dès

demain un regain de difficultés redoutables va se produire à Genève. La Conférence du désarmement a sommeillé pendant deux mois. Mais ses épuisantes controverses vont, hélas, reprendre d'ici quelques jours. Dans l'état d'esprit où se trouve l'Allemagne, dans la situation incertaine où cet état d'esprit plonge l'Europe, aucune chance n'existe de trouver actuellement une solution pratique, satisfaisante et raisonnable — voire provisoire — du problème de la limitation et de la réduction des armements. On va donc vers une impasse — peut-être même vers une rupture — et ceci nous promet des jours pleins de charme...

***

« Pourquoi vous Français, peuple conservateur par excellence, profondément unis, ardemment patriotes, adoptez-vous cette attitude d'hostilité méfiante vis-à-vis de l'Allemagne hitlérienne? Ne voyez-vous pas que nous luttons pour sauver les valeurs sociales auxquelles vous tenez le plus : la paysannerie, l'attachement au sol, le patrimoine, la famille, la petite propriété, la classe moyenne? Notre sursaut révolutionnaire n'a-t-il pas pour objet principal de préserver l'Allemagne du fléau communiste et en préservant notre pays de ce fléau n'est-ce pas le vôtre, l'Europe entière que nous défendons avec lui? Notre effort d'unité? Pouvez-vous nous le reprocher, vous qui êtes unis depuis trois siècles? Les vertus nationales que nous ressuscitons dans nos âmes, une nation comme la vôtre, qui a le culte de ses grandeurs et de ses traditions, ne devrait-elle pas être la première à comprendre l'ardeur que nous mettons à les cultiver? Est-ce vraiment parce que nous ramenons à des proportions tolérables l'action des Juifs qui avait pris dans notre pays des proportions insensées depuis la guerre, que vous nous tenez rigueur? Mais le « credo » de tous les Français ne commence-t-il pas par cet article de foi : « La France aux Français?... » Alors? Pourquoi cette attitude? Pourquoi cette hostilité quand nous pourrions — à la condition que vous ne cherchiez pas toujours à nous mettre en tutelle et que vous reconnaissiez notre droit à une pleine égalité de souveraineté et de puissance — devenir, vous et

nous, la main dans la main, les maîtres de l'Europe et du monde?... »

Tel est le langage que nous tiennent aujourd'hui beaucoup d'Allemands, Hitlériens de la première ou de la onzième heure, qui comprennent mal ou plutôt qui feignent de ne pas comprendre la réserve qu'adopte la France devant le raz de marée national-socialiste. Il est même possible — disons même certain — que dans beaucoup de cervelles allemandes et jusque parmi les dirigeants du IIIe Reich, coexistent très aisément le fanatisme nationaliste, la gallophobie dont nous recueillons trop souvent les échos, et un désir plus ou moins sincère, plus ou moins sournois, de s'entendre carrément avec nous. L'identité des contraires est une loi naturelle de l'esprit allemand. N'avons-nous pas vu M. von Papen et Hitler échanger les plus violentes diatribes au moment même où ils liaient partie en sous-main? L'Allemand moyen, soyez-en sûr, aurait très bien compris que le chancelier Hitler, à l'issue du défilé de Nuremberg prît un avion et volât vers Paris, pour y causer avec M. Daladier. Déjà M. Gœring n'a-t-il pas marqué sa surprise que l'on n'ait pas montré plus d'empressement à l'inviter à venir montrer ses brillants uniformes à Paris?...

Malheureusement — ou heureusement — nous avons pris en France, depuis quelques siècles, l'habitude de considérer la politique extérieure comme une chose sérieuse. Nous concevons mal les improvisations romantiques et rocambolesques qui ne font presque pas de différence entre le corps à corps et le tête à tête, et oscillent entre ces deux extrémités en méprisant tout ce qui se tient à mi-chemin. Nous voulons la paix, non seulement pour nous, mais pour les autres. Nous avons ce goût simpliste que les paroles concordent avec les actes.

La France ne méconnaît nullement les difficultés propres de l'Allemagne. Bien qu'elle soit assez sceptique sur les chances qu'a le Reich de verser jamais dans le communisme, elle apprécie à sa valeur ce qu'il peut y avoir de sain dans la réaction allemande vis-à-vis des poisons bolcheviques. Mais le communisme n'est pas la seule doctrine qui soit empoisonnée. Autant le patriotisme le plus ardent est légitime,

nécessaire et respectable partout où il se manifeste, autant le fanatisme nationaliste, raciste et militariste est haïssable et malfaisant. Or le IIIe Reich en fait profession. C'est par là qu'il constitue un danger pour le monde entier. Bien moins que les armements clandestins, quelles que soient les proportions qu'ils aient pris dans ces derniers temps, ce qui est inquiétant, ce qui constitue réellement la nouvelle menace allemande c'est l'état d'esprit qui règne outre-Rhin. Car l'exaltation des masses est loin de s'affaiblir. Les dirigeants nationaux-socialistes la cultivent avec soin par des manifestations incessantes. Ces masses hyperesthésiées ne cherchent même plus à pénétrer la logomachie nébuleuse que le « Führer » répand sur elles faute de manne plus substantielle. On en a eu la preuve au récent congrès de Nuremberg où la foule applaudit les discours du chancelier à contretemps. Qu'importe! Elle applaudit avec passion, avec frénésie et tout est là. L'Allemagne est en état de folie mystique collective, prête à se jeter les yeux fermés dans la première aventure si ses chefs le lui demandent. Et, si l'aventure n'est pas une politique, elle peut être un expédient...

Pour combien de temps la majorité du peuple allemand se réfugiera-t-elle dans cet obscurantisme messianique?... Tout récemment — on n'est jamais trahi que par les siens — le vice-chancelier von Papen s'écriait à Coesfeld, en Westphalie : « La majorité, c'est l'absurdité; le bon sens n'a jamais régné que chez un petit nombre. » C'est le jugement le plus cruel qui ait encore jamais été porté sur le IIIe Reich. Il justifie nos inquiétudes, nos défiances et nos précautions.

WLADIMIR D'ORMESSON

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE[1]

(ANNÉE 1847)

A madame Hanska, à Francfort[2].

[Passy, 24-25 janvier 1847.]
[Dimanche 24 janvier.]

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .pas la dépense! On ne se figure pas l'état dans lequel j'ai pris ce taudis, et le courage qu'il a fallu pour entreprendre cette restauration, et ma prudence, et mon bonheur! *Les Parents Pauvres* (trente mille francs) et les ventes au *Siècle* et au *Constitutionnel*[3] (vingt mille francs), y ont passé, et j'aurai un passif de trente mille francs pour terminer les payements des commandes en exécution. Mais l'ange sera dans un petit paradis! Une fois ces dépenses faites, je me mettrai à ma fortune et à entasser le capital nécessaire à ma vie. En sept ans, j'aurai sept cent mille francs; aussi, donne tant que tu pourras à tes enfants; dis à Anna d'aider Georges. Au mois d'octobre 1847, je ne craindrai plus ni la misère, ni de te mal recevoir. Ma Nini sera dans une bonbonnière, comme un bonbon-minet qu'elle est.

Si je termine mardi avec Véron, cette lettre partira mercredi.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.
2. Cette lettre est incomplète du commencement et de la fin.
3. Balzac fit deux traités avec *le Siècle*, le premier signé le 22 janvier et le second le 27 mars 1847.

Tu l'auras vendredi 29 à Francfort, et tu sauras la bonne et inespérée tournure que prennent tes affaires à Paris. Trente mille francs, reçus en janvier, ôtent évidemment trente mille francs d'engagements. Et, comme un bonheur en amène un autre, *la Comédie Humaine* se vend. Elle sera épuisée dans six mois. Je commence à jouir de l'avenir que je me suis si péniblement préparé.

Ta table en marqueterie m'a fait sourire. Tu as voulu sacrifier, au nom de ton Noré, au dieu du Bric-à-brac. Elle est d'ailleurs très nécessaire; il ne manque plus que cela dans le salon de marqueterie. Ce salon a ses portes en marqueterie ornées de cuivres dorés!... La tenture est encadrée d'une grosse corde en cuivre verni! Tu y as des encoignures délicieuses; on a copié des tableaux de Boucher sur les portes de ces encoignures. Tout est en marqueterie : les chaises, la causeuse, la travailleuse, le bureau, les armoires, la glace et le plus grand panneau est occupé par le fameux meuble de Bâle, dont le buffet d'en bas a été fait avec le dessous, car les statues servent à faire la table de notre salon de réception, en bas. Sur les côtés de ce buffet on a mis, d'un côté, tes armes en marqueterie, et de l'autre, les miennes[1]! Tout le reste, dans cette pièce, est en malachite. C'est, enfin, malachite et marqueterie. Je t'attends pour choisir la tenture et les étoffes. Le parloir, qui précède ce salon, est tout en bois de rose. Je ne crois pas qu'un richard, qui voudrait imiter ces deux pièces, s'en tirât à moins de soixante mille francs! Tous ces meubles sont de plus en plus rares; ils sont si introuvables qu'on *les fait vieux*. Il y a dix fabriques occupées à en infester Paris et l'Allemagne. C'est dans ce salon (qui sépare ta chambre de mon cabinet), que, sur les encoignures, seront les pots achetés à Mayence, sur lesquels seront les cornets d'Anna. Ils vont ensemble, et M. Paillard les monte avec un soin particulier. C'est pour cette cheminée et pour accompagner la pendule en malachite, que je t'ai demandé ces

1. C'est-à-dire celles qu'il avait empruntées aux Balzac d'Entraigues et dont il avait timbré ses reliures, sa vaisselle et même sa canne : écartelé au 1 et 4 d'azur à 3 sautoirs d'argent, et au chef d'or chargé de 3 sautoirs d'azur, au 2 et 3 de gueules à 3 fermeaux d'or (le P. Anselme, *Histoire généalogique de la Maison royale de France*, II, 435). Cf. également *Lettres à l'Étrangère*, III, 231.

vases en malachite, en forme oblongue et ventrue, chinoise, pour les faire monter pour l'hiver 47-48, ainsi que les flambeaux. On monte la table d'Anna, en malachite, qui recevra une sublime jardinière. En entrant (il y a trois croisées), dans les deux entre-croisées seront mes deux armoires jaune et brun, à vitrages, pour tes petits dunkerque. *Adam et Ève* sera au-dessus de ton bureau. Tu as un des bons grands fauteuils que tu connais pour siège, et la chauffeuse sculptée, que tu feras en tapisserie.

Par ce croquis de ce salon, juge de ta demeure!... On y reconnaîtra l'amour d'un Noré pour sa Line! Tu sais que ta chambre est, d'après ton désir manifesté à la Haye (après cette promenade si délicieuse[1], t'en souviens-tu?), tout en Boule. Je vais à Tours chercher une commode et un secrétaire pour mille à douze cents francs. Tout le reste est fait. Il manque encore une table Boule pour la bibliothèque. Mais je la trouverai là, je crois.

Es-tu contente, prêcheuse! de cet aperçu? Eh! bien, ta salle à manger, en bas, surpasse tout. On viendra la voir! Pour ne t'en dire qu'un détail, les candélabres des coins, mis sur les socles achetés à Mayence et qui te faisaient si fort sourire (toi et Georges), seront à ceux du Bois[2], que tu admirais tant, ce que Saint-Pierre est à Sainte-Geneviève! Paillard, émoustillé par ces pots et par ces potiches, a fait des candélabres sublimes. Tu sais que c'est mon acquisition de Wiesbaden. Si je voulais huit mille francs de ces candélabres, il y a un marchand qui les prend. Les vases sont estimés deux mille francs, pour un marchand. Aussi Georges, en voyant les prix de Berlin, m'a-t-il écrit que je ne savais pas combien cette affaire était bonne.

Allons, adieu! Minonette; adieu pour aujourd'hui.

Lundi 25 [janvier], sept heures du matin.

Je viens de relire ta lettre, car je lis toujours tes adorables lettres deux fois, et je suis un monstre de t'avoir parlé *rue*

1. Pendant le voyage de l'été 1845 : « Vous souvenez-vous écrivait-il à madame Hanska, le 21 décembre 1845, d'une certaine promenade faite à pied vers le bazar (chinois) en arrière des enfants. Jamais deux âmes n'ont donné l'une dans l'autre avec plus de poésie et de charme. » *Lettres à l'Étrangère*, III, 164.

2. A la Haye.

Fortunée hier. C'était de ces bonnes petites lignes en travers qu'il fallait te parler, ô mon amour. Va, tout ce que je puis te dire, c'est que j'étoufferai toutes tes jalousies stupides sous des torrents d'amour, et que tu verras que je t'aime plus que tu ne m'aimes, car je n'ai pas d'Anna, moi! Tu es tout pour moi!

Allons, adieu. Il faut se mettre à finir [*le Cousin*] *Pons*, si je veux être à Francfort le 3 février. Mais j'attends un mot de toi pour la location d'un appartement, car il faut[1] . . .

. . . . . .

. . . . . .

A madame Hanska, au Weidenbusch, à Francfort[2].

[Passy, dimanche 31 janvier 1847.]

Ma Nini-Linette, tu me mets dans l'embarras pour le pâté que tu veux. Je ne puis l'emporter de Paris; la malle-poste n'arrête pas à Metz; il faut que je prie Silbermann[3] de me l'envoyer à Metz, à mon passage. C'est fort chanceux; je vais le tenter.

Mille pigeonneries d'avance. Informe-toi bien de l'heure d'arrivée de la malle de Paris. Envoie ton Allemand à la voiture, et fais-toi belle pour ton Noré, qui aura faim et soif de toi, comme il aura faim et soif, car de Paris à Francfort on ne mange pas. Demain, un mot, pour te dire ce que j'aurai fait avec Véron, et, après-demain un mot pour te dire le jour où j'aurai eu ma place à la malle.

Tu ne me dis pas si tu as eu une table en marqueterie. En attendant ton loup, bric-à-bracque à Francfort, et repose-toi bien, car tu auras la fatigue bien heureuse de notre voyage!... Tous deux, seuls, pour la première fois!... Et un millier de caresses!

1. La fin de la lettre manque.

2. Cette lettre manque en entier. Le passage ci-dessous est écrit à l'intérieur de l'enveloppe, qui a été seule retrouvée et porte le cachet de cire à l'étoile. Il est probable qu'il manque aussi plusieurs lettres entre celle-ci et la précédente.

3. Imprimeur à Strasbourg et, comme Georges Mniszech, grand collectionneur de coléoptères. Silbermann imprimait *le Courrier du Bas-Rhin, les Affiches de Strasbourg* et la *Gazette Médicale*. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 108, 110, 111.

A madame Hanska, au Weidenbusch, à Francfort.

[Passy], lundi [1er février 1847], cinq heures du matin.

Ma chère idole, ma Nini, l'affaire avec Véron est manquée quant à présent. Ainsi, moi qui ne gardais pas trois cents francs sur ces dix mille francs, juge dans quelle situation je me trouve. J'ai l'habitude de tout demander à ma plume, et, dès que je touche, tout part pour les créanciers. Je suis donc sans argent, et l'on vient ce matin m'en demander.

J'ai pris cette mésaventure très gaiement, et je n'y ai vu que la consolation très grande de pouvoir partir à l'instant pour Francfort. C'est ce que je vais faire. Ce matin, je vais aller voir pour l'appartement, et, s'il y a une place pour demain, mardi 2, à la malle, tu es sûre de me voir débarquer jeudi.

Voilà quelle révolution a forcé Véron d'ajourner mon affaire. Il avait réunion des actionnaires du journal le 30 janvier. Or, les gens de l'*opposition* au sein de cette assemblée se sont élevés contre les moyens par lesquels il a fait arriver le journal à son chiffre d'abonnements. Ils veulent que Véron ne donne que *tant* à la littérature et renonce à sa *Bibliothèque*[1]. C'est tuer l'affaire. Devant une délibération de ce genre, Véron ne veut pas conclure, le lendemain, un traité de dix mille francs. Ce n'est pas une échappatoire, c'est une réalité. Il veut faire l'affaire; il en a besoin; mais il veut auparavant charger sur ses émeutiers, et dissiper les nuages.

Mon pauvre Iplp chéri, cela me désespère à la cause de la chouette, que je veux absolument renvoyer, et qui, tous les jours, demande ce qu'elle va devenir. Pour la renvoyer, il faut la payer. Ma plume peut suffire à tout; mais quelle vie tu vas avoir! Tu seras, à la lettre, enfermée avec moi. Je dois travailler nuit et jour, sans désemparer, pendant six semaines. Il faut finir [*le Cousin*] *Pons*, pour Véron, finir [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin* pour *l'Époque*, finir *les Paysans* pour la *Presse*, et faire deux nouveaux romans : *les Petits Bourgeois* pour les *Débats*, et *la Mère de famille* pour qui en voudra.

1. *Le Constitutionnel*, sous le nom de *Bibliothèque choisie*, publiait en feuilleton avec pagination spéciale, permettant de les brocher à part, les romans des auteurs les plus en vue : George Sand, Eugène Sue, Balzac, etc.

Nous nous amuserons de temps en temps, mais il faut que je travaille à sortir d'embarras. Aussi devons-nous être réunis le plus tôt possible et dois-je établir mes travaux dans ton appartement. Ta présence me fera faire des miracles. Il faut que je trouve une cuisinière; voilà tout. Mais arrêter l'appartement, le payer d'avance, payer ma place et trouver la cuisinière, c'est bien des choses. Aussi, dois-tu m'attendre jeudi, vendredi et samedi, car je ne sais pas lequel de ces trois jours j'arriverai. Je ne t'écrirai plus. Envoie à l'arrivée de la malle chacun de ces jours-là.

Ah! si tu savais comme ces dix mille francs me donnaient de la sécurité, arrangeaient mes affaires, surtout pour la maison! Et ce *Nord*! On prévoit une baisse de soixante-dix francs en février; on croit qu'il sera refoulé jusqu'à cinq cent soixante francs. Oh! comme il faudrait pouvoir acheter! Si je pouvais, par mon travail, arriver à ce résultat, je réparerais nos désastres, car, en achetant à cinq cents soixante francs une quantité égale à ce qu'on a payé huit cent francs, on se fait un prix moyen qui permet de vendre à sept cents francs, avec du gain. Il n'y a que les riches qui puissent se tirer de ces mauvais pas. Le Nord est bon; c'est le premier chemin[1] de France. Il sera quelque jour à douze cents francs l'action. Mais il faut pouvoir garder. Tous les chemins, tous les fonds sont en baisse. Février et mars vont être horribles à passer. Quel bonheur que par du travail on puisse tout calmer! Deux mille francs de [*la Dernière incarnation de Vautrin*, quatre mille de *Pons* et deux mille cinq cents francs de librairie, font déjà huit mille cinq cents francs. Une *nouvelle* de deux mille francs, en voilà pour dix mille cinq cents francs, et tout cela doit être fini pour le 15 février. Aussi, sois prête à partir et reposée, car il faut tellement économiser notre temps que je voudrais ne rester à Francfort que le temps de me reposer. Et mon déménagement est à faire tout entier!... Enfin, te voir incessamment, déjeuner, dîner avec toi, coucher tous deux et travailler là, près de toi, cela va doubler mes forces et me rendre du talent. Si tu n'étais pas là, je crois que tout serait fini pour moi. La nos-

1. C'est-à-dire chemin de fer que très souvent Balzac appelle : chemin, tout court.

talgie, l'indifférence, le manque de volonté reviendraient, et je périrais ou je sombrerais au port.

Allons, je ne vis que par une pensée, c'est que cette semaine je te vois, je respire ton souffle, je me jette sur ta chère personne, je sens ta robe! Je crois que je te regarderai pendant une demi-journée tout entière, pour me régaler du bonheur de te voir. C'est un délire, un délire tel qu'il m'a empêché de me contrarier de l'affaire manquée de Véron.

L'avenir est beau; cette année payera mes dettes. Mais dire que tout arrivera à point, que je n'aurai pas de mécomptes, ce serait un bonheur en affaires que je n'ai jamais eu! Rien n'a été facile pour moi, pas même notre mariage, qui, depuis cinq ans qu'il est possible, est encore dans le futur! Hélas, loup-loup, voilà vingt ans que je lutte! Mes bras sont bien fatigués! L'important, c'est que j'ai sauvé le trésor-louploup. Notre versement est fait. Seulement, nous devons trente mille francs: douze mille francs de l'emprunt et dix-huit mille Rotschild. Il faut un an pour que les produits de ce chemin fassent remonter les actions à huit cents francs, et nous ne pouvons vendre qu'à ce taux-là.

Mille caresses, je te baise de toutes mes forces. Oh! quel voyage je vais faire! Penser à notre première réunion libre, depuis Paris jusqu'à Francfort; un désir de quarante heures et de cent-cinquante lieues! Mon minou, je te caresse en idée. L'argent est bien peu de chose devant l'amour!

A madame Hanska, au Weidenbusch, à Francfort.

[Passy, 2-3 février 1847.]
Mardi [2 février].

Ma Line aimée, je n'ai pas eu *le temps d'aller à la poste*! C'est te dire qu'il m'est survenu une affaire d'une importance extrême. Il ne s'agit de rien moins que d'une *bêtise*, grosse comme une maison, que Gavault, a faite dans mes affaires. Il a, à mon insu, rendu définitif un jugement, avec contrainte par corps, contre moi, tandis qu'il n'avait qu'à dire *un* mot pour au moins la faire enlever! L'homme qui possède cette arme est bête et méchant. Il y a huit jours que M. Fessart travaille à me débarrasser de cette dangereuse

créance, et le créancier a écrit à mon beau-frère[1] une lettre qui voulait une réponse immédiate. De là, il a fallu aller chez M. Fessart l'instruire de la démarche du créancier et de la réponse faite. Tout cela enlève une journée et vous met dans des états nerveux incroyables. La capacité de M. Gavault est, comme son affection, une chose bien trompeuse. Il ne sait *qu'arrêter* les affaires; il n'a jamais su les terminer. J'ai encore cinq à six grosses et dangereuses affaires. Mais, d'ici au mois de mars, tout sera fini. Seulement, il faut du travail, du travail, de l'encre à flots!

Je n'en ai pas moins arrêté notre appartement pour du 15 février au 15 avril; six cent soixante francs pour les deux mois. C'est pour rien, car il y a trois chambres à coucher, salon, salle à manger et antichambre, avec une chambre de domestique. Tu auras une voiture superbe chez un loueur au cachet, et nous aurons pour cuisinière, la portière. C'est une grande sécurité pour nous. Tu as un joli jardin, un rez-de-chaussée dans un magnifique hôtel, et tu seras adorablement bien, à peu près comme à La Haye, au rez-de-chaussée; t'en souviens-tu? Seulement, l'appartement est en enfilade sur le jardin. Il nous faudra du linge et de l'argenterie; mais j'ai cela.

Ce matin je vais à la poste dès neuf heures. Si la malle ne peut pas me donner place pour jeudi, je partirai jeudi par le chemin de fer du Nord, jusqu'à Cologne, et je remonterai le Rhin, par les bateaux jusqu'à Mayence. J'arriverai toujours, alors, samedi.

Il m'a fallu payer l'appartement, du bois, etc., et ça a été dur pour un homme qui s'est dépouillé de tout pour satisfaire aux grandes exigences. Hélas! il ne serait pas resté dix sous des dix mille francs de Véron. Juge dans quel margouillis je suis; tout cela par la faute du *Nord*. La maison *Noréline*[2] est dans une excellente situation; l'*actif Nord* égale le passif total; mais il faut payer le passif, et l'actif n'est pas réalisable. Nous avons bien cent quarante mille francs et toutes nos dettes se montent à cela. Mais, jusqu'à la

1. Le mari de sa sœur Laure, Surville, ingénieur des Ponts et Chaussées. Voir plus haut la note 6 de la page 752.

2. C'est-à-dire de Honoré et d'Éveline.

hausse du Nord, il faut que mon écritoire suffise à tout.

Cette lettre partira demain ou ce soir. C'est la dernière que tu recevras de moi. Je reviens de la poste ici pour faire charger une voiture, et, s'il est temps, je te dirai si ma place est arrêtée et pour quel jour.

Adieu, pour un moment. Je ne me fais pas à l'idée que je tiendrai ma bien-aimée, dans mes bras, sur mon cœur, samedi soir. Ça me semble un rêve. J'ai peur, comme quand j'allais au spectacle, d'arriver trop tard. Il me prend des frissons en pensant à cela. Réunis pour deux mois! Mariés deux mois, dans un coin, inconnus, heureux, faisant des petites débauches au Conservatoire, à l'Opéra, aux Italiens, etc. C'est à rendre ton Noré fou...!

Sois tranquille : trois cent trente francs d'appartement, trois cent soixante dix francs de cuisine, cela fait les sept cents francs de ta sœur. Compte cinq cents francs de plaisir, de voitures, etc., c'est douze cents francs, deux mille quatre cents pour tes deux mois. Compte deux mille quatre cents francs pour retourner chez toi : c'est cinq mille francs. Aie deux mille francs de plus, par prudence; c'est sept mille francs pour tes mois de février, mars, avril et mai. Voyons, est-ce trop? Tu en comptais le double.

Mon Dieu, comme j'ai faim et soif de toi! Tu vois, au lieu de corriger [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin*, je t'écris cette lettre pour que tu en aies une tous les jours.

Mercredi [3 février 1847].

Ma place est retenue et payée; je pars demain et je dînerai samedi avec toi. Tout est fini avec la propriétaire de l'appartement; j'ai un petit bail signé, pour deux mois, du 15 février au 15 avril, et nous payerons à part les jours du 11 au 15 février. J'ai donné cent cinquante francs en à-compte. La portière nous fera la cuisine; c'est nous assurer sa protection. Personne au monde ne pénétrera jusqu'à nous. Albion remplit la maison et il n'y a qu'un baron Rouillard de Chartres, de Français, qui m'est inconnu.

Hélas! j'ai emprunté cinq cents francs à M. Fessart, car je suis sans un liard. Tout payé, il me reste cinq louis dans ma

bourse, pour les en-cas du voyage, et je devrais laisser cinquante francs pour du bois et mon concierge.

Je suis levé depuis trois heures, car il faut que je donne les corrections de [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin* avant de partir.

Allons, à samedi, trésor de ma vie et de mes plaisirs, toi qui es tout : le bonheur, la force, le plaisir! Informe-toi de l'arrivée de la malle, et sois plus minette que jamais, car jamais ton pauvre Noré n'est accouru avec plus d'amour, plus de joie. Voici la première fois que nous sommes réunis seuls, sans personne. Nous allons, n'étant plus contenus, nous livrer tous deux à notre mauvais caractère. Tu seras battue et moi je vais être grondé!... Ah! battue! ah! grondée comme jamais!... Et sois bien portante!... Nous ferons une excursion à Mayence; j'ai à payer vingt-six francs à Schwab[1]. Mon minou chéri, je ne penserai qu'à toi pendant quarante heures. Sais-tu ce qu'est un pareil désir? Tiens-toi bien, je te mangerai de caresses. Et toi, ma Line chérie, je te laisse fumer[2] toute une journée. Ah, louploup, dans trois jours[3] !...

Au comte et à la comtesse Georges Mniszech,
à Wierzchownia.

Paris, 27 février [1847].

Ma chère Anna, et mon cher Georges,

N'ayez pas la moindre inquiétude pour votre chère maman. D'abord, elle est dans le plus strict *incognito*; puis elle est

1. Antiquaire de Mayence qui ne doit pas être confondu avec celui de la Haye dont Balzac avait fait la connaissance pendant son voyage en Hollande d'août 1845. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 74, 101, 164.

2. Madame Hanska fumait la cigarette (*Lettres à l'Étrangère*, III, 75), et même le cigare (*Ibid.*, III, 164).

3. Ainsi qu'on vient de le voir, Balzac partit donc de Passy le 4 février 1847 pour aller chercher madame Hanska à Francfort. Elle passa deux mois et demi à Paris et Balzac la reconduisit ensuite en Allemagne, au mois de mai suivant. C'est pendant ces quelques semaines qu'il déménagea de Passy et s'installa dans la maison de la rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac). Il renvoya aussi la Chouette, et acheva *le Cousin Pons* (*Constitutionnel*, mars-mai) et *la Dernière incarnation de Vautrin* (*Presse*, avril-mai). De plus, Balzac publia, dans l'*Union*, la première partie du *Député d'Arcis* (avril-mai). C'est aussi dans le même temps qu'il conclut Le Traité du *Constitutionnel*.

pleinement rassurée sur sa santé. Enfin, chargé de la tâche immense de suppléer mes *Saltimbanques* bien-aimés, *Gringalet* et *Zéphirine*[1], si essentiels à son bonheur, et je puis dire au mien, car toutes mes affections humaines sont concentrées sur ces trois têtes chéries, et sur ce que votre ménage peut amener dans la famille des *Saltimbanques*, je me suis mis en quarante mille, pour non pas faire oublier ceux qui sont mêlés à tous les plaisirs, mais pour rendre leur absence aussi supportable que possible. Votre chère *Atala* adorée est dans un charmant et magnifique appartement (et pas cher!). Elle a un jardin; elle va tant qu'elle veut au spectacle. Je tâche de l'amuser et je m'efforce d'être *le plus Anna possible* pour elle. Mais le nom de sa chère fille est si souvent sur ses lèvres que, avant-hier, comme elle s'amusait beaucoup aux Variétés, elle riait aux éclats au *Filleul de tout le monde*, par Bouffé et Hyacinthe[2], au plus fort de sa joie elle s'est demandé, avec un accent déchirant, et qui m'a fait venir les larmes aux yeux : « Comment elle pouvait rire ainsi et s'amuser sans sa *chère petite.* » J'avoue, chère *Zéphirine*, que j'ai pris la liberté de lui dire que vous vous amusiez infiniment, sans elle, avec le roi des coléoptères[3], le nommé Georges, et que j'étais sûr que vous étiez, à l'heure même, une des plus heureuses femmes de la terre, et j'espère que *Gringalet*, sur qui je tirais cette lettre de change, ne m'a pas démenti. J'ai à faire avancer contre votre souvenir perpétuel des forces respectables : *primo*, le Conservatoire; *secundo*, l'Opéra; *tertio*, les Italiens; *quarto*, l'Exposition[4], etc., etc. J'ai laissé de côté toutes mes affaires, excepté la maison, et je me suis attaché à cette grande œuvre, la plus belle que j'aurai faite : empêcher une mère, séparée d'une enfant aussi adorable que sa Grâce la comtesse Georges Mniszech, de mourir de chagrin. Vous savez qu'au mois d'avril je la reconduis en Allemagne, et, de là,

1. Voir plus haut, p. 4, note 22.

2. Acteurs comiques célèbres du temps de Balzac qui créèrent aux Variétés *le Filleul de tout le monde*, d'Emile Souvestre, le 12 février 1847.

3. Le mari d'Anna, Georges Mniszech, était, ainsi qu'il a déjà été dit, grand collectionneur de coléoptères. Cf. plus haut, p. 6 et 49.

4. L'Exposition annuelle des Beaux-Arts, le Salon, qui avait lieu au Louvre du 15 mars au 15 mai.

elle vous rejoindra à Wierzchownia ou Wisnovitz[1]. Quant à moi, qui ne puis pas trop vivre sans vous, j'espère aller vous voir tous au mois d'août de cette année.

Au mois d'août j'aurai achevé, mes chers et bien-aimés, la grande tâche de ma vie, et qui ressemble un peu à celle de Georges et de son frère : j'aurai acquitté toutes mes dettes, et j'aurai entièrement payé la petite maison Beaujon, mobilier et propriété. J'espère même avoir une centaine de mille francs de capital, si le Nord remonte, et, le premier usage que je ferai de mon indépendance en fait d'argent, ce sera d'aller vous voir dans vos terres. Je souhaite qu'à cette époque ma petite *Zéphirine* tant aimée ait hérité de son vieil athée d'oncle[2] et qu'il lui ait laissé tant et tant de capitaux, qu'elle ait débarrassé son Georges des mêmes ennuis que j'aurai vaincus.

La littérature a beaucoup donné; voici quarante à cinquante mille francs que j'aurai eu en trois mois; encore un trimestre pareil, et je deviendrai capitaliste. Aussi, croyez bien que l'*hôtel* Bilboquet s'en ressent. Je ne vous en parle pas, car votre chère maman vous en fera des récits fantastiques. L'appartement des Mniszech est une merveille et il est si beau que les rideaux du lit et des croisées ne peuvent plus être qu'en dentelle d'Angleterre; j'en fais chercher partout, et je regrette beaucoup de ne pas avoir acheté à Marseille les deux robes de cardinaux qu'avait Lazard[3]. Je veux que cette maison soit un écrin digne des bijoux qui y seront serrés, et qu'en venant des splendeurs de Wisnowitz nos amours de *Saltimbanques* et *leurs enfants* ne soient pas dépaysés. Je vous dirai que je rêve bien mieux! Voici : à côté de cette petite maison, il se trouve un petit château, toujours bâti par ce même Beaujon, et appartenant à un nommé Gudin, peintre de marines excécrables. Il me paraît probable que ce peintre vendra ce château, et, quoiqu'il vaille trois cent mille francs,

1. Wierzchownia la terre de madame Hanska dans le gouvernement de Kiew, Wisnowitz ou plus exactement Wisniowiec, terre du comte André Mniszech, frère de Georges.

2. L'oncle Tamerlan, Charles Hanski, châtelain de Skibinze, demi-fou et millionnaire, cousin de Wenceslas Hanski, légua sa fortune à sa « nièce » Anna. Cf. *Lettres à l'Étrangère* (III, 50) et S. de Korwin-Piotrowska, *op. cit.*, p. 299.

3. Antiquaire à Marseille (*Lettres à l'Étrangère*, III, 231).

comme c'est une excellente affaire, j'espère pouvoir acheter cet hôtel à mes chers *Saltimbanques*, pour eux, car je ne mets pas en doute que dans une dizaine d'années ils n'aient laissé Wisnowitz à M. André[1], et qu'ils n'aient amassé des capitaux considérables, pour venir vivre dans un élément tempéré, voisin du Havre, et, de là, des Tropiques et de la Chine, mais, surtout, d'un certain Jardin des Plantes. Je souhaite tous les jours que mon voisin fasse de mauvaises affaires et que vous en fassiez de bonnes. Pensez à capitaliser; soyez *papas Grandet*. Faites comme *Bilboquet*, qui ne pense plus qu'à amasser, une fois sa maison pleine de belles choses.

Adieu, chère Anna, adieu, mon bon et bien aimé Georges. Travaillez à vous donner l'indépendance financière qui permet de planter sa tente là où l'on veut. Vous devez savoir qu'il ne se dit pas vingt paroles sans que vous y soyez mêlés, et que *Bilboquet* ne vous sépare jamais dans ses vœux, dans ses rêves et dans tous les plans. A travers les distances, je donne une bonne poignée de main à mon cher naturaliste, volcans, soulèvements admis, et je mets mes hommages pleins d'affection aux pieds mignons de la gracieuse, et mille fois bénie *Zéphirine*, épouse *Gringalet*[2]!

A madame Hanska, au Weidenbusch, à Francfort.

Forbach [12 mai 1847], deux heures du matin.

Chère comtesse, je n'ai trouvé aucun Schwab, et la malle n'arrête à Mayence que le temps de changer de chevaux;

1. André Mniszech, frère de Georges. Cf. *La véritable image de madame Hanska, passim.*

2. Balzac avait joint à cette lettre un autographe de Berlioz, qui devait partir pour la Russie le 14 février 1847. Cet autographe est reproduit en fac-simile dans *les Cahiers Balzaciens*, N° 7.

Lundi, février 1847.

« Mon cher Balzac,

» Vous avez eu l'obligeance de m'offrir votre pelisse. Soyez assez bon pour me l'envoyer demain rue de Provence, 41. J'en aurai soin et vous la rapporterai fidèlement dans quatre mois. Celle sur laquelle je comptais me paraît beaucoup trop courte et je crains surtout le froid aux jambes.

» Mille amitiés.

» Votre tout dévoué,

HECTOR BERLIOZ. »

En haut de l'autographe Balzac avait écrit : « Pour la jeune cigale qui répond au nom de Zéphirine ». Anna était une excellente musicienne.

ainsi, je n'ai pas eu une minute pour m'informer de lui, ni pour aller chez lui. La douane, ici, était prévenue, et mes effets n'ont pas été touchés.

Quant à moi, je vais comme peut aller un corps sans âme; et pour vous peindre mon état physique, je n'ai ni bu ni mangé aujourd'hui. Si ça continue sans que je meure, ce sera mieux que le cheval d'Arlequin, et mes économies seront sûres, en ce point. J'ai tant de chagrin, que je voudrais être à Paris pour vaincre cette peine par le travail.

Ainsi, voyez Schwab et attendez une lettre de Paris, où je vous dirai comment je m'arrangerai.

Je vous écris au bureau sur lequel vous étiez[1] il y a huit jours!

Tous les douaniers et les employés m'ont salué par ce mot : *le ministère est changé*[2]. Je n'ai pas seulement voulu savoir en quoi.

Mille tendresses que vous devinerez; elles sont infinies, d'un homme tout seul, en voiture!...

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

Paris, samedi 15 [mai 1847].

Mon bon louploup chéri, je t'ai écrit : *chère comtesse* et *vous* à Forbach, parce que la lettre devait rester un jour là, et cacheté avec un pain à cacheter humide. Tu auras compris cela, n'est-ce pas?

Le jour où je suis arrivé, jeudi, j'étais exactement mourant. Je n'ai jamais fait pareil voyage. J'éprouvais des douleurs physiques atroces depuis les reins jusqu'aux jambes et aux pieds. J'avais à peine recouvré l'appétit, et je me suis couché. Quelle nuit! Le lendemain, toute cette tempête de douleurs

1. Balzac avait passé par Forbach avec madame Hanska qu'il reconduisait à Francfort d'où elle écrivait le 12 mai à sa fille. « Notre excellent ami m'a reconduit jusqu'ici et il est reparti sur-le-champ car il a tant d'affaires et il est bien tracassé de tous côtés. » (M. Bouteron, *La véritable image de madame Hanska*, p. 5.)

2. Le ministère qui, le 9 mai, avait été ainsi modifié : Dumon, ministre des Finances, en remplacement de Lacave-Laplagne; général Trézel, ministre de la Guerre, en remplacement du général Moline de Saint-Yon; le duc de Montebello, ministre de la Marine, au remplacement de l'amiral de Mackau; Jayr, ministre des Travaux Publics, en remplacement de Dumon.

a passé d'en haut en bas. La tête a été prise d'une violente inflammation. Ce matin tout est à peu près calmé. Voilà pour le physique.

Voici les affaires. *Primo*, j'ai trouvé l'infâme créature[1] dans un état affreux d'irritation épistolaire. J'ai cinq lettres pleines de menaces, de projets, etc. Comme j'ai à régler beaucoup d'affaires, j'ai pris le parti de ne plus penser momentanément à cette sale et ignoble affaire; mais cela me poursuit comme un cauchemar.

Hier, j'ai dîné, pour affaires, chez les Fessart. Et la Chouette les voit toujours! Mon mal d'*arachnitis*[2] a cessé pendant le dîner, et j'ai eu l'idée de prendre de la distraction. Je suis allé voir Frédérick Lemaître dans *le Chiffonnier* [*de Paris*[3]]. Eh! bien, mon pauvre loup, j'ai senti des mouvements de folie dans ma cervelle. J'ai perdu pendant quelque temps l'esprit, tant j'éprouvais de douleurs morales, causées par cette affaire de la Chouette, et par notre séparation, et par le poids énorme d'affaires que j'ai sur les bras.

J'avais couru pendant toute la journée. Il n'y a rien d'organisé chez moi; j'ai tout à ranger, tout à créer, tout à faire, et j'ai deux emplâtres[4] avec moi!

Il fallait ce matin quinze cents francs à Fabre[5], qui n'a pas fait un pas depuis mon départ. Oh! les gens d'en bas!... C'est affreux! Il faut se débarrasser d'eux à tout prix.

Voilà comment je n'ai pu t'écrire que ce matin. Il est onze heures. C'est à peine si j'ai le temps, car il faut que, d'ici à huit jours, il y ait de la copie à l'*Union*, et que tout soit

1. Sa gouvernante, madame de Brugnol, la Chouette, qui avait dérobé à Balzac des lettres de madame Hanska, pour en faire chantage.

2. Balzac en souffrait dès le 7 novembre 1843, à son retour de Pétersbourg : « Depuis Berlin surtout, la tête m'a fait horriblement souffrir... j'ai l'arachnitis, c'est-à-dire l'inflammation constante de l'arachnoïde ou réseau de nerfs qui servent d'enveloppe au cerveau, c'est à la fois nerveux et sanguin. Le docteur attribue ceci aux contrariétés et sensations extrêmes qui ont suivi mes excessifs travaux. » Cf. *Lettres à l'Étrangère*, II, 206, 219, 284, 327, 439, 442.

3. *Le Chiffonnier de Paris*, de Félix Pyat, drame en 5 actes et 12 tableaux, représenté pour la première fois à la Porte-Saint-Martin, le 11 mai 1847, et dont Frédérick Lemaître avait créé le principal rôle, celui du père Jean, le chiffonnier vertueux et rangé.

4. Ses deux domestiques : Zanella et Milet.

5. Mention du *Bottin* : Fabre, marqueteur, 37, rue des Saints-Pères.

rangé chez moi. A l'estimation de M. Santi, j'en ai pour quinze jours, et moi je crois à un mois.

La salle de bains[1] ne sera finie que demain.

Te dire ce que je souffre, je ne l'entreprendrai pas. Me voilà *seul!* Je ne vois qu'inimitiés acharnées après moi. D'abord, la Chouette, qui n'en est qu'à ses débuts. Puis il paraît que l'on cause dans tout Paris de ta maison, de notre maison, et que c'est le fait-Paris des petits journaux. C'est, tu comprends, extrêmement contrariant. Milet est l'espion de la Chouette, j'en ai la certitude. Il faut penser à le remplacer. Je viens d'avoir une explication avec lui et Zanella, car la Chouette m'a répété, dans une lettre, les propres paroles que je leur ai dites.

C'est dans ces circonstances-là que j'ai à soutenir cette écrasante lutte de deux romans à faire dans les journaux, de l'affaire de la Chouette, de mes payements, de la *finition* de mes travaux à la maison et de mon installation!

Quand tu étais là, mon bon louploup, je m'étourdissais dans le bonheur; j'allais au plus pressé, je ne mesurais pas l'étendue de mes fardeaux. Aujourd'hui, tu es loin, tu ne me réchauffes plus de tes regards. D'affreux doutes sur ton courage, sur ta persistance me travaillent, car Dieu sait ce que ce monstre inventera, fera!... Elle m'écrit *qu'elle a écrit!*

Tiens pour règle de ma conduite que je ne survivrai ni à notre séparation, ni à quelque chose qui nous attaquerait trop vivement. Hier, au théâtre, l'idée que cette affaire odieuse allait traîner m'a, comme je te le dis, fait perdre la raison pendant dix minutes. Oh! combien j'ai besoin d'un ami près de moi, et je n'ai personne! Il n'y a que toi, Anna et Georges pour moi dans le monde, et cette infernale créature ne pense qu'à nous séparer! Oh! ma Linette, prends bien toutes les précautions, ne néglige rien! Qu'Anna prévienne Georges. Cette affreuse Chouette me dit qu'*on* a écrit. Elle est capable de faire écrire par un tiers, de faire mettre les lettres hors de France. Tu ne te figures pas à quel degré d'horreur elle m'a fait arriver pour *les femmes*. Toi exceptée, et Anna, je n'en aperçois pas une sans frémir. Et tout ce

1. Cette salle de bains, minuscule, était entièrement ornée de bas-reliefs galants imités de l'antique, de marbre et encastrés dans les murs.

qu'*elle* a acheté, par elle-même, m'est odieux. Je voudrais tout anéantir, tout brûler. Il me semble que tout cela distille du venin. Jamais de ma vie, ma vie n'a été si attaquée; jamais je n'ai eu tant d'obligations et si peu de tranquillité. Ton image, nos souvenirs, sont là, devant mes yeux, comme un autel de sainte et de patronne. Je me dis qu'un si bel amour, deux si belles intelligences, une âme commune si forte, ne succomberont pas devant une misérable servante. J'espère qu'elle se déboutonnera avec M. Fessart et qu'il pourra beaucoup, une fois qu'il aura le droit de se mêler de cela. Ne m'ôte pas l'espérance, la force ne me manquera jamais.

Quelle triste fête que celle du 16 mai[1] de cette année! Ah! comme il faut acheter cher son bonheur! Moi, je ne le trouve pas trop payé : mais toi?...

Dans quelques jours je me serai fait à ma solitude, et j'aurai pour soutien le saint travail, ce grand et terrible sauveur. Je vais m'y confier tout entier. Mais que de courses! Régler avec le *Constitutionnel*! Voir tant de monde!... Il faut finir avec Buisson, Labois[2] et autres, d'ici à dix jours. Et ranger, et travailler, et s'organiser!

Mon bon louploup, si je ne t'aimais pas à l'adoration, il y a longtemps que je n'existerais plus. Sans toi, je n'aurais survécu ni à la *Chronique de Paris*[3], ni aux Jardies[4], ni à ceci. Je suis ton ouvrage, depuis *la Comédie Humaine* jusqu'au souffle d'air qui entre dans mes poumons! Comme je vais soigner cette maison qui est la tienne, car je ne fais rien que pour toi, par toi! Je n'ai plus d'existence propre.

Allons, adieu, car il faut que j'aille acheter des chaises de cuisine, une table, une armoire, des chaises, un tas de vétilles

1. Jour de la saint Honoré, fête de Balzac. « Voici la veille de ma fête catholique, écrivait Balzac à madame Hanska, le 15 mai 1840, et dans quatre jours mon jour de naissance. Je n'ai jamais pu depuis que j'existe voir une fête dans ces deux jours, *jamais personne ne me les a souhaitées*, excepté, une fois, madame de Castries; la première année de notre connaissance (1832), elle m'envoya le plus magnifique bouquet que j'aie jamais vu. Aussi suis-je toujours triste ces jours-là.» (*Lettres à l'Étrangère*, I, 537.)

2. Avoué, près le Tribunal de première instance, 42, rue Coquillière, successeur de Guillonnet-Merville, dont Balzac, en sa jeunesse, avait été clerc.

3. Acquise par Balzac à la fin de 1835 et dont la déconfiture survenue au bout d'un an augmente sensiblement le passif du romancier.

4. Voir la note de la page 756 dans la livraison du 15 août.

de ménage extrêmement ennuyeuses et coûteuses. Je manque d'une foule de choses nécessaires : le charbon, les derniers ustensiles de cuisine, etc.

Voici une heure : il faut te quitter. J'ai arrangé de quoi écrire. Demain tu recevras une autre lettre plus longue et plus explicative. Je t'écris ce mot pour ne pas te laisser dans l'inquiétude. Mille caresses et de bons baisers.

Il faut que je dîne ici ce soir et j'ai à aller chercher des affaires au bout de Paris, rue Chapon[1]. Mille pigeonneries; à demain. Je me lèverai à cinq heures du matin pour t'écrire.

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

[Paris], lundi 17 [mai 1847].

Hier, mon louploup adoré, j'ai passé littéralement toute la journée, de six heures du matin à cinq heures du soir, à transporter du rez-de-chaussée au premier étage tout ce qui se trouvait dans la salle à manger. La salle à manger a été vidée et nettoyée. Ce travail, purement mécanique, est de la plus grande nécessité, car, pour la première fois de ma vie, *je ne peux pas rester avec moi-même*; ma tête se perd. Je suis dans la situation d'un homme qui se sent devenir fou.

A cinq heures et demie, je me suis habillé, et je suis allé dîner chez Fessart, car M. Fessart prend bien part à ma cruelle situation, et espère pouvoir m'en tirer.

La veille, j'ai dîné chez Véry[2], assis à la place que tu avais occupée. J'ai fait une chère détestable et un rêve délicieux. Oh, je crois ne t'avoir jamais aimée, en sentant comme je t'aime en ce moment! Après le dîner, je suis allé au Vaudeville[3].

Dans cette journée, j'étais allé acheter rue Chapon ce qui manquait pour la cuisine et l'antichambre. *Primo*, une table de cuisine, avec buffet. *Secundo*, un buffet avec étagère. *Tertio*, deux chaises. *Quarto*, une fontaine filtrante. *Quinto*,

1. Qui commence à la rue Vieille-du-Temple et finit à la rue Transnonain.

2. Le célèbre café Véry, fondé en 1805, était situé au Palais Royal, galerie de la Rotonde, 83.

3. Pour y voir *la Vicomtesse Lolotte* (de Bayard et Dumanoir) et *Ce que femme veut...* (de Duvert et Lauzanne) où jouait le fameux comique Arnal.

une console en bois de chêne poli. *Sexto*, deux coffres à bois, qui font banquette, et couverts en velours vert. *Septimo*, quatre chaises pour les chambres de domestiques. J'ai eu tout cela du meilleur goût, de la meilleure façon, et de la plus excellente fabrication, pour deux cents francs. Je n'ai pas besoin, comme tu vois, de gouvernante pour bien faire mes affaires.

Hier matin, 16 (le jour de ma fête s'est passé tout en travail; je n'ai vu personne, et je n'ai pas reçu d'autres fleurs que celles de mes souvenirs), il nous est arrivé un petit bonheur. Il faut aux deux portes cochères des heurtoirs. J'avais décidé une dépense assez forte, car elle coûtait autant que la porte. En tout, l'ornement est plus cher que le principal. Une femme est venue m'apporter de Rouen un délicieux heurtoir, qui n'a coûté que vingt-cinq francs et dont trois exemplaires coûteront quatre-vingt-dix francs. C'est un gain que six cent soixante-dix francs!

J'en étais là de ma lettre, lorsque la tienne m'arrive. Non! te dire ce que m'a fait l'aspect de cette chère écriture!... Non, c'était un baume. J'ai dévoré cela comme une fraise. Et quelles adorables consolations! Comme tu me rassures. Tu es un bon ange!...

Ma Linette chérie, tu m'étonnes beaucoup. Je t'ai écrit de Forbach, et j'ai pensé que tu irais, selon ton projet, pour quelques heures à Mayence, d'après cette lettre.

Je plie sous le poids des affaires et surtout des distances à parcourir. Notre arbitre pour l'ouverture des caisses est nommé. Il faut que j'aille le voir. Il est sur le boulevard Beaumarchais. Tout cela prend des journées.

Le 15, au moment où je sortais pour aller mettre ta lettre à la poste, on m'a dit que le fumiste, qui me demandait depuis le matin mille francs, était à côté, dans une maison, et m'attendait. Je lui avais fait dire que je ne voulais plus m'engager à rien, et que M. Santi ne m'avait pas parlé de payement à lui faire. Il arrive, et m'exhibe un effet de moi, de mille francs, au 15 mai! Comme mes papiers ne sont pas rangés, je n'avais pas pu voir ce payement, qui doit être indiqué. J'avais sur moi les deux mille francs de la Brugnol, et j'ai pu payer immédiatement cela. Mais je n'ai plus que

mille francs. Il faut me mettre en quête pour mes recouvrements aux journaux. Enfin, M. Fessart, à qui j'ai parlé de ces deux mille francs, escomptés à la maison Chevreux[1], m'a dit d'attendre et qu'il allait tirer cela au clair. Je payerai toujours, d'ici à trois jours, car je ne veux pas que cette sale guenon ait des titres sur moi, qui pourraient, sous sa langue infernale, passer pour des services rendus.

Je viens d'être interrompu pendant deux heures. Je ne puis rien faire de suivi, rien, tant que la maison ne sera pas terminée, et j'en ai pour quinze jours, je le crains bien. La galerie est une étuve; tous les tableaux en bois sont tordus. Reviendront-ils? Moret[2] me le dira.

Je voulais t'écrire bien au long. Il faut remettre cela; lors de l'expertise des caisses. Cela ne se fera que mercredi 18. Je ne t'écrirai que le 19; tu n'auras la lettre que le 24. On ne peut pas avoir marché plus vite! L'ordonnance du président, demandée vendredi, a été signée samedi. Je vais prendre jour tout à l'heure avec l'arbitre, et, si ce n'est pour mercredi, ce sera tôt, car demain Fabre parle d'apporter mes meubles. Je voudrais essayer d'aller demain à dix heures et d'avoir fini pour midi. Alors, je t'écrirais, et je gagnerais deux jours.

A demain, donc. Je vais essayer de voir M. Gavault pour voir si celui-là aura des idées pour la Chouette, car il faut en finir. Le mot : *On a écrit*, me fait craindre des menées de Polonais. Elle est capable d'avoir fait écrire de Pologne même.

Hâte-toi de défendre les lettres à écriture inconnue! *Elle* veut te créer des ennuis en Pologne, cela me paraît certain. Oh! mon louploup, défends nos deux existences, comme je vais essayer de les défendre ici, avec persistance et courage!

Adieu, mon cher bien aimé trésor! Espérance! comme tu dis. Ce sera notre dernière tempête, nos derniers ennuis. Je vais me caser, travailler à mort, et m'arranger pour partir au 16 août. J'ai vu Gossart; son frère gardera la maison. Mille baisers, mille tendresses, mon bon petit Évelino chéri. Je t'aime plus que je ne t'ai jamais aimée. Je te veux pour femme, ou je ne

1. Ou plus exactement : Cheuvreux, il est ainsi mentionné dans *l'Almanach des* 20 000 *adresses* : Cheuvreux-Aubertot, prop., éligible, rue Bleue, 13.

2. Moret que Balzac dans *le Cousin Pons* déclare le plus habile des restaurateurs de tableaux (*Lettres à l'Étrangère*, III, 323, 331).

veux pas de la vie. C'est mon thème, mon cri, avec mille variations. Adieu, à demain, si je puis en finir demain, ou à mercredi soir. J'espère que tu me consoleras toujours. Oh! ta lettre, ta chère et bien-aimée écriture! Je vais m'arranger pour mettre mes trésors dans la caisse. Il est bien temps!...

Cela m'a fait plaisir de voir ton affaire finie avec ta scélérate de femme de chambre. Je crois que la Brugnol fera de même, un beau matin.

Adieu donc. Il est trois heures. Cela ne peut être mis à la poste qu'à la Bourse, et je vais aller sans doute pour rien au boulevard Beaumarchais. Mille caresses, des nôtres et des plus gentilles. Oh! mon minou aimé! Quelles odes je lui ai adressées! Sois bien calme et bien tranquille. Ton rêve m'a fait rire. J'ai toutes les femmes dans une horreur profonde.

Un jour, j'ai vu chez M. Margone[1] (et j'ai dîné avec lui), M. de Lavilleheurnois[2], un héros d'une conspiration royaliste sous le Directoire, ou le frère de celui-là, je ne me souviens pas de la chose. Cet homme me frappa par sa mélancolie d'eunuque, et je dis ma pensée à M. Margone, en riant « le mot *femme* lui donne des nausées », me dit-il, « et cependant il a été bien aimé, trop aimé ». Je ne m'expliquais pas cela. Maintenant, je suis cet homme, et quelque chose de plus. Toi seule, et Anna, vous êtes tout le sexe pour moi. L'aventure de la Visconti[3] et celle de la Chouette, m'ont fait considérer le contact d'une femme comme la chose la plus dangereuse, la plus malheureuse et la plus

1. M. de Margonne, dont Balzac estropie toujours le nom, était un vieil ami de sa famille et propriétaire du château de Saché, près de Tours, où Balzac vint souvent travailler dans le calme des champs. *Une Ténébreuse Affaire* lui est dédiée.

2. En effet, Balzac n'a pu dîner avec le conspirateur, mort en 1799. Ce conspirateur était Charles-Honoré Berthelot de Lavilleheurnois, maître des requêtes, sous le roi Louis XVI, né à Toulouse vers 1750. La conspiration royaliste à laquelle il prit part avec Brotier, Poly, et d'autres se produisit le 13 janvier 1797. Lavilleheurnois fut condamné à un an de réclusion, mais mourut, déporté à Sinnamacy, en juillet 1792, à la suite du 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

3. La comtesse Gindoboni-Visconti, née Sarah Lovell, dont madame Hanska était, avec raison, fort jalouse. Elle était, avec son mari Emilio, locataire de Balzac aux Jardies. Le romancier lui dédia *Béatrix* et lui offrit le manuscrit d'*Honorine*, ainsi que son portrait par Gérard Séguin (actuellement au Musée de Tours, faussement attribué au peintre Court). Cf. L.-J. Arrigon, *Balzac et la Contessa*, Paris, Éditions des Portiques, 1932, in-12.

venimeuse qu'il y ait sous le ciel pour l'homme. Oh! tu ne sais pas comme ça a rivé nos liens! Ou toi, ou ne plus vivre!

Adieu; mille chères petites caresses.

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

[Paris, 18-20 mai 1847.]
Mardi [18 mai].

Hier, mon louploup chéri, ma touchante et divine Évelinette, je suis allé trouver l'expert et il est impossible de faire l'expédition aujourd'hui, car il y a trois intéressés à réunir. C'est pour demain onze heures. Il est douteux que je puisse t'écrire, mais je l'espère. Je te mettrai un mot qui te dira si tu peux payer Wolf[1] afin de ne pas te retenir à Dresde un jour de plus, et je le mettrai au bas de cette lettre.

Au moment où je t'écris cette lettre, je reçois ta seconde de Francfort. Oh! mon âme, ma femme idolâtrée, dix années de sevrage, comme Jacob, ne payeraient pas le bien que m'a fait ta bonne lettre!

Et me voilà interrompu par une lettre de notre infâme scélérate, qui n'a que trois lignes, et qui me paraît une conclusion. Elle me dit de venir.

Hier, j'ai causé de cette affaire avec Gavault pendant trois heures, de dix heures et demie à une heure du matin, car je ne respirerai que quand j'aurai tes lettres, et, d'après son avis, il faut tâcher, *par toutes les voies possibles*, de les ravoir. J'ai refusé tous ses conseils qui étaient déshonorants. Ainsi, il me disait de souscrire des billets, contre les lettres, et, qu'après, il vendrait, pour les billets, la plainte en cours. Je lui ai dit qu'il fallait être noble avec tout le monde, même avec les voleurs, et que si cela ne faisait pas un procès, je serais condamné par ma conscience.

Enfin, j'y vais aller, car je ne veux pas que tes lettres passent par la main d'un tiers. J'ai la ferme idée que je vais

1. Antiquaire à Dresde : « Je vais passer comme une flèche par Dresde... Malheureusement Bilboquet m'a chargé d'une commission pour Wolff et il faut vraiment toute mon amitié pour lui pour m'en être chargée, vu le désir que j'ai de tout terminer là au plus tôt, pour être plus vite auprès de mes chers enfans. » Lettre de madame Hanska, à sa fille Anna (12 mai 1847), publiée dans *La véritable image de madame Hanska*, p. 11.

les rapporter. C'est la même marche que chez ta donzelle. Cette créature est dans la période d'abattement.

Mais ce n'est pas tout. Si elle en a pris des copies? Je veux une lettre, que je dicterai, afin que toi et tes deux chers enfants vous soyez à l'abri de toute atteinte.

Ma bien-aimée, je suis dans une situation d'esprit qui te ferait pitié. Je pleure constamment, quand je suis seul, comme un enfant. Ma faiblesse est excessive contre mes souvenirs. J'attends tout du travail. C'est le dernier conseil de Gavault, à qui j'ai fait pitié. Si l'affaire de cette scélérate se termine bien, ce sera un grand pas de fait vers le *mieux* de mon esprit. L'idée d'être la cause involontaire d'une semblable injure, d'une atrocité pareille, contre les trois seuls êtres qui m'intéressent, que j'adore, me dissout.

Ma Minette, je n'ai pas encore vu M. Paillard pour la pendule, depuis que l'affaire a éclaté. J'y suis allé le deuxième jour de mon arrivée, et je ne l'ai pas trouvé.

Le désarroi de mon âme et de mes facultés est tel que je ne sais à quoi m'arrêter. La moindre contrariété me fait pleurer. Je répète ton nom, comme un ivrogne boit du vin. Je ne puis pas travailler avant cinq à six jours; eh! bien, c'est six siècles.

L'humidité de la galerie a perdu les tableaux. Oh! tout n'est pas rose. Il faudra revenir pour repeindre dans bien des endroits. Il faut que cette maison soit habitée, et pendant deux ans, pour rendre tout beau et solide. Je m'y attendais d'ailleurs.

Jeudi 20 mai.

Hier, ma bien-aimée Linette, j'ai passé toute la journée à la douane et à déballer le lustre, et il m'a été impossible de t'écrire, car j'étais, avant-hier, si fatigué que, mercredi matin, je me suis levé à neuf heures; il a fallu partir pour la douane, et voici le résultat.

Il est arrivé peu de dégâts au meuble royal de l'armoire. Fabre la trouve à mille piques au-dessus du meuble de Miville[1].

1. Miville-Krug, de Bâle. Le *Bottin* le mentionne à la rubrique : Gravures, tableaux, curiosités. Pour le meuble en question, Balzac avait dû payer sept cent cinquante-sept francs d'achat, port et douanes.

Mais moi je la trouve intéressante au point de vue de l'art et fort belle.

La note pour Wolf te dira ce qui est arrivé au lustre, qui est une *merveille*. Il vaut toute l'acquisition.

Ne me demande pas de longues lettres en ce moment. Je suis occupé à tout finir, tout ranger, afin de mettre un peu d'ordre autour de moi. Il faut que je mange chez moi. Il faut que j'aie un cabinet de toilette, et tout est à créer, à arranger!

Il y a espoir que les lettres me soient rendues et que toute cette affaire soit finie. Mais ne néglige aucune précaution.

Paye Wolf, mais qu'il soit bien entendu entre vous qu'il te fasse une diminution de deux cents francs sur ton premier marché avec lui, car il y a cela de dommages, et plus que cela de dépréciation.

On a été forcé de couper cinq centimètres dans les pieds de l'armoire; mais cette suppression n'a pas nui à la grâce du meuble.

Adieu, j'attends une lettre de toi pour savoir où t'adresser le journal que je vais commencer pour toi, dès que je serai remis à mes travaux. Nous avons tant d'armoires, tant d'endroits à serrer *des effets*, que je ne crois pas que nous en ayons jamais assez pour la dixième partie de ces profondeurs.

Mille baisers, mille tendresses. Je t'aime comme un fou. Je vais tout arranger pour aller te rejoindre au mois d'août, et je ne veux plus te quitter. Sois tranquille sur moi. Aujourd'hui, jour de ma naissance[1], je te donne à nouveau toute ma vie et toute mon âme. Mille caresses au minou.

Je ne t'écris plus, sans savoir où adresser la lettre.

A madame Hanska, à Radziwiloff[2].

[Paris, 24-31 mai 1847.]
Lundi 24 [mai].

Chère Comtesse, vous ne sauriez croire mon double chagrin. Je vais brûler une lettre de huit pages qui vous était écrite

1. Balzac était né le 20 mai 1799 à Tours, 25, rue de l'Armée-d'Italie (actuellement, 35, rue Nationale).

2. Ville russe de Volhynie située à la frontière de la Galicie, à proximité de Wisniowiec, domaine du comte André Mniszech, frère de Georges, où madame

depuis trois jours, car j'ai reçu hier votre lettre de Leipsick, et vous me dites d'adresser mes lettres, à compter du jour où je recevrai cette lettre, à Radziwiloff!... Vous savez maintenant pourquoi je la brûle. Il n'y a plus *ni petite fille*, ni aucune de ces confitures d'amitié qui émaillaient la correspondance. Il faut revenir à l'*Officiel*.

Enfin, je suis bien chagrin, car je voulais vous écrire que si Wolf[1] était honnête, il devait vous vendre les deux paires de vases dont vous m'avez tant parlé, à bons prix. Chose effrayante! Je n'ai pas assez de porcelaines! D'abord, je change la destination du vase ou de la potiche verte de mon cher Zorzi[2]. Je ne veux pas qu'elle soit dans l'escalier; elle sera dans mon cabinet, au-dessus du meuble florentin du Roi[3]. Il faut donc deux vases ou pots pour l'escalier. Puis, il en faut deux pour mon cabinet. Qui l'eût dit?

Je vais maintenant vous recopier, et vous mettre en *vous*, la lettre à brûler, coupable de trop de cette syllabe qui fait le charme d'une des plus fameuses poésies légères de Voltaire[4].

D'abord, en lisant cette lettre de Leipsick, je vous ai comprise comme on comprend son mal raconté par un autre. Je suis dans un tel état de souffrance morale que toute description en est inutile. Je suis dans un tel état d'irritation que les plus légères contrariétés me jettent dans des fureurs épileptiques.

[Dimanche] 30 mai.

Six jours d'interruption! Levé à quatre heures tous les jours! Pas *une seconde* de relâche. Il a fallu, moi et Millet[5], à

Hanska allait faire séjour. Ainsi qu'on l'a déjà vu dans la dernière lettre, madame Hanska regagnait l'Ukraine par étapes : Francfort, Leipzig, Dresde, Breslau, et enfin Wisniowiec. Balzac devait passer à son tour, à Radziwiloff, quelques mois plus tard, se rendant à Wierzchownia pour y rejoindre madame Hanska. Cf. *les Cahiers Balzaciens*, n° 7. (*Lettre sur Kiew.*)

1. Antiquaire à Dresde.

2. Georges Mniszech.

3. Sur ce meuble florentin, que Balzac avait acquis en décembre 1843, voir *le Musée des familles* du mois d'août 1846, où l'on trouvera (p. 321-324) un article de Léon Gozlan, *Secrétaire de Henri IV et commode de Marie de Médicis*, meubles florentins retrouvés par M. de Balzac (avec illustrations). Cf. *Lettres à l'Étrangère*, II, 247-248, 267, 280, 308, 328, 356, 447; III, 39.

4. Épître *Sur les vous et les tu* adressée à madame de Gouvernet. (Mademoiselle de Livry.)

5. Son domestique.

nous deux seuls, battre et nettoyer la bibliothèque, la monter du rez-de-chaussée au premier étage, et, au moment où je vous écris (2 heures, après-midi, 30 mai), Fabre[1] fait encore travailler à la bibliothèque. Je l'aurai difficilement ce soir pour mettre mes livres.

L'histoire de ces six jours vaudrait six cents pages. *Primo*, procès avec Jacques[2] (il est arrangé). *Secundo*, procès avec Fabre! Cet homme, à qui j'avais donné, comme vous le savez, huit mille francs d'argent, n'a pas voulu me livrer le reste de mes meubles (à moi!) sans l'argent. C'est effroyable!

Des courses sans nombre! Il manque une foule de petites choses, qui, au total, feront des sept à huit mille francs. Et combien de courses!

Lefébure ne voulait plus rien faire.

Les tapis vont à six mille cinq cents francs. Il y a six mille francs à payer pour cela en juillet et août. Les dorures de Servais[3] vont à trois mille cinq cents francs. Le tapissier ira à deux mille cinq cents francs.

Je reçois à cette heure ta chère lettre de Breslau.

Dans ces six jours, calculez tout ce que j'ai dû faire, vous en serez effrayée. Aussi, vais-je très mal. J'ai les amygdales constamment enflammées. Mais je ne puis pas m'arrêter avant d'avoir mis la maison en ordre et rangé la bibliothèque et les papiers.

Les consoles de Servais viennent d'arriver pour les deux vases grand mandarin. A toute heure il arrive des choses qu'il faut recevoir. Tout donne lieu à des remaniements coûteux. Les deux lanternes, au premier et au rez-de-chaussée, doivent être diminuées.

Je dîne tous les jours chez le restaurateur, car je ne puis pas faire encore de cuisine, et cette vie, qui coûte trois cents francs par mois, est exécrable.

Les échéances arriveront. Tout se double comme dépense, et il faut pouvoir travailler.

Il faut dix jours de persistance, de courses, etc., pour *avoir des stores* aux quatre jours de la galerie!...

1. L'ébéniste.
2. Voir plus bas, p. 5 : « Jacques, le peintre, ce mauvais drôle. »
3. Doreur en cadres, 9, rue des Beaux-Arts et 20 bis, boulevard des Italiens. Médaille de bronze à l'Exposition de 1839.

J'aurai trois mille francs chez les Grohé[1]! Vous aimiez si peu les meubles en bois de rose de Fabre, que j'ai donné deux cents francs pour ne pas les avoir, et il faudra quinze cents francs à Grohé pour les siens.

Vous raconter tous ces ennuis, ces mécomptes, ces dépenses grossies, çà serait vous faire verser des larmes. Il y a pour trois mille francs de glaces, sans compter celles de la bibliothèque! Je ne sais pas où me fourrer. Je vais travailler à en mourir, finir *les Paysans*[2], faire du théâtre[3], achever *le Député d'Arcis*[4] et brocher une œuvre aux *Débats*[5], car il faut aller vous retrouver en Ukraine, ou je périrais d'ennui. Croiriez-vous qu'en travaillant comme un commissionnaire, en fatiguant comme un soldat, allant, venant, courant, je sens un vide et un ennui qui me tuent!

J'ai envoyé Pauline et sa mère au Vaudeville, voir Arnal[6]. Elles vous parleront de cela.

Enfin, dans cinq à six jours, je vais être à mon bureau de travail et prendre une vie régulière, travailler au jour, et dormir pendant les chaleurs.

Ayez l'excessive bonté d'écrire à Wolf de tout envoyer ce que vous avez acheté à Dresde[7]. Tout ce que vous avez pris là était nécessaire, indispensable.

Avant le 15 juin je n'aurai encore aucune pièce de complète! C'est effrayant. Maintenant, voulez-vous connaître Paris?

1. Grohé frères, fournisseurs du Roi, médaille d'argent à l'Exposition de 1839 et médaille d'or à celle de 1844. Meubles et objets d'art, 30, rue de Varennes.

2. Qui restèrent inachevés (*Revue de Paris* du 15 août, p. 749, n. 1).

3. *La Marâtre*, drame intime en cinq actes et huit tableaux, représenté pour la première fois au Théâtre-Historique, le 25 mai 1848.

4. Dont la première partie parut dans *l'Union monarchique* du 7 avril au 3 mai 1847. La seconde partie fut composée par Charles Rabou, après la mort de Balzac et parut dans *le Constitutionnel*, en 1853.

5. Il n'en brocha aucune, mais se proposait d'adresser à ce journal, sous le titre de *Lettre sur Kiew*, le récit de son voyage et de son séjour en Ukraine. Cette lettre, inachevée, a été publiée dans *les Cahiers Balzaciens*, n° 7. Le voyage de Balzac avait été annoncé à grand fracas dans *les Débats* du 4 septembre 1847, et aussi, deux jours après, dans *le Charivari*.

6. Pauline Moniuszko et sa mère, madame Aline Moniuszko, sœur de madame Hanska, étaient allées au Vaudeville, pour voir le fameux comique Arnal dans *la Vicomtesse Lolotte* et dans *Ce que femme veut*.

7. Sur ces achats de madame Hanska à Dresde, voir *la Véritable image de madame Hanska*, p. 11.

M. Ramée[1], un des plus savants architectes de France, un homme qui professe et qui restaure avec deux millions que le gouvernement lui alloue, la cathédrale de Beauvais, a vu notre œuvre. Il a tout parcouru et il m'a demandé : « Depuis quand avez-vous commencé? — Depuis neuf mois, et il en faut encore deux. Mais ce que j'ai dépensé de colères, d'irritation et de temps, vaut la maison! — Neuf mois, a-t-il repris! Moi, en deux ans, je n'y serais pas arrivé! »

Depuis huit jours je n'ai pas eu le temps d'écrire deux mots à Doctor[2]. Je n'ai pas eu le temps de me faire la barbe, de mettre une chemise! Au moment où je vous écris, il y a Fabre et quatre ouvriers qui travaillent autour de moi. J'aurai des ouvriers encore pendant trois semaines.

Croiriez-vous que Jacques, le peintre, ce mauvais drôle, disait à Petit, le restaurateur des coupoles, d'en faire le moins possible!... Les coupoles, vous n'en avez vu que les squelettes. J'ai distrait le compte de M. Petit, des comptes de Jacques. Il travaille pour moi; il en a encore pour deux jours, et il ne sera payé que quand nous serons contents. Les coupoles seront magnifiques; tout y sera en harmonie, mais quelles dépenses! Tous les gens d'esprit disent la même chose : « Ce n'est pas une maison, c'est un écrin! » Et je me dis : « Le diamant n'y est cependant pas encore! »

Ce que Grohé a à faire de supports, c'est fabuleux! Il y en a huit en bois. M. Paillard[3] en a huit en cuivre doré. Les raccords de peinture ne seront finis que la semaine prochaine. Or, tant que j'aurai à me préoccuper d'ouvriers à faire venir, de travaux, de choses à finir, à compléter, comment travailler? C'est impossible.

J'ai ajourné les deux constructions accessoires, à juin 1848; c'est une affaire de deux mille francs.

Madame de Girardin[4] est gravement malade. Je l'ai su par

1. Né le 18 avril 1764 à Charlemont (Ardennes), mort le 18 mai 1842 à Beaurains (Oise).

2 Auquel Balzac avait fait une commande de linge à son récent passage à Francfort. « Avant son départ, écrivait, le 13 mai 1847, madame Hanska à sa fille, il [Balzac] a fait des commandes de linge ici, ce qui a rendu bien fiers les Francfortois. » Cf. *la Véritable image...*, p. 20.

3. Fabricant de bronzes, 3, rue de la Perle.

4. Madame de Girardin, née Delphine Gay, grande amie du romancier qu'elle célébra dans *la Canne de M. de Balzac* et raccommoda plus d'une fois avec

Méry[1]. Il a fallu lui faire une visite hier, et j'ai appris là un monde de choses que je vous dirai de vive voix.

Vous voyez comme je vous écris? Chaque alinéa constitue une interruption.

N'oubliez pas de me faire raconter, à Wierzchownia, cet hiver[2], les comédies que Fabre a jouées pour obtenir de l'argent. C'est quelque chose de merveilleux. Les méridionaux français sont supérieurs à tout ce que les romanciers peuvent inventer sur eux. C'est quelque chose de prodigieux.

J'ai pour quatre cents francs de verrerie ordinaire et de porcelaine ordinaire. Si vous rencontrez jamais, comme l'hiver dernier à Dresde, quelque chose de magnifique en verrerie ou cristaux de Bohême[3], pensez à moi.

J'ai été trois jours entiers à ranger et à compter le linge! La lingerie est encore à peindre et à terminer.

Je vais demander à être fait officier de la Légion d'honneur[4], pour avoir enfanté les prodiges de la rue Fortunée!

Le petit père Santi[5] m'a demandé de lui faire un effet de mille francs.

Voici ce qu'il y aura à payer en juillet et août, pour le moment : Servais, deux mille francs; miroitier, mille francs; Chapsal, quinze cents francs; tapis, six mille francs; étoffes, deux mille francs; entrepreneurs, huit mille francs; linge[6], deux mille francs; Santi, mille francs. Total, vingt trois mille cinq

Emile, son mari, directeur de *la Presse*. Elle mourut en 1855. Cf. H. Malo, *Une muse et sa mère* (Paris, Emile-Paul, 1924, in-8) et *la Gloire du Vicomte de Launay* (Paris, Emile-Paul, 1924, in-8).

1. Poète d'une extraordinaire fécondité, né aux Aygalades près Marseille, le 21 janvier 1798, mort à Paris, le 17 juin 1866. Balzac lui avait rendu visite à Marseille lors de son passage avec madame Hanska en octobre et novembre 1845. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 120-125.

2. Balzac, en effet, passa l'hiver à Wierzchownia. Arrivé le 13 octobre 1847, il n'en repartit qu'en février 1848.

3. Quelque chose de semblable sans doute au magnifique hanap que lui avait offert son admiratrice la comtesse Ida de Bocarmé, en mars 1844. Nous avons reproduit ce chef-d'œuvre de cristallerie dans *Bettina ou le Culte de Balzac*, en frontispice et à la page 27, avec description (p. 51).

4. Il avait été fait chevalier, par décret du 24 avril 1845, en même temps qu'Alfred de Musset et Frédéric Soulié. Le décret n'avait paru au *Moniteur* que le 1er mai suivant. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, I, 369; III, 100, et aussi : *l'Illustration* du 3 mai 1845 (p. 147); *le Charivari* des 22 mai et 13 août 1845.

5. Son architecte.

6. Sans doute le linge acheté à Francfort, voir plus haut.

cents francs, et ma mère[1], huit mille francs. Total, trente deux mille francs. D'ici là, j'aurai bien pour huit mille francs à payer au comptant. Mettez Buisson et Labois[2], c'est cinquante mille francs environ. Puis, il faut de l'argent pour mon voyage, et il en faudra laisser au frère de Gossart[3] pour les impositions, le concierge, et lui en envoyer pour les payements, que je reculerai en mars 1848[4], et qui seront : Froment-Meurice[5], Paillard, Grohé, Liénard[6]. En tout, treize mille francs; et, le reste des mémoires des entrepreneurs, sept mille francs; ça fera vingt mille francs. Ceci retardera d'un an ma libération définitive.

Voilà ce que vous m'avez demandé.

D'ailleurs, tant de sacrifices, d'ennuis, ne seront pas perdus. La *petite fille* sera dans son écrin comme doit y être une chose précieuse, un diamant sans pair, un bijou sans rival!

M. Margone[7] est venu voir ces merveilles, et malgré sa froideur, il a été émerveillé, comme je n'ai jamais vu d'homme. Il a conclu au million dépensé, et a dit qu'excepté le duc de Luynes[8], il n'y avait rien de pareil à Paris. Je l'irai voir à Saché, quand j'irai chercher la commode qui manque.

Fabre a encore pour seize cents francs de meubles à faire, non compris la table de nuit en Boule, pour la chambre à coucher.

Le lundi 24, jour auquel j'ai voulu refaire les huit feuil-

1. Balzac mourut sans avoir pu s'acquitter complètement envers sa mère, à laquelle madame Hanska fit très régulièrement une rente de 3 000 francs. Cf. *la Véritable image de madame Hanska*, p. 33.

2. Buisson, tailleur et créancier de Balzac; cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 115, 138. Labois, avoué à Paris, 42, rue Coquillière, successeur de Me Guillonnet-Merville, dont Balzac avait été clerc.

3. Gossart, notaire, 29, rue Richelieu.

4. C'est-à-dire à son retour d'Ukraine.

5. Froment-Meurice, le fameux orfèvre dont il était fort bon client; cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 74, 96, 112.

6. Liénard, « notre célèbre sculpteur sur bois », ainsi que le mentionne Balzac dans *le Cousin Pons*. La chaire et le banc-d'œuvre de l'église Sainte-Clotilde ont été exécutés par Liénard.

7. Ou plus exactement M. de Margonne, vieil ami de la famille Balzac et propriétaire du château de Saché en Touraine, où le romancier fit plus d'un séjour et plaça le site du *Lys dans la vallée*.

8. Honoré-Théodoric-Paul-Joseph d'Albert, duc de Luynes (1802-1867), archéologue, membre libre de l'Académie des Inscriptions. En 1862, il fit don à la Bibliothèque impériale d'une magnifique collection de sept mille huit cent quatre-vingt-neuf objets évaluée 1 200 000 francs.

lets écrits en *tu*, la veille nous avions eu trente degrés de chaleur, qui ont succédé à des temps froids. La nuit, j'avais tout fermé. J'ai failli périr par étouffement, et j'ai été réveillé par une des plus affreuses crampes que j'ai eues. Elle a duré une heure. Je vous raconterai cela, en vous peignant les chaleurs tropicales de l'hôtel de la rue Fortunée, où Georges se trouverait si heureux!

Je vous peindrai difficilement ma consternation quand j'ai vu qu'il fallait adresser mes lettres en Russie. La séparation a été une maladie qui dure encore et qui ne se guérira qu'à Wierzchownia. Mais la privation de l'intimité!... Me croiriez-vous? Ça a été le dernier coup, qui, plus faible que les autres, détermine la chûte. Je ne sais comment faire; à chaque ligne, j'hésite, et je me fais des remontrances pour rester dans les termes convenus.

Je n'ai pu écrire à vos chers enfants, qui sont comme des enfants donnés, pour moi, par l'amitié, par la prédilection! N'oubliez pas, outre vous trois, qu'il y a le quatrième, l'absent, qui souffre mille maux, qui maudit la France et la rue Fortunée et qui trouve la Russie, Wisnowitz et Wierzchownia les plus beaux endroits du monde. Oh! j'irai, je laisserai tout! Je n'aime que mes chers saltimbanques[1].

Ah! j'ai trouvé pour l'œuvre de Zorzi. *Christophe Colomb* ira dans le cadre Louis XVI, et *Salomon* dans le nouveau. De plus, ils quitteront la salle à manger et viendront dans mon cabinet, car l'un est le souvenir de mon bon et unique ami masculin, Zorzi, et l'autre, un souvenir de *votre souvenir* à Naples, pour votre pauvre Bilboquet. Par quoi remplacerai-je ces deux cadres dans la salle à manger? Je ne sais pas. Mon cabinet aura, de plus, un mandarin phénoménal et la buire en craquelé, sur deux piédouches. Les deux vases de Dresde iront sur le meuble du Roi, et j'en ai deux autres en vue, pour le meuble de Rouen. La cheminée aura la garniture impériale. Il restera deux places pour deux piédouches à faire et des curiosités à trouver.

1. Atala, Zéphirine, Gringalet, c'est-à-dire : madame Hanska, sa fille Anna, son gendre Georges, et lui-même Bilboquet-Balzac, ainsi baptisés en souvenir de la parade des *Saltimbanques* de Dumersan et Varin. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 29 et 78.

Grohé fait un meuble délicieux pour exhiber les cassettes, qui aura pour pendant la fameuse caisse de Mayence, montée sur des pieds en fer. Vous me gronderez, mais il a fallu faire venir les quatre parties du monde, de chez Schwab[1]. Tout vu, il n'y a que cela pour aller dans mon cabinet.

Pas de nouvelles de Vital. Je lui ferai dire de venir demain par Lefébure.

Hélas, en 1848, il faudra acheter pour mille francs de rideaux blancs, pour les changer quand on blanchira ceux qui y sont.

Voici maintenant mon compte. J'ai, en tout, soixante quinze mille francs à payer. Si j'en reçois quinze et que Rotschild[2] m'en prête trente, cela fera quarante-cinq mille francs. Il faudra que j'en gagne trente-cinq mille. Cela ne me fait payer ni Buisson, ni Sèvres[3], ni Labois, et il faut gagner trente cinq mille francs. Aussi, ai-je la crainte de ne pouvoir partir qu'en septembre, et le tout à cause des retards de Fabre et consorts, Paillard et autres.

Depuis huit jours, j'ai un fonds de fièvre, causée par la fatigue, assez inquiétante pour consulter M. Nacquart[4]. Depuis que je vous écris, mon mal de gorge augmente; mais ce ne sera rien; c'est de la fatigue et de l'échauffement!

Oh! je vous assure bien que si je croyais travailler pour moi seul, il y a bien longtemps que j'aurais tout abandonné, tout quitté. Mais l'idée de loger dans cet écrin une bien-aimée, me donne la force de tout supporter. C'est le sentiment catholique transporté dans la vie privée. Vous savez bien ce que je veux dire, vous qui marchez par la même voie, le même sentiment, et vous faites des joies infinies de vos peines, en pensant aux trois êtres qui vous sont si chers. Au début de la vie, on aime toute la création, on se sent des forces à tout chérir. Mais, à mesure qu'on s'avance, comme on rétrécit le cercle, comme

1. L'antiquaire de Mayence; voir plus loin p. 36.

2. James de Rothschild dont Balzac estropie presque toujours Cf. le nom. *Lettres à l'Étrangère*, III, 116.

3. Les entrepreneurs et ouvriers de Sèvres qui avaient travaillé à la fameuse villa des Jardies, à Ville-d'Avray; cf. *Lettres à l'Étrangère* III, 22.

4. Le docteur J.-B. Nacquart, membre de l'Académie de médecine, vieil ami de Balzac, et auquel est dédié *le Lys dans la vallée*; leur correspondance a été publiée dans *les Cahiers Balzaciens*, n° 8.

on écope sa barque, comme on se jette des marchandises à l'eau! Je n'ai plus que trois êtres aimés : vous et vos deux enfants, et il en est ainsi de vous. Mais aussi, quels immenses trésors d'affection! Ce qui se répandait sur l'univers, se concentre sur les chéris, sur les élus, sur les aimés! Dites bien cela à vos chers enfants, qui comptent pour vingt, et à vous qui comptez pour quatre-vingts, dans les cent de force aimante, l'infini du cœur humain.

Adieu, pour aujourd'hui. Il est trois heures, et il est impossible de faire partir cette lettre, quand on est à Beaujon. Il faut attendre à demain. Mais je ne finirai pas sans vous remercier, sans appeler sur vous tous les bienfaits de Dieu pour les bonnes et consolantes lettres que vous m'avez envoyées de Dresde, de Breslau. J'ai bien compati à vos ennuis sur les chemins de fer allemands[1]. Vous étiez seule, et je sais ce que c'est d'être seul!

Toutes vos acquisitions ont été faites à Dresde comme si vous aviez entendu mes souhaits ici. Oh! que de regrets pour les vases bleus! C'est une leçon. Il faut toujours mettre la main sur ce qui est unique et beau.

J'avais dîné à trois francs chez Broggi[2], et je m'applaudissais de ma sobriété. J'arrive sur le boulevard, et je vois ce cadre, ce mandarin. J'ai sauté dessus. Mon dîner à coûté quatre cent trois francs!

Adieu, chère Comtesse, à demain. Je ramasserai dans mon souvenir tout ce que j'aurai oublié, et vous ferai un petit bouquet d'adieu. Maintenant vous recevrez les lettres *bilboquetiennes* trois fois par mois, le 10, le 20, le 30. C'est là les jours de départ. Vous verrez les jours d'arrivée.

A demain. Mon mal de gorge augmente; il faut aller voir le docteur.

HONORÉ DE BALZAC

(*A suivre.*)

1. Sur la lenteur des chemins de fer allemands on pourra lire l'amusant récit fait par Balzac dans la *Lettre sur Kiew* (*les Cahiers Balzaciens*, n° 7, p. 25 et suivantes.

2. Paolo Broggi, fameux restaurateur italien, 17, rue Lepeletier, à côté de l'ancien Opéra.

L'INSECTE CAMOUFLEUR

Nul n'ignore combien sont extraordinaires, chez l'insecte, les manifestations de l'instinct. Elles nous instruisent, par contraste, sur l'intelligence.

Leur enseignement est surtout précieux par l'effet de surprise qu'elles produisent sur nous. Elles nous rappellent qu'il est assez risqué de compter notre logique parmi les principes directeurs de la nature. C'est là une leçon sur l'esprit humain et dont je regrette de ne pouvoir faire sentir ici l'immense portée.

Bien que la présente étude porte sur un sujet très restreint, son intérêt pourra donc peut-être dépasser celui de la simple curiosité.

***

Il s'agit de l'Ammophile. C'est, pour la classification zoologique, une « Guêpe », bien qu'elle ne ressemble en rien à ce que le vocabulaire usuel désigne sous ce nom[1].

Plusieurs subdivisions ont été distinguées dans la vaste catégorie des « Guêpes ». L'ammophile se range dans celle des « Guêpes fouisseuses ». Toutes les espèces ainsi cataloguées ont, en effet, pour coutume de fouir des terriers qui seront à la fois garde-manger, berceaux, pouponnières à un seul poupon.

1. C'est ainsi que les « Abeilles » comprennent aussi un nombre immense d'espèces très différentes de notre abeille commune. « Abeilles » et « Guêpes », également buveuses de sirop à l'état adulte, se distinguent en ce que les premières nourrissent leurs larves de matières végétales sucrées — miels — et les secondes de matières animales.

Elles vont à la chasse, non pas pour elles, idylliques buveuses de nectar qu'elles sont, mais pour une progéniture dont elles ne connaîtront jamais rien. Elles rapportent une proie en apparence morte, en réalité paralysée seulement. Leur aiguillon, piquant les principaux centres nerveux de la victime, y a instillé un poison destructeur de toute faculté motrice.

Après avoir approvisionné le terrier d'une ou de plusieurs pièces de ce gibier mort-vivant, elles pondent un œuf sur lui, ferment le terrier et s'envolent pour ne plus jamais revenir.

Une larve, minuscule, sort de l'œuf pondu. Naissant attablée, elle se met aussitôt à dévorer ses vivres vivants mais sans défense. En elle est inné un tact de consommateur qui répugne au faisandage. Premier service : les graisses, les tissus de remplissage... Puis viennent les divers organes dans l'ordre inverse de leur utilité vitale. Le système nerveux est gardé pour la fin. Ainsi le carnivore poupon aura-t-il eu, pour tout son repas, de la viande au plus haut degré de fraîcheur, puisque le mangé ne sera mort que des dernières bouchées du mangeur. Sage mangeur! qui évite ainsi la corruption génératrice des funestes ptomaïnes, un poison dont il ne réchapperait pas. Au surplus, il va vite en besogne et « profite »! Figurez-vous un rat dans un cheval et qui, au bout de huit jours, serait devenu gros comme un mouton, et n'aurait laissé de sa proie — strictement — que la peau et les os.

Une fois cette fantastique ripaille terminée, la larve poursuit le destin commun à la plupart des insectes : elle file autour de son corps un cocon où elle se changera en chrysalide léthargique. Elle passera ainsi l'hiver.

Quand viendra la belle saison, elle se réveillera sous la forme de l'insecte parfait de son espèce. Parfois la durée du cycle est abrégée. Des œufs sont pondus au commencement de l'été, desquels sort, au bout d'un mois, après avoir subi la métamorphose complète, une génération mère d'hivernants.

Les proies paralysées qui servent de nourriture aux larves varient suivant les espèces. Mais chaque espèce ne chasse qu'un seul gibier, toujours le même : le *Sphex à ailes jaunes* approvisionne son terrier-pouponnière de grillons, le *Sphex languedocien*, d'éphippigères (grosses sauterelles), le *Chlorion*, de blattes, l'*Ammophile*, de chenilles...

Notons, à propos du *Sphex*, que la zoologie l'a pris comme type représentatif de sa famille. Non seulement lui, mais les Chlorions, Ammophiles et autres Guêpes fouisseuses sont des *Sphégides*.

***

Il y a plusieurs espèces d'Ammophiles. A chacune sa chenille. L'*Ammophile hérissée*, héroïne des anecdotes entomologiques que l'on va conter, ne saurait être trop encouragée par l'agriculture, car elle s'en prend au *ver gris*, le plus redoutable ravageur de légumes après le ver blanc, dont chacun sait qu'il est la larve du hanneton.

Chenille d'un papillon de nuit commun, la *Noctuelle des moissons*, le ver gris s'enterre pendant le jour. Il ne sort et ne mange que la nuit. Son morceau de choix dans les carottes, navets, rutabagas, betteraves, auxquels il s'attaque également, c'est le collet de la racine, de sorte que son œuvre d'extermination végétale est rapide.

J.-H. Fabre nous conte, dans ses *Souvenirs Entomologiques*[1], les difficultés de la recherche du ver gris.

Il s'était mis en quête avec sa maisonnée entière, dont son jardinier, expert et subtil chasseur de toutes les « vermines ».

Pendant trois heures, bredouille générale et complète, lorsque l'illustre entomologiste, qui suivait des yeux une ammophile, eut l'idée de fouiller plus profondément aux points où l'insecte avait gratté le sol, et il réussit.

« Chasse à la truffe », dit-il. La truffe, c'est le ver gris, le chien truffier, l'ammophile, le profiteur du chien, l'entomologiste.

Si le Sphégide ne menait pas sa fouille à bonne fin lui-même, c'était parce qu'il ne rencontrait pas la truffe à la profondeur ordinaire. Mais il l'avait sentie. On ne s'explique pas bien comment il percevait, à travers quatre ou cinq centimètres d'épaisseur de terre, la présence d'une chenille immobile et sans odeur.

Quant à l'enfoncement inusité du ver gris, il provenait sans doute, en l'occurrence, de l'humidité de l'air, annonce de

1. *Nouveaux Souvenirs entomologiques*. 2e édition. Paris, Ch. Delagrave, pages 20 et suiv.

pluie : le ver gris était allé se mettre au sec plus loin de la surface.

Mais pourquoi J.-H. Fabre attachait-il tant de prix à la possession de cette malfaisante chenille? Parce qu'il machinait un stratagème qui restera comme un des traits les plus frappants de son admirable ingéniosité. Il s'approvisionnait en « pièces d'échange ».

Voici ce qui arriva désormais à plusieurs reprises aux ammophiles du voisinage :

Une d'elles transportait au terrier creusé d'avance une chenille paralysée. Parvenue au but, elle abandonnait sa proie pour terminer l'aménagement de la future pouponnière. Mais Fabre était là!... et pendant que l'insecte vaquait à son travail, il substituait au ver gris léthargique une des pièces d'échange, c'est-à-dire un ver gris bien éveillé, apte à se tortiller avec vigueur.

Nous ne connaîtrons jamais le degré de stupéfaction du Sphégide prêt à mettre les vivres en magasin. Toujours est-il que sans perdre de temps, il procédait sur la chenille échangée à l'œuvre de paralysie qui devait être pour lui le recommencement d'une opération accomplie déjà et mystérieusement anéantie dans ses effets.

Ce fut ainsi que Fabre le vit piquer successivement tous les anneaux du ver gris, chacun contenant un centre nerveux à peu près autonome.

***

Le hasard me favorisa d'une variante bien curieuse du même spectacle.

Une petite ammophile trottait devant moi, transportant sa proie morte-vivante qui était arrimée suivant le procédé traditionnel, qui est fort judicieux.

Traduisez-le ainsi à notre échelle : un lévrier de moyenne taille chargé d'un long et gros traversin. On lui a passé, près du train arrière, une sangle qui maintient l'encombrant objet fixé contre son ventre et entre ses pattes. Par l'autre bout, il tient dans sa gueule le traversin soulevé au-dessus du sol.

Mais profitant de ce qu'elle a, comme tous les insectes, trois paires de pattes, l'ammophile en garde deux pour la

marche et fait jouer à la troisième le rôle de sangle : elle s'en sert pour embrasser étroitement et appuyer contre son corps celui de la chenille. Ses robustes mandibules pincent le premier anneau avant du ver gris qui est porté ainsi triomphalement la tête en l'air.

La bestiole cheminait donc en palier d'une allure vive et dégagée, malgré son bagage, témoignant par là de la belle humeur et de l'énergie naturelles à sa race. Elle m'inspirait confiance en sa destinée. Mais l'accident surgit... D'où? Je ne le vis pas : ce fut trop rapide. Il y eut le choc brutal d'un noir biplan à l'atterrissage. C'était une autre ammophile, une sœur bien plus grande : d'un coup de tête, accompagné d'un vrombissement sec, elle envoyait bouler, séparée de son fardeau, la plus petite. Court pugilat : riposte de la naine, contre-riposte de la géante... Après un échange de quatre ou cinq bourrades, aussi fulgurantes qu'inoffensives, la petite s'envola indemne, mais persuadée.

La voleuse restait en possession du bien mal acquis. Elle se mit à califourchon sur le ver gris et lui pinça la nuque. Je crus que c'était pour en faire charroi à son tour. Le ver persévérait à la perfection dans l'immobilité qui convient à un tel colis pour être maniable. Qu'il eût été paralysé suivant toutes les règles de l'art, l'expérience même l'attestait à l'ammophile.

Elle ne fut pas cependant de cet avis. D'après elle, c'était du travail saboté, à recommencer. Elle s'étendit de son long, bien droite, sur la chenille bien droite aussi et toujours serrée à la nuque. Puis elle replia son abdomen de côté et par en dessous, dans une telle position qu'elle put enfoncer son aiguillon obliquement, de bas en haut, vers le centre du dernier anneau de la chenille. Le tour de l'avant-dernier vint ensuite. Et, de proche en proche, tous les centres nerveux furent piqués, jusqu'à celui qui avoisinait la tête.

Rien ne peut s'imaginer de plus régulier. A chaque piqûre, le bout de l'abdomen restait appuyé contre la peau de la chenille pendant le même temps, telle une seringue à morphine qui injecte, à chaque fois, une quantité constante de centimètres cubes. Et dans le passage d'un anneau à l'autre, l'abdomen semblait conduit, dans une progression continue, par une main attentive et qui mesure. C'était prodigieux.

***

On a deviné, d'après le récit de cet épisode, une des différences de formes très marquées qui distinguent une « guêpe » telle que l'ammophile de notre guêpe à robe de tigre du vocabulaire usuel. L'une a l'abdomen beaucoup plus long, étroit, et souple que l'autre, puisqu'elle en amène latéralement l'extrémité au niveau de sa tête en piquant le dernier anneau du ver gris.

La taille de l'ammophile mérite plus de louanges que celle de la guêpe commune. Elle part du thorax, où elle a la finesse d'un cheveu et s'évase ensuite, au bout d'un millimètre et demi, très progressivement, jusqu'à égaler la largeur de l'abdomen, largeur inférieure de près de la moitié à ce qu'elle est chez une grosse mouche, une abeille...

Bâtie de la sorte en sveltesse, l'ammophile donne cependant une impression de force par sa grosse tête très dure armée de puissantes mandibules.

Celle de l'espèce dite « Hérissée » serait toute noire, n'était la moitié antérieure de son abdomen, dont la nuance hésite entre l'orange et le pain cuit.

Ajoutons, pour terminer le signalement, qu'il y a deux catégories de ces ammophiles : les petites, n'ayant guère plus de deux centimètres de long, représentant la génération d'été, celle qui ne met qu'un mois pour se développer depuis l'œuf jusqu'à la forme adulte; les grandes, mesurant trois centimètres environ, sont celles qui ont hiverné à l'état de chrysalide pour éclore au printemps.

Il y en a d'intermédiaires, mais peu nombreuses.

***

D'après J.-H. Fabre et d'autres entomologistes, l'ammophile spécialiste en vers gris ne fait, avant d'aller à la chasse, qu'une ébauche de son terrier-pouponnière. Elle attend, pour le terminer, d'avoir apporté le gibier près de son orifice. Ce travail une fois achevé, quand elle a emmagasiné les vivres et déposé son œuf dessus, elle bouche l'entrée avec une pierre aussi large que cette entrée, des gravats, de la poussière; elle donne

un coup de râteau, et c'est tout. Elle ne pense plus qu'à l'œuf suivant.

Est-ce différence de climat, de terrain, de variété spécifique, de variation d'instinct, j'assiste depuis vingt ans déjà, entre la fin de juin et celle de septembre, à des manifestations beaucoup plus complexes et raffinées de l'industrie ammophilienne.

Mon cabinet de travail, en cette saison, est une ancienne chaumière bretonne. Quatre pas de large de terrain devant la façade, l'allée qui va rejoindre le chemin vicinal, voilà tout le domaine attenant. Un mur en pierres sèches, à hauteur d'appui, en marque la frontière.

C'est le couronnement de ce mur que les ammophiles ont choisi comme terrain d'élection. Il est partout bien orienté : aucune ombre ne se projette sur lui de toute la journée, quelle que soit la saison. Nulle part les larves enterrées ne profiteraient mieux de la chaleur du soleil.

On le forma, voici longtemps déjà, d'épaisses mottes de terre. Peu à peu, il devint une région variée : jungle de graminées, maquis de petites plantes grasses, tapis de lichens et de mousses, étendues stériles rongées par les pluies et les vents.

Aux heures chaudes et lumineuses, il arrive souvent que l'on entende un bourdonnement saccadé, caractéristique. Se guidant sur le son, on découvre bientôt une ammophile occupée à se creuser un terrier. C'est un trou circulaire du diamètre d'un crayon.

Ce qui frappe tout de suite, c'est qu'elle se préoccupe de ne pas laisser de traces de son travail. Elle évite toute apparence de déblai aux abords de l'excavation : énorme surcroît de peine. Chaque fois qu'elle retire de la fouille une pelletée de terre, c'est-à-dire ce qu'elle peut embrasser entre ses mandibules, une « mandibulée », elle la transporte à une certaine distance par la voie aérienne. Elle la projette de haut, sans atterrir, la dispersant en un petit nuage de poussière qui tombe au pied du mur.

Elle achève, cependant, assez vite, son puits un peu oblique, dont la profondeur égale, suivant sa taille, d'une fois et demie à deux fois la longueur de son corps. Elle y met de l'ardeur. Ses bourdonnements, par leur rythme et leur intonation, et

surtout si elle rencontre une résistance, font songer aux grognements d'un jeune bouledogue qui secoue une bottine prise sous le pied d'une lourde table.

Quand l'ammophile a fini de creuser, elle va chercher ce qui, à son échelle, est un quartier de roc. Elle le choisit de la dimension qui convient, non pas pour couvrir l'orifice comme une dalle, mais pour le boucher comme un goulot de bouteille par un bouchon. Il faut voir le Sphégide, après avoir mis en place l'énorme moellon, presser dessus avec sa grosse tête dure. Et quel accompagnement, à chaque effort, de vrombissements aigus! L'obturation est complétée par de la pierraille, à quoi se superpose une petite couche de terre mise de niveau avec le sol environnant.

A moins d'avoir assisté à ce travail, nul ne pourrait dès lors, même armé d'une forte loupe, désigner l'emplacement du puits.

***

Mais il est rare que l'ammophile se contente de remettre la surface creusée dans l'état où elle était avant le creusement, comme il semblerait que cela dût suffire largement aux nécessités de l'avenir : les entomologistes précités en témoignent.

Elle procède en général à un camouflage, aussi surprenant pour moi qu'inexplicable, et dont il va être donné quelques exemples.

Souvent, dans la région choisie par l'ammophile, se remarquent de minuscules gradins terreux en hémicyle, contre lesquels le vent accumule des brindilles sèches. L'insecte puisatier creuse, comme il le fait toujours, sur le sol nu, mais il s'arrange pour ménager autour de sa fouille une dénivellation pareille à ces gradins. Quand il aura terminé la clôture de son terrier, il ira glaner, çà et là, des brins de paille et des épis de graminées naines, et toutes sortes de menus débris végétaux dont il remplira sa dénivellation artificielle. L'imitation de la nature est parfaite. On ne surprend aucune faute, aucune maladresse, dans l'orientation et la structure des terrassements, l'entrelacement des détritus... Compte irréprochable est tenu des effets du vent, et, qui plus est, du vent régnant.

Ou bien encore, l'ammophile a jeté son dévolu sur une clai-

rière dans un boqueteau de plantes grasses — les *sedums* de la plus petite espèce qui, à l'époque de leur floraison, la fin du printemps, forment de somptueux tapis jaune-soufre —. Ces végétaux, pas plus grands que des mousses, ont un feuillage ramassé en bourgeons — des pommes de pin dont les écailles seraient vertes et charnues — qui souvent, sans perdre leur fraîcheur, restent détachés de tout support. L'ammophile s'empare de l'un de ces gisants et le pique, bien vertical, au droit de l'embouchure du puits. On ne le distingue en rien alors des pousses isolées, fréquentes à l'orée de telles forêts en miniature...

Au milieu de juillet, le genêt d'Espagne qui croît à l'angle de ma chaumière-studio laisse choir son or parfumé. Le couronnement du mur en est jonché. C'est là encore un matériel de camouflage.

Certaines fleurs tombées gardent leur couleur, les autres ont pris une teinte de feuille automnale. Un jour qu'il y en avait de chaque sorte, j'assistai à la fin du travail d'une ammophile.

Le Sphégide a bouché son trou et procédé à l'égalisation du terrain. Il avise sans tarder, dans le proche voisinage, une fleur fraîche qu'il traîne juste au-dessus de l'orifice caché du puits. Se reculant ensuite de sa longueur, il reste quelque temps immobile, comme pour juger de l'effet. — C'est manqué, — semble-t-il se dire tout à coup. Il se jette sur la fleur, d'une brusque saccade et l'écarte. Alors il se met à rôder de droite et de gauche. Je le perds de vue, si longtemps que je crois que c'est fini. Mais non! il revient, il remet la fleur fraîche à la place d'où il l'a enlevée et range tout contre elle, bien symétriquement, une fleur fanée qu'il rapporte de ses recherches dans les environs.

Il m'est difficile d'exprimer ce que j'éprouvai : quelque chose comme l'émotion d'un voyage « au temps où les bêtes parlaient ». Ne voyais-je pas là, devant moi, la traduction en image de ce raisonnement : puisqu'il y a autant de fleurs fanées que de fraîches et que l'aspect du terrain au-dessus de mon trou doit être conforme à la moyenne... etc...

Une intelligence apparaissait là, bien plus évidente par les erreurs de sa gaucherie « appliquée » que par des démarches irréprochables.

***

Il faut insister là-dessus : ce camouflage, dont on peut bien dire qu'il est raffiné, s'applique au terrier vide. Tout le travail concernant le local de la pouponnière et ses abords est définitif. Il n'y sera rien ajouté, rien changé, quand il s'agira d'emménager le ver gris.

Supposons, en effet, que le Sphégide, ayant fait bonne chasse, soit venu aussi à bout des difficultés, bien plus grandes pour lui, du voyage. Le voici qui a transporté sa chenille jusqu'à son terrier. Il le débouche. Il y pénètre : ce n'est que pour faire un peu de balayage. On le voit évacuer, toujours par voie aérienne, et en cinq ou six mandibulées successives, tout au plus, les quelques éboulis produits par l'enfoncement du quartier de roc dans l'orifice, puis par le débouchage lui-même.

Le ver gris est ensuite amené tout contre l'entrée du terrier où l'ammophile s'engage à reculons. Elle y attire sa victime. Peu à peu s'engloutit le volumineux boudin de baudruche d'un gris vert olivâtre chiné de quelques touches noires et jaunes, étranglé à intervalles réguliers.

Une ou deux minutes d'attente et l'ammophile reparaît. Elle a pondu sur le dos de la chenille même un œuf, petit grain allongé, blanc, translucide, badigeonné d'une glu qui le fait adhérer à son sac de vivres.

Tout se termine par les mêmes travaux qui ont déjà été décrits — bouchage, égalisation du terrain, camouflage —, menés plus vite, puisqu'ils ne sont que l'exacte remise en place des matériaux déjà existants. Quant à l'application, aux soins, au zèle, à la « conscience », qui président à ce dernier acte d'une mise au monde ammophilienne, ils valent ni plus ni moins ceux dont a bénéficié la pouponnière encore vide. J'inclinerais même à diagnostiquer un certain relâchement. Il m'a semblé que ce qui était d'abord ardeur d'artiste, devenait, la seconde fois, hâte de finir une corvée.

***

Ce qu'on a raconté là est ce qui se passe le plus souvent : de trois fois sur quatre à neuf sur dix. Les exceptions ne sont donc pas négligeables.

Il arrive qu'il n'y ait pas de camouflage du tout, c'est-à-dire que l'ammophile, creusant sur le sol nu comme toujours, se contente de remettre ce sol dans l'état où elle l'avait trouvé avant d'entreprendre sa fouille. Il arrive même que cette restitution soit maladroite. J'ai vu ainsi, à l'œil nu, un orifice de puits parfaitement circulaire se détacher sur le sol battu d'alentour, comme s'il était rempli, bien exactement au ras des bords, de minuscules crottes en chocolat.

D'une année à l'autre, se produisent des cataclysmes géologiques dans le chaperon du mur en pierres sèches. Un morceau de motte s'est détaché, laissant comme plaie vive une petite falaise terreuse. Cet emplacement peut plaire à une ammophile. Elle y creuse son terrier. Tout est alors bien simplifié. Une fois le forage du puits terminé, elle se contente de le boucher avec un grumeau de terre. Peu lui importe que l'emplacement du terrier demeure très grossièrement visible. Elle s'en tient là.

Ne l'accusez pas d'une trop ostentatoire paresse. Elle n'est une exception que dans le voisinage de ma chaumière. Elle suit une des modes les plus répandues dans sa race.

Parcourez la campagne bretonne, ou toute autre où il y ait, le long des chemins, des talus assez abrupts pour que la terre y demeure écorchée, dénuée d'épiderme végétal. Si de tels escarpements sont bien exposés au soleil, vous les verrez, presque sûrement, criblés de trous. Cité d'hyménoptères de toutes espèces[1] ayant chacun, dans une de ces grottes, sa nursery privée. Et vous aurez beaucoup de chances pour distinguer, à côté des ouvertures béantes, quelques entrées, sommairement closes, de terriers : ce sont des pouponnières, en attente ou occupées, appartenant à des ammophiles.

Autre exception parmi les chasseurs de vers gris qui hantent les abords de ma chaumière :

1. De tels emplacements sont quelquefois occupés par une seule espèce, mais non pas socialement. Chaque individu agit indépendamment pour son propre compte.

J'ai sablé de sable de mer toute cette partie, allée comprise, du domaine attenant que laissent libre de bien exigus massifs de fleurs.

Or je connais un ou deux cas où des ammophiles ont creusé leur puits dans le terrain assez dur que recouvre la couche de sable. Elles ont opéré, ou peu s'en faut, comme celles de l'*Harmas* de Fabre.

***

En somme, ce qui est exception pour mes voisines — terrier en plaine, terrier dans un talus escarpé — est la règle mondiale pour leur espèce, règle qui aide *à ne pas comprendre* leurs camouflages.

On se rend compte, par les raisons qui ont été données, de leur prédilection pour le couronnement terreux des murs. Mais pourquoi, en de telles régions seulement, et nulle part ailleurs, font-elles étalage d'une telle subtilité technique, purement gratuite?

Une explication me fut suggérée par certaine attitude fréquente chez les ammophiles.

Elles s'aplatissent, les pattes écartées, le thorax et l'abdomen au contact du sol. Quelquefois, c'est vraisemblablement pour prendre un peu de repos et se rafraîchir ou se chauffer le ventre, puisqu'il leur arrive de prendre cette posture sur la pierre nue.

Mais il faut reconnaître là, peut-être le plus souvent, un procédé d'auscultation du sous-sol. Si des vibrations, des frémissements vitaux du ver gris, même plongé dans le sommeil, viennent à se produire, le Sphégide les reçoit par tout le corps, aidé en cette écoute par une gigue trépidante de ses antennes sur le terrain.

En fait, c'est après quelques instants d'un tel affût qu'il lui arrive de se mettre tout à coup à fouir avec une rapidité folle. Le sable ou la terre meuble filent entre ses pattes de derrière en un jet continu. Simple essai souvent, et vite interrompu, mais quelquefois poursuivi et aboutissant à la trouvaille de la chenille.

Je me dis que le ver gris paralysé, emmagasiné dans un terrier, pouvait quelque temps encore rayonner par on ne sait

quels effluves vitaux perceptibles par le bioscope ultra-sensible de mon Sphégide. Dès lors les objets de camouflage auraient pour effet d'empêcher quelque chasseur, au hasard de ses quêtes, d'appliquer ses appareils d'écoute juste au-dessus de la pouponnière en s'y mettant à plat ventre, sauvegarde pour les vivres et le poupon attablé.

J'eus bientôt fait de donner une très mauvaise note à mon explication.

De bons chasseurs — et les ammophiles le sont certainement — ne cherchent pas leur gibier là d'où il est absent. Or que viendrait faire le ver gris sur mon mur où la couche de terre est mince, où il n'aurait à se mettre sous la dent que des racines coriaces et sèches, alors qu'au pied de ce mur, tout autour de mon enclos, abondent les carottes et les pommes de terre? Au surplus, gravirait-il l'escarpement vertical? Non, car il n'est pas d'humeur grimpante : il dédaigne, dans les végétaux, tout ce qui est au-dessus de la naissance des tiges.

Puisque le couronnement du mur n'est pas du tout terrain de chasse, l'ammophile ne prendrait donc ses extraordinaires précautions que contre une éventualité bien rare : la survenue d'une sœur qui, non pour faire de l'affût, mais pour se reposer, mettrait ventre à terre exactement à l'aplomb du berceau souterrain.

Soit, mais pour éviter le contact de tout ventre inopportun, un objet quelconque suffirait. Un tas hétéroclite de tout ce qui tomberait sous les mandibules du Sphégide serait aussi efficace que ces étonnants paillis de graminées dont on a parlé.

Pourquoi l'ammophile se donne-t-elle tant de peine, en tant d'allées et venues, et se montre-t-elle d'un goût si difficile dans la recherche et l'agencement de ses matériaux de camouflage? Elle en fait, je vous le jure, une affaire aussi grave qu'une élégante du choix et de l'essai d'un chapeau.

Pourquoi camoufler un terrier vide avec autant de soins qu'une pouponnière occupée par le poupon?

Pourquoi des travaux dont se dispense la grande majorité de la race, qui ne s'en trouve pas plus mal?

Que de « pourquoi? » encore! Les examiner, montrer l'insuffisance des réponses que j'ai pu imaginer, serait fastidieux et trop long.

Bref, une idée s'impose, me semble-t-il : ici, comme il lui arrive ailleurs, la nature « fait du luxe ».

***

En revanche, elle se montre assez avare dans les commodités de vision et de direction qu'elle octroie aux Sphégides.

L'ammophile est très myope, comme la plupart des insectes, autant du moins que l'on puisse comparer sa vue à la nôtre. C'est pour cette raison, probablement, qu'on peut l'observer de très près sans l'effaroucher, à condition de ne pas faire de mouvements brusques.

Elle n'ira tout droit sur un objet qu'elle cherche que si elle l'approche d'un travers de main et demi, au moins. Pour compenser cette insuffisance, il lui faut faire appel à une science particulière de la direction : repères fournis par de grandes masses, appréciation des angles..., le tout combiné avec certains éléments fournis par un sens qui nous échappe.

C'est certainement dans le transport du ver gris jusqu'à destination que l'ammophile rencontre les plus grosses difficultés de sa carrière. Qu'elle s'en tire le plus souvent, cela doit nous surprendre. Mais les échecs ne sont pas rares. Elle peut manquer son terrier. Quand, suivant une pratique fréquente, elle dépose sa chenille pour aller reconnaître le terrier, il lui arrive de ne pas la retrouver, même à moins d'un mètre de distance. Il n'est pas de saison où je ne voie un ou deux vers gris paralysés, tout frais, abandonnés.

La nécessité, pour ne pas se perdre, de suivre une certaine direction, de passer par une certaine région, ou, comme disent les marins, de la « reconnaître », conduit les ammophiles de la génération estivale — quand elles viennent d'un certain terrain de chasse — à s'entêter contre un obstacle infranchissable pour elles : contre la partie de mon mur qui s'élève au-dessus du terrain sablé de l'enclos.

Il faut qu'elles le gravissent là où il a le plus de hauteur d'un seul jet. Si elles prenaient par les plates-bandes de fleurs qui sont surhaussées, elles fractionneraient la difficulté, elles diminueraient la hauteur de l'à pic final. Mais c'est là une

région qui ne fait pas partie du système repéré : le fil d'Ariane s'y romprait.

***

J'ai assisté plusieurs fois au spectacle.

L'ammophile chargée de son ver gris est arrivée au pied du « gratte-ciel ». Elle n'hésite pas : elle se met à grimper droit devant elle, sans paraître savoir combien son fardeau est encombrant, et lourd, et gênant, pour une telle ascension. Entre plusieurs chemins possibles, aucun choix ne la dirige. Elle a fait vœu de ligne droite dans le sens vertical. C'est la ligne des accidents : dérapages des pattes sur une surface trop lisse, choc brusque des ambulacres de la chenille contre la saillie d'un lichen... Et combien d'autres! Le plus exaspérant est la rencontre d'une vieille toile d'araignée. Épineux comme il l'est, un des avant-bras de l'ammophile s'y accroche et s'y empêtre de plus en plus par les mouvements mêmes qu'il fait pour se dégager. Finalement, la toile se rompt et, avec elle, l'équilibre déjà si précaire de l'ammophile.

Elle tombe, une fois, deux fois... un nombre indéfini de fois. Après chaque chute, elle fait preuve du sang-froid le plus inébranlé. Elle recharge sa chenille à la manière ordinaire. Et puis elle trotte au pied du mur, elle s'en va à gauche, revient à droite et fait un nouvel essai de grimpade...

Elle ne réussira pas : jamais du moins je ne l'ai vu parvenir jusqu'à son but. Dans la région dont je parle, le mur semble calculé pour excéder tout juste la limite de ses forces.

La plupart des autres ammophiles sont plus heureuses, évidemment : c'est qu'elles viennent d'autres terrains de chasse. De par les nécessités de l'orientation et du repérage, elles sont amenées aux plates-bandes ou de l'autre côté du mur où le niveau du sol est plus élevé. Mais il y là de la végétation qui empêche de les surprendre et de les suivre dans leurs courses.

Admirons la ténacité, la résistance au découragement de l'ammophile. Mais qu'elle est bête! Ou plutôt comment comprendre l'incohérence de son instinct? D'une part, il lui impose une prédilection presque exclusive pour les chaperons de

mur herbeux et terreux comme terrain d'installation des berceaux, d'autre part, il ne lui enseigne pas de méthode sûre pour hisser jusque-là les vivres indispensables au nourrisson!

Il y en a une pourtant, et très simple. Dans le mur — en pierres sèches et non taillées — les joints forment d'assez larges fissures pour que l'ammophile puisse s'y engager avec son fardeau. Qu'elle monte donc par un joint vertical, une « cheminée », comme on dit en style alpiniste, qu'elle suive ensuite le premier joint horizontal jusqu'à la prochaine cheminée, où elle grimpera... et ainsi de suite. Si elle tombe, elle ne tombera jamais que de la hauteur d'une assise de pierres; elle pourra conserver la hauteur acquise, au lieu de jouer à chaque fois le tout pour le tout.

L'explication de cette négligence de l'instinct me fut donnée plus tard.

Il faut insister d'abord sur l'objet de mes observations précédentes. Elles étaient faites à la fin de la saison des ammophiles, au milieu de septembre, elles portaient sur la génération de l'été, celle qui n'avait mis qu'un mois pour passer de l'œuf à l'état adulte, la génération hâtive et de petite taille.

Or, au commencement de juillet d'une année postérieure, par une matinée ensoleillée, j'étais sur le pas de ma porte, quand passa devant moi une ammophile porteuse de chenille, mais une ammophile du gabarit supérieur, celle-là. Elle marchait vite, elle allait droit vers la région du mur où j'avais assisté à de si pitoyables échecs de ses congénères mineures. (Elle suivait très nettement la même ligne, ce qui confirme que les naines obéissaient bien à une nécessité d'orientation). Je n'eus pas le temps de me réjouir d'assister au spectacle émouvant de l'ascension : elle était déjà sur la crête du mur. Elle avait monté tout droit, sans ralentir, avec une telle régularité, une telle aisance, que de marcher suivant la verticale ou suivant l'horizontale, c'était pour elle, sans aucun doute, la même chose...

Ainsi les difficultés alpinistes n'existaient pas pour elle. Cela n'avait dès lors aucun sens de se demander pourquoi l'instinct les ignorait.

Il en est de même de toutes les grandes ammophiles, générations qui ont passé l'hiver entier à l'état de chrysalide et,

on ne sait par quel mystérieux procédé de maturation, tellement mieux « profité » que les générations estivales.

Celles-ci, plus petites et plus faibles, se croient dotées des mêmes possibilités que leurs robustes mères : leur courage est donc très supérieur à leurs forces. Image touchante d'héroïsme!

***

Et aussi, exemple qui souligne curieusement l'hérédité de l'instinct, puisqu'ici un même instinct — une même mesure de la grandeur des obstacles — est transmis inaltéré à travers des générations alternativement bien et mal accordées avec lui.

C'est d'ailleurs l'hérédité seule qui, dans certains cas, tire un trait séparatif vraiment net entre l'instinct et l'intelligence. Disons, pour mieux éviter l'ambiguïté : entre les activités instinctives et les intelligentes.

Une femelle de fourmi, une « reine » fécondée s'isole. Elle pond des œufs d'où sortiront des ouvrières qui, sans exemples, sans leçons données par des individus de leur race, sauront pratiquer à la perfection telle ou telle industrie compliquée : élever un bétail de pucerons, cultiver des champignons, coudre des feuilles....

Savoir à fond, dès la venue au jour, et sans avoir rien appris, c'est, encore plus nettement, l'apanage des « Abeilles » et des « Guêpes » solitaires. On l'a vu par l'histoire des Sphégides.

Ces activités coordonnées, qui nous émerveillent chez tant d'insectes, sont bien héréditaires, purement héréditaires. Il ne s'y ajoute ni tradition, ni enseignement, ni acquisition due à des efforts personnels.

Au contraire, l'homme ne sait rien de naissance. Il lui faut tout apprendre ou inventer.

Son intelligence, elle aussi, s'hérite, mais seulement comme pouvoir moyen, dans son espèce, d'apprendre et d'inventer. Elle ne le fournit pas spontanément de plans tracés d'avance qu'il n'aurait qu'à suivre sans penser à rien.

***

Il est remarquable qu'il n'y ait aucune commune mesure chez l'être vivant entre la valeur de ses activités instinctives et le degré de perfectionnement de son organisme.

Les mammifères, par exemple, sont tellement supérieurs aux insectes par leur anatomie, leur physiologie, leurs mécanismes vitaux, le nombre, la variété, la coordination de leurs éléments cellulaires, qu'il n'y a aucune comparaison à établir. Et cependant, tout à l'inverse, ils paraissent infiniment dépassés par les insectes du point de vue psychologique, puisqu'ils ne savent pratiquer aucune industrie et sont étrangers à toute organisation sociale du genre de celles de tant d'abeilles, de guêpes, de fourmis, de termites...

Mais cette revanche des insectes, dans l'ordre en quelque sorte « spirituel », n'est qu'un avantage de pure apparence.

Toutes les créations les plus géniales de leur instinct ne se rapportent qu'à la génération. Elles assurent la transformation du germe fécondé, de l'œuf, en insecte parfait. Elles ne font pas autre chose, ni rien de plus.

Or, la même œuvre s'accomplit chez les mammifères, mais à l'intérieur d'un organisme maternel. L'œuf fécondé, simple cellule microscopique, y passe par des métamorphoses bien plus nombreuses et plus extraordinaires que celles des insectes, et qui aboutissent, elles aussi, à la formation d'un être vivant, achevé suivant son espèce.

De combien les coordinations d'activité, les fabrications d'aliments, les constructions... qui se réalisent à l'intérieur d'une matrice en état de grossesse ne dépassent-elles pas les œuvres les plus merveilleuses des cités des insectes sociaux!

L'instinct des insectes, qui est de l'ordre psychologique, supplée donc, mais beaucoup moins parfaitement, ce qui est, chez le mammifère, pure physiologie. Sous peine de manquer d'efficacité, il sera donc héréditaire, inconscient et, à la mesure de notre temps, invariable.

Et on ne peut, en aucune façon, y voir une supériorité, car les activités psychologiques ont beaucoup plus de champ devant elles, sont beaucoup plus libérées, quand les fonction-

nements automatiques de l'organisme les déchargent de toute la genèse de l'être vivant.

Remarquons que les autres « merveilles de l'instinct » se rencontrent seulement chez des animaux que les classificateurs, d'un commun accord, placent au-dessous des mammifères : poissons, batraciens, oiseaux...

Toutes ont trait à des soins donnés à la progéniture encore inachevée.

Ces « merveilles » sont inconnues des mammifères, à une exception près, celle des castors.

Mais les castors, stupéfiants entrepreneurs de travaux publics, lorsqu'ils sont réunis en assez grand nombre, élèvent très bien leurs petits sans recourir à aucune coopération sociale. Leurs activités instinctives de constructeurs de barrages s'avèrent ainsi indépendantes des nécessités de la procréation. C'est un cas peut-être unique dans la nature.

***

Quand il ne s'agit pas d'inspirer des actes rigoureusement définis et répétés sans variantes, comme la piqûre des centres nerveux d'une chenille par l'ammophile, la construction de cellules hexagonales par les abeilles..., l'instinct est peu séparable de l'intelligence. Où finit l'un, où commence l'autre? On peut rarement le dire. Et dans la plupart des activités des êtres vivants supérieurs, ils s'enchevêtrent à désespérer les chercheurs de définitions.

C'est, dit-on, par l'uniformité, la constance de ses activités, que se caractérise l'instinct. Si la définition était rigoureuse, il ne devrait, par exemple, inspirer à des insectes sociaux qu'un seul type d'architecture.

Trois, quatre types, bien adaptés à trois, quatre... types d'habitats différents, on consentira cependant encore à les mettre au compte de l'instinct : cela peut correspondre à un petit nombre de mécanismes héréditaires dont chacun ne fonctionnera que grâce à un déclic qui lui soit propre : le sec, l'humide, le chaud, le froid... En fait, l'abeille commune sait très bien approprier l'agencement de ses rayons à plusieurs espèces de locaux différents.

Mais fournir cent variantes d'une même activité, ce sera trop pour l'instinct. D'un consentement unanime, il sera jugé qu'une telle diversité décèle l'intelligence.

Entre trois ou quatre et cent, mettre la coupure ici ou là, c'est bien arbitraire.

Le camouflage pratiqué par les ammophiles de mon enclos montre encore autrement la difficulté de séparer l'instinct de l'intelligence. A la rigueur, attribuons à l'instinct le « principe » même du camouflage, mais l'exécution comporte des activités intelligentes, puisqu'elle ne va pas sans recherches, tâtonnements, hésitations, essais, variété infinie dans le choix et la disposition des matériaux.

Et l'intelligence déployée là se hausse éventuellement jusqu'à la raison, nous déclare le Sphégide aux deux fleurs de genêt.

***

Dans l'instinct le plus sûrement et le plus purement instinct, celui qui remplace des agents physiologiques d'un système supérieur, Fabre admire « l'ineffable logique qui régente le monde... ».

Oui, à condition qu'on ne la compare pas à la nôtre...

Dès l'instant que l'ammophile nourrit sa larve d'une chenille paralysée, le miracle serait qu'elle ne sût pas s'y prendre pour la paralyser.

L'étonnant et, pour moi, l'incompréhensible, est que la « nature » impose à l'ammophile de tels tours de force pour assurer la survie de son espèce, alors que tant d'autres insectes, peu différents, réussissent beaucoup mieux, et par des procédés beaucoup plus simples.

Depuis bien longtemps, on connaît les « Guêpes Ichneumons », les *Ichneumonides*, dont le nombre d'espèces est au moins décuple de celui des Sphégides.

Comme les Ammophiles, les Ichneumons s'en prennent aux chenilles, et chacun à la sienne. Mais eux, au moins, ne compliquent pas les choses : ils pondent sur la chenille vivante, ou mieux : dedans. La victime n'est pas incommodée : elle vaque à ses affaires : se nourrit, file son cocon... Mais finale-

ment, qu'est-ce qui sort du cocon au printemps? Un Ichneumon. Ce rat, dans un fromage de Hollande tout vif, n'avait d'abord que grignoté pour enfin dîner copieusement et vite de la chrysalide et s'endormir dans la paix et la chaleur du cocon, et peut-être enfin décevoir un collectionneur de papillons.

J.-H. Fabre a montré que toutes les spécialisations des hyménoptères chasseurs ne répondaient à aucune nécessité pour le régime de leurs larves : il a pu en élever lui-même avec de la viande de n'importe quel insecte.

Si donc nous mettions une logique de caractère humain à l'origine des œuvres de la nature, nous jugerions que non satisfaite d'œuvres sages, mesurées, harmonieuses, « tranquilles », elle a joué la difficulté, elle a pris plaisir au voyant, à l'ostentatoire, et inutilement.

A moins que ce ne fût pour parader devant quelques savants et curieux d'entre nous. C'est peu vraisemblable...

Le mystère est là.

JULES SAGERET

ANTOINETTE BOURIGNON[1]

Au mois de février, toutes formes étant épuisées, M. le lieutenant Criminel se présenta devant l'Hospice, flanqué de huit sergents en armes et garnis de marteaux. Antoinette refusa de sortir et de les admettre. Alors on cria *Marteau du Roi, rompez, faites ouverture!* on enfonça les grilles, on trouva mademoiselle Bourignon qui embrassait étroitement Abel, au fond du cachot où criaient les nourrissons; on cueillit ceux-ci pour les rendre à leurs mères, on mena ceux-là à l'Hôtel de Ville, au milieu d'un concours immense de peuple, qui criait *sorcière, sorcière, garce,* et même *Antéchrist,* ce qui ne le pouvait que fortifier dans ses erreurs.

Par un effet singulier, la prétendue Marie Bellot disparut avant les interrogations. On reconnaît là le pouvoir des Pères de la Compagnie. Mademoiselle Bourignon ayant refusé de répondre un seul mot, fut enclose dans un boulevard, avec un peu d'eau et de pain. Elle y resta un bon mois, au bout duquel des Révérends Pères Jésuites publièrent un rapport sur les filles des *Charitables,* qu'ils déclaraient toutes entièrement saines et de bon renom, et leur régente qu'ils dénoncèrent sinon pour démoniaque, au moins pour folle et fantastique, et furieusement encline à l'hérésie.

Mais comme M. l'évêque de Tournai ne se souciait guère d'instruire le procès, et qu'on avait en vain appelé le vicaire général pour informer, ces bons Pères prirent les devants et machinèrent pour purifier le faubourg Saint-Sauveur et plus

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er, 15 août et 1er septembre.

généralement la cité de Lille, une procession générale à grand cortège de triomphe.

Ce fut un beau spectacle qu'offrit cette pompe. M. L'abbé Viry troisième chapelain de Saint-Maurice y figurait, avec moins de plaisir pourtant que s'il eût connu au juste ce que son ancien disciple Abel, dépouillé de ses cottes, avait pu devenir. On vit défiler le char des Vertus où étaient la Force sur sa colonne, la Prudence avec son serpent et la Foi avec son fléau de balance. Des chœurs d'anges jouaient du hautbois sur une voiture magnifiquement ornée que tiraient des cavaliers vêtus à la romaine. Il y avait aussi le char de l'Amour divin, lequel gisait sur un petit gazon semé de lis, de roses et d'épines, embrassant une Croix, cependant que des Génies lançaient de toutes parts des parfums et des pastilles; puis les Vierges sages qui semblaient aller aux noces mystiques avec leur lampe allumée; puis les Folles, toutes contrites et penaudes avec leur chandelle éteinte; puis la Défaite de l'Hérésie, que figuraient des cuirassiers à cheval portant des Labarums et des têtes à bout de piques; enfin, la Sorcellerie, où l'on reconnaissait fort bien, menacée par des séraphins des mieux vêtus et qui lui dardaient des flammes ou des flèches : la Bourignon, sur un bûcher de bois peint, entourée de pages mores et cornus; les atours lacérés, le bandeau sur les yeux, elle semblait trébucher sous le poids de la honte. Derrière elle un ange tenait haut son épée flamboyante; cinquante trompes et timbales donnaient à la figurine maudite un avant-goût des tracas de l'enfer.

Aussi bien mademoiselle Bourignon aurait dû l'entendre de ses oreilles, car le boulevard où elle était close sous triple loquet, vit passer le cortège sous ses grillages et retentit de ses clameurs et fanfares. Mais on ne saurait affirmer qu'elle subit cette pénitence; car le lendemain, M. Viry en allant visiter le Père Caccialupo, apprit qu'on l'avait fait évader. Même, ce religieux lui affirma qu'elle avait pris la route de Gand avec un jeune garçon qui ne pouvait être qu'Abel :

— Nous ne les reverrons plus, — dit le Révérend père; — cela est bien heureux et le scandale a porté ses fruits pour toujours dans notre ville.

— Cela n'empêche, — repartit M. Viry assez mélancoli-

quement, — que je n'aie perdu à jamais mon élève Abel, qui va devenir sans nul doute un hypocrite fieffé — ce qu'il est déjà — ou un hérétique indécrottable.

— Eh bien! — dit le Père, — c'est une petite rançon donnée à la Bête, à qui nous avons interdit toute la province. Il a fait ses écoles de menteur et de félon; ce n'est point une trop bonne recrue pour une secte, mais plutôt un ver rongeur, un déshonneur permanent. Cela est agréable à penser.

— Quoi! — fit M. Viry, — il est agréable de songer que ce garçon court à présent le monde en costume de prophète, et en compagnie d'une sorcière déclarée!... Il est vrai que je ne pense pas que la Bourignon soit aussi sorcière qu'on le dit. Je la crois trop folle et trop stupide. Mais quel est, mon Révérend Père, votre sentiment là-dessus?

Le Père Chasseloup se mit à rire de fort bonne grâce, soit de voir cette naïveté, soit de considérer les voies compliquées de son triomphe :

— Parbleu! — répondit-il. — Il n'y a jamais eu aux *Charitables* la queue d'un diablotin, ni le cheveu d'une sorcière. La régente ne l'était pas, ni ses filles, qui sont seulement dénuées de bonne foi et de pudeur autant que l'on peut concevoir... Ces diableries ont été machinées par nous et exécutées par votre Abel, qui craignait horriblement d'être mis dans une maison de discipline pour avoir joué la demoiselle et débauché vingt pensionnaires autour de lui. Je lui avais promis qu'il s'en tirerait les grègues nettes, à condition qu'il mît toute la maison en émoi. Il s'en est acquitté fort loyalement, et nous l'avons élargi avec une loyauté toute pareille. Qu'il s'aille faire pendre ailleurs, lui et son Élie! Cela n'offre plus de danger.

Le chapelain protesta qu'ils allaient répandre leurs hérésies dans la province de Gand et dans toutes les Flandres catholiques.

— Non point, — répartit le Jésuite. — Ils sont signalés par nos soins, et je ne doute pas qu'ils ne soient forcés de chercher refuge en Hollande où les États Généraux les accueilleront sans malice. Je me moque de ce qu'ils peuvent devenir dans cet empire de parpaillots. Et même, quand j'y songe, cela me semble propre à nous ravir au plus haut point.

M. Viry interrogea honnêtement sa conscience; il connut qu'il n'était pas ravi le moins du monde. C'était un bon homme qui s'intéressait aux hommes plus immédiatement encore qu'aux principes et il lui déplaisait que les exécrables doctrines de Bourignon ne fissent qu'une victime, si c'était lui qui l'offrait. Il ne marqua point ce sentiment au Révérend Père Chasseloup; mais il n'en conçut pas moins une tristesse propre aux solitaires, ou, pour mieux dire, aux abandonnés.

Il savait d'autre part que ses bons Comtois, gîtés dans leur dégoûtante courette, menaient une vie pire que celle des bêtes, et que même, ne fondant plus apparemment d'espoir sur leur protectrice Antoinette, ils devaient tomber au dernier degré de la pauvreté et de l'avilissement. Il n'osait guère passer devant leur tanière, où la poudre des cordes et des laines ne cessait d'entretenir une espèce de brouillard dévorant, où l'on entendait des chants et des rires tout à fait accommodés à la crapule.

Un jour que par mégarde il en avait touché un mot aux Jésuites, il apprit que ces religieux avaient informé s'il y avait chez les pauvres gens des tenants de Messire Salmon et de feu M. l'évêque d'Ypres. Cela le fit sourire amèrement. Leur misère corporelle, dont il se croyait un peu responsable, était leur plus grand vice et leur plus grande hérésie. On sait que celui qui en souffre ne la pardonne pas à la Providence (ce qui est déjà un grand péché), et qu'il est tenté, pour s'en tirer, d'accepter les secours les plus funestes. Tel était, pour M. Viry, le thème commun et lamentable de ses méditations.

XIV

DE LA TOLÉRANCE

Il calma ses troubles d'esprit et ses remords en faisant tout le bien possible aux Comtois, ses anciens paroissiens. Il leur envoyait discrètement toutes les provisions qu'il pouvait acheter, des pots de beurre, des pains blancs, des tonneaux d'esturgeons. Mais cela ne rompit pas l'ingratitude de ces pauvres gens, à cause que ces dons étaient peu de chose pour

leur nombre et que leur existence était assez dure pour les endurcir dans la rancune et l'esprit de rébellion. Ils avaient donné le jour à un nombre prodigieux d'enfants si bien qu'ils étaient plus de cinquante à la fin de l'an 1662; il est douteux que ces petits fussent baptisés ni même inscrits à aucune paroisse. Ils vivaient comme des bêtes dans leur fumier, et s'enivraient honteusement. M. Viry qui continuait son modeste office de chapelain à Saint-Maurice ne pensait pas à eux sans d'horribles angoisses. Il ne s'était pas présenté devant eux, même chargé de présents, qu'ils ne l'eussent honteusement chassé; mais il ne démordait pas de l'intérêt qu'il donnait à leurs âmes.

Quels ne furent donc pas son désespoir et sa colère quand il apprit un jour que cette espèce de colonie quittait la courette où ils nichaient comme des vers de terre, levait le camp et partait sur douze fort bonnes voitures qui la venaient chercher! Il courut chez le Père Caccialupo pour en donner la nouvelle. Le Père Caccialupo était devenu Provincial de son ordre.

— Je le savais, — dit l'autre. — C'est la Bourignon, qui, présentement installée à Amsterdam, les mande pour en faire son peuple. Cette fille en vieillissant a pris une ambition incroyable. Elle n'est pas moins folle que devant; mais elle est encore riche; on n'a pu lui confisquer les biens et maisons qu'elle possède ici, depuis la mort de son père. Et, d'après le rapport qu'on m'en fait, elle a trouvé à Malines un certain Curtius ou De Cort, que l'Oratoire a chassé de son sein, et dont elle a fait fort heureusement son disciple; heureusement, dis-je, car il possède des terres immenses dans la Frise et le duché d'Holstein.

— Et qu'est devenu Abel Clergeot dans cette aventure? — demanda M. Viry de ce ton de triste lassitude qui ne le quittait plus et qui marquait bien comme il était détourné par la contrition de son vrai naturel.

— Je crois, — dit le Révérend Père, — qu'il est toujours la seconde personne d'Antéchrist; encore qu'il ait perdu à coup sûr les grâces de la jeunesse et que ce Decort joue le personnage du troisième assez désavantageusement pour lui. C'est un destin singulier que celui de votre ancien clerc; la paresse, la

dissimulation, la salacité se battent en lui à qui demeurera la plus forte, et ces vertus ne lui ont pas trop mal réussi jusqu'à ce jour. Nommez-moi, je vous prie, un homme de sa condition qui vive aussi benoîtement sans exercer aucun travail, et pour avoir vendu, aussi fort à propos, ce qu'il ne possédait pas, je veux dire sa conscience et sa foi.

— Ce n'en est pas moins triste, — répondit le ci-devant pasteur de Septmoncel, — mais je vous cède celui-là : Souffrez donc que je me lamente sur les cinquante pauvres âmes de mon pays qui sont en route pour rejoindre leur prophétesse et se ranger sous la bannière de l'hérésie. N'y aurait-il pas moyen de leur interdire ce voyage? de prévenir contre eux messieurs des États Généraux? de les ramener dans cette ville?...

— Ils sont étrangers, — reprit l'autre, — à la province; et ils n'ont jamais causé de scandale, que par une regrettable ivrognerie et promiscuité dans leur bouge. Qui nous prouve (ainsi parlerait un official) qu'ils émigrent vers un but qui est injurieux à la vraie foi et à l'Église? ne faut-il pas aussi que leur destin s'accomplisse? Et, si je dois tout vous dire, il importe peu à une cité de bons chrétiens comme est celle-ci, de lâcher un quarteron de transfuges et de vagabonds sans feu ni lieu qui n'accroissent pas sa gloire. Je les comparerais volontiers à la sanie d'une plaie qu'on débride pour rendre le corps plus sain et plus gaillard : si ton œil te scandalise, arrache-le...

— Moi, — dit M. Viry avec un peu d'humeur, — je tiens, mon Père, que l'église étant un seul corps, elle souffre de ces amputations-là; et je sens très vive et très cuisante la blessure dont vous parlez. Je ne saurais abandonner ces vagabonds qui l'ont été avec moi, et je conçois une furieuse envie de vagabonder à leur suite. Le bon pasteur est celui qui laisse son bercail paisible pour poursuivre la seule brebis égarée.

— Je vous remercie infiniment de la leçon, monsieur le chapelain; mais c'est la charge du chien de berger. Si vous étiez maître d'un immense troupeau et non gardien de quelques brebis galeuses, vous en jugeriez autrement!

Ils se quittèrent sur ces mots aigres-doux. M. Viry délibéra le soir même de suivre les exhortations du devoir; il demanda congé au curé de Saint-Maurice, fit son paquet et monta

dans un chariot de poste qui menait à Bruxelles en trois jours.

Il y était assis fort commodément sur une chaise, auprès de gros marchands qui devisaient en langue flamande, et d'un allumeur de chandelles qui rejoignait sa troupe et se posait en gentilhomme. La voiture courait avec une vitesse si admirable que la bâche cirée claquait sur les lattes dont elle était couverte et qu'on ne sentait presque pas le froid et la poussière des roues. Aux relais, des garçons de village venaient gambader autour des voyageurs pour avoir quelque argent; on entendait les bons paysans chanter et jouer du violon dans leurs auberges closes, tandis que le vent faisait rage et balançait à grand bruit les enseignes. Tout cela inspirait à M. Viry des réflexions peu joyeuses touchant la solitude où il était sur terre, aussi bien en voyageant qu'en demeurant. Il songeait qu'il n'avait eu qu'une famille, laquelle l'avait ainsi renié et qu'il recherchait sans grand espoir.

Quand il fut à la ville capitale, il revêtit un habit singulier et se fit diriger sur Breda où il prit les canaux qui vont en Hollande. Le voyage, pour agréable qu'il fût, était propre à engendrer de l'ennui par sa lenteur. Mais à Biesbosch il monta deux pasteurs de la religion qui disputaient sur la bonté de leurs sectes respectives, en buvant de la bière sur la table du bord. L'un était baptiste, l'autre luthérien; ils déployèrent chacun tant d'éloquence que lorsque le luthérien descendit à Dordrecht, il était devenu baptiste, et que le baptiste s'arrêta à Rotterdam, fervent disciple de Martin Luther. Pour le conducteur du cheval de halage, qui fut le même deux jours durant et qui ne cessait d'essuyer des larmes sur ses joues envahies de barbe, M. Viry lui demanda à quelle confession il appartenait.

— Je suis socinien, pour vous servir, — lui dit cet homme, — mais je fais partie d'une compagnie bien plus nombreuse et plus célèbre encore; car ma femme m'a abandonné le mois dernier pour aller vivre à Amsterdam, soi-disant comme servante chez un caissier de la Maison des Indes. Si elle me tombe sous la main, je la tue, elle et son galant, et ainsi je serai tôt ou tard de la confrérie des pendus, qui n'est guère moins nombreuse, je m'assure, que les deux autres... Mais

hélas! je ne saurais la revoir, puisque mon état me force d'aller sans cesse de long en large entre deux villes, et qu'elle se gardera bien de voyager sur ce bateau...

Il se tut pour faire couler sa corde autour d'un tourniquet, et, le coude franchi, il lança sur la barque, dans les bras de M. Viry, une boîte où il serrait les libéralités des voyageurs. M. Viry y déposa un sou, la lui renvoya et poursuivant son idée :

— N'avez-vous jamais entendu parler, mon brave, d'une autre secte encore, dont il y a des tenants en Amsterdam? on l'appelle, je crois, la Nouvelle Église, et c'est une femme nommée Bourignon qui la gouverne...

— Je ne la connais pas, — s'écria le charretier. Mais si c'est l'œuvre d'une femme, je souhaite que le feu du ciel la dévore ou que l'eau des mers l'engloutisse! Une femme, monsieur! A-t-elle cette audace?

M. Viry trouvait à cet époux malheureux de fort bonnes dispositions et s'apprêtait à lui marquer que rien d'extravagant ne manquait de naître et de prospérer en dehors de l'Église romaine; lorsque les poteaux coloriés de la rive annoncèrent qu'on approchait de Harlem. Le voisinage de la mer se faisait sentir, l'eau du canal étant plus claire, et quelques dauphins montrant déjà leur échine noire devant et derrière le bateau. On s'arrêta pour coucher à la ville; et le lendemain un charlatan qui s'en fut à bord pour vendre des drogues, des soldats ivres qui vinrent se répandre sur le plancher du pont, la cloche qui sonnait gaiement aux escales, de plus en plus serrées, enfin des bureaux de douane où il fallut déballer ses hardes, tout cela distrayit M. Viry au point qu'il arriva à Amsterdam d'assez franche humeur.

Il faut bien tenir ceci pour un heureux présage, car il fut aussitôt favorisé singulièrement par la Providence ou le hasard. Il mit son bagage dans une auberge fort propre où les draps, bien que trop courts, ne portaient pas trace de vermine; et ayant appelé par une sonnette une servante qui avait soin de son poêle, il se fit donner d'un fromage vert, très délicat, et du vin qui lui parut merveilleux pour ces froides régions du Nord. Il s'en fut le soir même pour connaître un peu la ville et retrouver la trace de la Bourignon.

C'est une belle ville qu'Amsterdam, superbe en frontons découpés, que décorent cent figures curieuses d'oiseaux, de dieux ou de soleils. On y entend des clavecins sous les balustres de bois qui débordent de toutes parts et les filles ne cessent de laver à grande eau le pavé de leurs maisons. Les canaux sont bordés d'arbres ombrageux, et traversés de mille petits ponts à dos d'âne.

Ce fut sur un de ces ponceaux que M. Viry, accoudé, crachait naïvement à ses pieds dans l'onde puante, comme font les oisifs, lorsqu'un assez vieux homme, armé d'une pipe blanche, sortit d'une maison et l'avisa :

— Eh monsieur! — dit l'inconnu. — Je vois que vous êtes Français, puisque vous crachez, et nouveau venu en cette ville, puisque vous ne savez pas ainsi contrevenir à la loi du pays. Je vous avertis donc de vous méfier de l'officier de police.

— Je ne suis que Comtois, — dit M. Viry, — et victime des troupes françaises. Mais je parle votre langage.

Cependant ils se remercièrent et congratulèrent, et le vieillard fut invité à se nommer :

— Je suis, — dit-il, — M. Gorin de Saint-Amour, qui voyage ici avec M. de Pontchâteau. Mais, dites-moi avant toutes choses, êtes-vous Jésuite ou ami de ces bons Pères?

— Par ma foi, — dit M. Viry, en riant, — on me demandera cela toute ma vie! Non, je ne suis point Jésuite; et même si j'avais écouté les Jésuites, je ne serais pas ici.

— Oh! touchez-là! — dit M. Gorin; — rien ne me pouvait faire une joie plus sensible. Je voyais bien à votre mine que vous n'étiez pas de ces messieurs; mais en terre étrange, il se faut défier de tout le monde. Mais vous êtes prêtre? je le devine. Voyez ma maison, d'où je sors : elle est marquée d'une croix à la chaux. C'est un signe que les États Généraux obligent les catholiques de ces lieux à mettre sur leurs demeures. Possible est-ce pour nous massacrer plus clairement quelque jour. Enfin, je n'y puis contredire, sachant ce que les nôtres font dans le royaume, et n'aimant pas outre mesure les gens de Rome que j'ai vus sur place en Italie, où j'ai longtemps voyagé... J'ai aussi été recteur de l'Université de Paris, en des temps meilleurs. A présent vous me voyez ici, envoyé par messieurs de Port-Royal, dont vous avez dû

ouïr parler, et médire, bien entendu, pour ruiner un coquin nommé Decort, ancien prêtre de l'Oratoire, lequel, de complicité avec une vieille folle appelée Bourignon...

— Ciel! est-il possible...? — s'écria le pasteur de Septmoncel.

Et il ne se tint pas d'embrasser M. Gorin avec une effusion joyeuse.

— Sachez donc, — reprit M. de Saint-Amour, — que ce Decort possédait par héritage, au large de la Frise ou plutôt du Holstein, une île appelée Nordstand qui est grande, plate et fertile; mais qui n'est aucunement peuplée à cause des effroyables inondations qui l'ont recouverte il y a vingt ans, en rompant ses digues. Il y est mort des gens par milliers d'âmes, et des bêtes par milliers d'écus.

» Voici dix ans, M. le duc de Gottorp qui en est suzerain, l'a concédée à toutes sociétés qui la voulussent cultiver, en ordonnant que les religions y fussent libres. J'avoue que cela est nécessaire dans un pays où il y a autant d'Églises que de pasteurs, et qui s'entre-dévorent avec férocité. Messieurs de Port-Royal ont donc acheté quantité d'obligations et de titres de rentes à ce Decort, du temps qu'il était Supérieur de l'Oratoire à Malines, étant entendu que nous enverrions dans l'île diverses gens de mérite, prêtres et laïcs pour qui l'air de France n'est plus très salubre aujourd'hui... Nous en devions tirer un revenu estimable. Le célèbre M. Arnaud, docteur en Sorbonne, a mis de grosses sommes là-dedans, et aussi l'admirable M. Pascal, qui est un savant, et M. Nicole qui est plus savant encore.

» Bien! Mais voilà-t-il pas que Decort s'est converti depuis peu à la secte de cette ridicule fille Bourignon, dont je n'avais jamais tant ouï parler! et qu'il se met en tête de peupler l'île qu'il nous a vendue avec ses nouveaux sectaires! Il y en a déjà d'installés, dit-on, dans les métairies que nous avons élevées de nos deniers. Une autre troupe s'embarque ce jour même pour les rejoindre : il paraît que ce sont des gens venus de Lille et que la demoiselle traîne après elle depuis vingt ans, des meurt-de-faim sans loi ni foi. Decort prétend qu'il a payé lui-même pour faire relever les digues, et que c'est autant à soustraire du prix qu'il a reçu de nous. Comme si nous avions jamais voulu acheter une île ensevelie sous les flots! Il prétend

aussi qu'il a recédé ses droits à son ancien Ordre, avec prière instante de nous dédommager...

» Ta! ta, ta; ce sont là des histoires de fripons, et qui le mèneront droit à la prison pour dettes. Je suis venu ici pour l'y faire mettre dans cette ville même, cependant que M. de Pontchâteau est embarqué pour Nordstrand, dans le dessein de voir ce que les brigands nous ont déjà volé. J'ajoute, monsieur, que le vol est ici chose subsidiaire, et que la foi y est encore plus intéressée. Jamais nous ne souffrirons qu'on installe dans une terre qui est à messieurs de Port-Royal, une secte grotesque où l'on adjoint une fille pour quatrième personne à la Trinité, et dont les adeptes, si j'en crois les dires, mènent, sous couleur de ne plus admettre la distinction des sexes, la vie infâme et lubrique des Adamites, des Bougres et des Turlupins... Mais, monsieur, jurez-moi encore que vous n'êtes pas un émissaire des Jésuites et que j'ai parlé à des oreilles discrètes.

— Je le jure, — protesta M. Viry. — Mais enfin, il n'y a donc pas là-bas place pour tout le monde?

— Que dites-vous? — cria M. de Saint-Amour en laissant choir sa pipe sur le pavé. — Est-il concevable...?

— Monsieur, — interrompit son compagnon. — Avez-vous entendu parler à Port-Royal, d'une certaine comtesse de Willerval, qui avait un château à Deusse?

— Une sainte, monsieur, — dit l'autre, — et que M. Arnaud respecte infiniment, ainsi que messire Salmon, son pasteur, ancien ami de M. l'abbé de Saint-Cyran. Je vois que vous connaissez de bonnes âmes. Sachez donc que cette dame et M. Salmon sont morts lamentablement l'an passé...

— Eh bien! — poursuivit M. Viry avec feu, — sachez à votre tour que ces bons Comtois que l'on envoie à Nordstrand, sont mes anciennes ouailles que la Bourignon a subornées, les prenant par la faim, mais qu'ils ont jadis eu madame de Willerval pour protectrice. Je vous demande donc grâce pour eux. Si vous m'en donniez congé, je me charge d'aller dans leur île les divertir de leur exécrable doctrine.

— Heu! heu! — fit de Saint-Amour. — Je garde de le défiance. Vous ne connaissez pas la malice de Decort, ni les

ruses qu'emploieraient les Loyolites pour amener à Nordstrand de leurs espions. Peut-être en êtes-vous un, monsieur sans le savoir...

— A la fin, — s'écria M. Viry. — Je commence à le croire. Car s'il faut tout vous dire, je ne me sens aucunement du bord de votre Port-Royal. Vous êtes condamnés, n'est-ce pas? Il faut donc que vous fussiez condamnables. Et si honnête homme que vous soyez, quelque amitié même que je démêle qui naisse pour vous dans mon cœur, cela ne ruine pas l'éloignement où je suis de vos doctrines. Je les ai vues à l'œuvre et même vous seriez bien surpris de connaître qu'elles ont mené des gens au bourignonisme, qu'elles ont, monsieur, réchauffé et nourri cette secte dans son berceau. Cela dit, je ne suis pas Jésuite.

— Que racontez-vous là? — demanda un peu froidement M. de Saint Amour. — Que fait cette Bourignon là-dedans?

— Madame de Willerval, — reprit le chapelain, — était, quand je la connus, entièrement toquée de cette fille, et M. Salmon tout autant. Une querelle que je ne vous saurais rapporter, tant j'y soupçonne de dégoûtante passion et de vilenie, les a séparés d'Antoinette et remis au camp dont vous êtes le soldat. Que diriez-vous si vous aviez connu mon ami M. Deledeulle, intendant de la comtesse, qui est à présent passé je ne sais où? Vous sauriez que pour beaucoup de gens la confession où ils s'arrêtent n'est que l'auberge où on les nourrit. Il est trop facile de réduire son adversaire au dénuement et à la famine pour le faire convertir. Aussi vous demandé-je de laisser vivre mes Comtois dans leurs métairies, combien qu'ils dressent l'étendard de la Bourignon. Offrez leur asile et fiez-vous ensuite à Dieu. Pour moi, qui ai peut-être été le principe de leurs maux temporels, j'espère que la fortune seconde les ramènera au bien plus sûrement que les persécutions.

M. Gorin convint que cela pouvait former matière à dispute, mais que les Jésuites n'en usaient pas ainsi dans le royaume de France. Ils allaient poursuivre cet entretien agréable quand ils virent soudain tomber sur le pont où ils devisaient, une brique rouge, puis une seconde, puis une grêle de cailloux. Un homme à barbe pointue, en haut bonnet fourré, faillit les

bousculer en courant près d'eux. C'était un Juif avec qui des garnements s'étaient pris de querelle.

Pour eux, sans pouvoir assister à la lutte, en arbitres ou en témoins, ils s'enfuirent de l'autre côté du canal. Ils y trouvèrent d'autres Juifs qui, pour soutenir le premier, s'armaient d'une pareille artillerie. Quelques carillons se mirent à sonner l'alarme, des cloches plus grosses s'ébranlèrent, et il sembla aux deux amis que tout ce pays d'hérétiques allât connaître les horreurs d'une guerre intestine.

Ils s'abritèrent tant bien que mal sous un parapet de sapin goudronné, en dépit des pierres qui tombaient çà et là. Leur entretien y chômait, quand des sergents, coiffés d'un gros traversin qui les empêchait d'être assommés, passèrent auprès d'eux avec des bâtons pour arrêter la bataille. Une brique atteignit l'un d'eux au genou, et le coucha près de M. de Saint-Amour.

Celui-ci crut qu'il se mourait; et se traîna vers lui.

— Holà, mon ami! qu'êtes-vous? luthérien?... socinien?... baptiste?... catholique?... mennonite?... trembleur?...

— Bourignoniste, peut-être? — demanda M. Viry timidement.

— Buveur de bière, — répondit le sergent, en poussant un juron affreux.

XV

L'IMPOSTEUR

M. Abel Clergeot se promenait sur le port d'Amsterdam attendant le bateau où il devait s'embarquer le surlendemain. Il était devenu un assez gros homme, à la mine fleurie et sanguine, tout pareil à ceux de Flandre ou de Hollande, et, n'eût été sa mise peu soignée et sévère, rien n'eût senti en lui l'hérésie et la persécution, ni sa qualité mystique d'Antéchrist.

Il prêtait une attention extrême aux mouvements des navires sur la rade brillante, au fourmillement des mâts, des pavillons et des banderoles : de temps à autre, il entrait à la dérobée dans un cabaret peint de couleurs vives, lampait une pinte de petite bière, il en sortait vivement, l'œil grave, les

bras croisés, pour reprendre sa marche. Sans doute avait-il assignation en ce lieu, car il y resta longtemps.

En effet, il trouva M. Viry, qui l'avait averti de ses desseins et le cherchait curieusement. Ils hésitèrent l'un et l'autre à se reconnaître; si M. Viry avait pris un embonpoint remarquable et présentait tous les signes d'une vieillesse, verte encore, Abel ne ressemblait guère plus à lui-même qu'une citrouille à une rose. De plus, ils étaient séparés par un grand embarras, celui que créent l'amitié mal payée de retour, l'ingratitude, et enfin la mélancolie du temps écoulé.

Cette glace fut rompue par M. Clergeot qui avait un tempérament de cynique; car il trouvait assez plaisant de paraître devant son ancien pasteur, dans le rôle d'un chef de secte et d'un grand prophète incarné.

— Je suis fort content, messire, de vous trouver; je ne vous ai guère vu depuis un âge tendre ou je n'avais pas la courtoisie de vous remercier de vos bienfaits. Je le fais donc aujourd'hui bien volontiers, encore qu'il soit assez tard et que je n'en aie pas apparemment profité comme vous l'espériez.

M. Viry avait le cœur sensible et se désolait d'entretenir son ancien disciple dans de telles circonstances : il ne parvenait pas à le haïr, bien qu'il le méprisât infiniment, ou plutôt il méprisait et détestait, non sans timidité, l'homme qu'il voyait à présent devant lui, mais il aimait encore l'enfant qu'il avait connu et qui lui avait causé tant de honte et de douleur ridicules. Il se ragaillardit en songeant à ce qui les rassemblait.

— Oui, — dit-il simplement. — J'accepte d'être remercié, car, je le confesse, je viens encore te donner une marque de l'intérêt que je porte à ceux de Saint-Claude. C'est grâce à moi que tu peux sans crainte rejoindre la colonie à l'île de Nordstrand, et qu'ils n'y seront pas inquiétés. J'ai fléchi en leur faveur la rigueur de messieurs de Port-Royal. Je ne leur demande rien en retour, mais je forme le vœu qu'ils sachent que ce privilège ne leur vient pas de leurs erreurs, et qu'ils y voient seulement une marque de la longanimité de Dieu envers les ingrats... Je me réserve de la leur faire connaître moi-même, si on les garde dans leur aveuglement criminel. Maintenant, donnez-moi vite, je vous prie, des nouvelles de ces pauvres gens.

Il apprit alors qu'Anne et Marion étaient restées à Lille où elles étaient servantes, que Nicolas Robineau était mort depuis cinq ans, que Jacqueline avait succombé en couches, que Jacquet avait convolé avec Julie Gonin, et que tout ce menu peuple menait ainsi le train ordinaire des hommes; ce que messire Ambroise Viry apprit avec un sensible plaisir.

— Au reste, — ajouta Abel avec une dignité inimitable, — les petites gens sont toujours plus heureux qu'on ne croit, ce sont les chefs que le mauvais sort s'efforce d'abattre, comme la tempête fait des grands arbres, en dédaignant les herbes et les buissons. Vous êtes bien bon de vous inquiéter de tant de gens qui n'ont d'autre souci que de manger leur soûl et d'exercer un métier servile. Nous autres, nous devrions parfois les envier. Ah! notre chemin, à nous, n'est pas semé de roses : les cabales, les haines, les machinations, voilà ce que nous trouvons sous nos pieds à chaque pas.

Et il soupira comme un ministre d'État chargé d'affaires.

— Vous êtes malheureux? — demanda M. Viry sans être trop dupe de cette confidence.

— Hélas! messire. Ne savez-vous pas comme on traite M. Decort, mon ami, un des plus nobles et saints personnages qu'on puisse voir? M. Gonin l'a fait saisir voici huit jours par des sergents apostés, au sortir d'une conférence qu'ils avaient ensemble; et il gémit à présent dans le cachot pour dettes, qui est un infâme souterrain où les rats lui disputent son pain bis et d'où seuls les anges le tireront, comme ils firent pour saint Pierre. Il y périra par l'ennui ou par le poison; possible même il entraînera dans sa tombe...

— Vous allez me parler de mademoiselle Bourignon? — interrompit M. Viry.

— C'est une sainte personne, — reprit Abel en levant les yeux, — et qui mène la vie la plus modeste et la plus obscure du monde. Je ne sais pourquoi on lui a voué tant de haine : elle habite ici, près de la mer, un grenier sans air où il neige l'hiver comme dehors, et qui a servi à piler jadis le tabac, dont l'odeur infecte y demeure. Elle y reste des mois sans sortir, à cause de ses ennemis, assise sur une chaise rompue, une planche sur les genoux, écrivant sans cesse, soit des admonitions à ses innombrables adversaires, soit des suppliques à

ses protecteurs, soit des traités admirables sur la religion, que j'ai charge de traduire en langue latine, feuillet par feuillet.

— Est-ce donc pour cela que je t'ai instruit? — soupira le pasteur.

M. Clergeot continua sans s'émouvoir :

— Elle est sainte, et veut se faire ignorer du monde. Elle est riche et vit comme une misérable. Elle épluche les osselets à table, ramasse les aiguilles brisées, les allumettes, les pots cassés, pour ne rien laisser perdre des objets d'usage dont les ennemis puissent faire des sortilèges. Elle ne dort ni ne mange, ni ne prêche aucunement. C'est par une grâce mystérieuse que ses nouveaux amis sont touchés au loin et amenés vers elle. En ce moment, elle est résolue à fuir encore, vers la terre de Slesvig, où Mgr le Duc lui offrira enfin un asile; et, son paquet prêt, elle est sans cesse sur le point de décamper : un de nos frères guette les alentours, par une lunette d'approche qui passe dans un losange du toit. Elle partira, pour ne revenir plus, dès que les Signes paraîtront.

— Quels Signes?

— De certains dragons volants qui doivent traverser le ciel et qui l'avertiront que son peuple est enfin en repos, qu'elle est libre désormais de toute attache terrienne.

— Et comment sera-t-il en repos?

— Eh bien! — dit Abel avec assez d'embarras. — Il sera en repos lorsque l'île de Nordstrand, que nous disputent des mécréants français, — c'est Messieurs de Port-Royal, lesquels sont en train de tuer M. Decort, — lorsque l'île, dis-je, aura disparu sous les flots. Alors, la cité des saints ne sera plus du tout sur terre; Antoinette aura sa tâche terminée et pourra s'en aller de céans.

— Quoi! Quoi! — s'écria M. Viry. — Est-ce que tu crois à ces bourdes? Mais non! Il me semble bien que tu t'embarques, toi aussi, pour Nordstrand, où tu auras de bonnes et grasses métairies! Avoue que si ta demoiselle fait la pauvre, c'est parce que tu gères ses biens et richesses, et que tu n'es pas le plus dépouillé de tous les saints qu'elle mène à sa suite!

— Hélas! — dit Abel d'un air scandalisé. — Je ne puis espérer vous convaincre... Je vous recommande seulement

de ne jamais mettre le pied sur la terre de Nordstrand, vu que l'arrivée d'un impie pourrait bien la faire rentrer sous les flots. Pour moi, j'y vais parce que l'on m'y envoie et que la nouvelle Église s'y fonde. Si le Seigneur la laisse prospérer, tant mieux. S'il l'engloutit, tant mieux encore... ce malheur ne saurait précéder que de fort peu la destruction de tout l'univers, où nous espérons fermement.

— Tu le peux, — repartit M. Ambroise Viry, — car il y a infiniment de mécréants à Nordstrand, savoir tous tes gens et tous ceux que Port-Royal y a installés. Et quand j'entends soutenir des théories aussi insolentes, je me prends à ne pas douter que Dieu ne châtie ensemble tout cela... Mais j'avais juré de ne te faire point exposer les doctrines de ta prophétesse. Entrons dans ce cabaret et conte-moi plutôt le succès qu'a obtenu cette demoiselle dans ces pays infortunés.

Ils entrèrent donc. Abel fit un clin d'œil à la servante qui lui sourit et leur apporta des gobelets.

— Vous vous tromperiez grandement, — dit-il, — si vous ne pensiez que j'ai d'heureux succès à vous rapporter; et pareillement si vous croyiez que j'en déplore la privation. Antoinette tient que notre passage sur terre, à tous trois, est avant tout prémonitoire. Il ne s'agit pas de racoler des millions, ni des millions de gens pour fonder la nouvelle Église, mais bien de manifester par nos persécutions la malignité horrible et essentielle de ce monde, et de la faire condamner cette fois définitivement. Après notre disparition, surviendra donc un nouveau déluge qui effacera ce spectacle infini de vices et d'impuretés. Et comme personne ne sera sauvé, peu importe que le monde où nous venons nous reconnaisse et nous outrage, ou nous ignore tout simplement. Pareils au Christ qui...

M. Viry cette fois frappa violemment sur la table. Abel s'interrompit donc et épuisa son verre avec une extrême satisfaction.

— C'en est assez, — poursuivit-il. — Je vois que vous ne sauriez rien entendre, et que vous démontrez précisément par votre fureur aveugle l'excellence de cette théorie... Ce qui la marque aussi, c'est le petit nombre de nos adeptes. Je ne parle point des gens de Saint-Claude qui vous sont connus, et qui, les pauvres,

ne pèseront jamais d'un grand poids dans la balance éternelle... Mais sachez qui nous avons recruté en vingt ans d'effort. D'abord un marchand de cette ville, qui a des biens de fortune, mal acquis, mais qui est un esprit imbécile... Ensuite un caissier de la Maison des Indes, qui a pour servante une fort belle femme, dont le mari est batelier sur les canaux... Ensuite un « consolateur des malades » de l'Église réformée d'Altona, que la lecture des livres d'Antoinette a dirigé dans la vraie foi. C'est un bon homme, que je n'ai jamais vu rire... Ensuite, un ancien soldat, pourvu ici d'un office de dépendance et qui voulait couper la tête à tous les rois. Après avoir donné son trésor au pourvoyeur de notre Église, il a frété une petite barque pour aller en Angleterre, commencer par le tyran qui régne en ce pays-là : il a fait naufrage à une lieue de la côte... Ensuite une fille de Harlem, chez qui nous fûmes logés en passant par cette bourgade. J'ose me flatter de l'avoir convertie moi-même. Mais c'est une pecque, qui refuse à présent de faire mon ménage, se lève à dix heures, et prétend que je ne fume point... J'ajoute un jardinier, père de nombreux enfants, qui de Mennonite est devenu notre adepte, parce que nous lui avons donné une petite terre à Norstrand. Ce qui n'empêche qu'il ne se soit fait payer trois écus par mois à notre service. Vous voyez quel troupeau nous avons rassemblé. Je n'en tire point vanité : cela prouve, je vous répète, que le reste est pire encore et que l'univers est perdu.

— Et M. Decort? — demanda le chapelain.

— Le prendriez-vous pour un converti de cette espèce? sachez qu'il n'est rien de moins que moi-même et que madamoiselle, c'est-à-dire le troisième Antéchrist. Mais vous m'avez interdit de professer ici la doctrine; je m'en garde... C'est elle-même qui l'a enfanté, comme elle fit moi-même autrefois, avec les propres douleurs que ressentent les mères charnelles le jour même que le prévôt de l'Oratoire le chassait de son ordre...

— Fort bien; mais le voici enfermé. Y a-t-il apparence que l'on paye ses créanciers et que l'on le tire de là?

— Il est si pauvre à présent! — soupira Abel.

— Il était riche en venant vous trouver?

— Oui, mais le voici pauvre. Il nous a aliéné tant de biens!

A ce moment, deux nègres entrèrent dans le cabaret, suivis d'une multitude qui ne se lassait de les voir. C'étaient les laquais de quelque amiral. Ils s'assirent à une table et burent — comme des personnes humaines. Parmi les gens qui avaient pénétré à leur suite, un grand baguenaudier vêtu de jaune et coiffé d'un chapeau de plumes, considéra M. Clergeot, puis son compagnon, sembla hésiter, et alla frapper sur l'épaule de l'Antéchrist.

— Puis-je parler, — dit-il?

— Oui, parbleu, — répondit Abel qui semblait le connaître.

— Eh bien, mon frère, — dit l'inconnu, — sachez que voici deux hommes noirs qui représentent la tribu de Joseph, issue de Cham par la femme de Putiphar. Je les ai avisés, il y a un instant. Je m'en vais leur donner leur bannière, il ne m'en reste que sept à distribuer. Peut-être monsieur votre ami, nous amène-t-il, lui aussi, une tribu nouvelle...?

Et tirant vers les nègres, il sortit de son sein une pièce de soie violette qu'il déplia devant eux avec force discours.

— Qu'est-ce à dire? — demanda M. Viry.

— Ce Seigneur, — dit M. Clergeot, — qui est fort prêt de reconnaître l'éminente dignité et sainteté de mademoiselle Bourignon, n'en professe pas moins une doctrine qui lui est singulière. Encore que bon Hollandais, il prêche le rappel des Juifs dans la communion chrétienne; il entend rétablir les douze tribus dans leur pureté. Mais ce ne saurait être celles de l'histoire. Toujours est-il qu'il a planté dans son parc douze étendards, en signe de ralliement, qui attendent les nouveaux patriarches, dont il a déjà quatre. Voici que ces nègres lui en ont fait reconnaître un de plus, et il est tout disposé à vous prendre pour le sixième... S'il les rassemble tous avant que l'an soit fini, il ne doutera plus que nous n'ayons avec nous le nouveau Messias, et il a promis par devant notaire une donation fort importante au trésorier de notre nouvelle Église. Je vous serais donc bien obligé si vous consentiez à prendre un de ses chiffons. Car le trésorier, pour ne vous rien cacher, c'est moi-même...

— Que ne le disais-tu! — s'écria le chapelain. — Je commence à comprendre : tu me sembles le seul de la bande qui ne perdra jamais la foi; et dans cette cabale de jeûneurs, tu

ne maigris pas, sur ma parole! Abel, Abel, tu n'as point changé! Et voici que ma conscience est à l'aise. Autant j'avais de scrupules à entretenir depuis une heure le prophète d'une détestable doctrine sur ses fables et tromperies, autant je trouve plaisant de boire avec un bon escroc comme toi, qui pèche de mille façons, mais non pas contre l'Esprit. Buvons donc!

Et comme il levait son gobelet, au milieu de la fumée, des cris et de la confusion que faisaient dans la salle les marins, les filles, les nègres et les hérésiarques, Abel étouffa dans une lampée de bière le sourire qui lui venait aussi.

Il ne laissa pas cependant de montrer à son ancien maître un visage sérieux et noble. Il se leva comme le jour baissait, et avec componction...

— Adieu, messire, — dit-il. — Je m'en vais comme tous les soirs tâcher de visiter le sublime M. Decort dans son affreux cachot. Il paraît qu'il refuse de prendre la triste nourriture qu'on lui laisse, à l'exception d'un peu d'eau; et que si cela continue, il égalera le jeûne du Seigneur au désert.

— Ce serait impie, — dit M. Viry d'assez bonne humeur. — Habille-toi plutôt en séraphin, et lui va représenter que cette abstinence procède d'un orgueil abominable. Et ainsi tout le monde sera content : ses créanciers qui n'ont garde de le vouloir mort; lui-même qui sera fort honoré d'une telle visite angélique; et toi, gredin fieffé, qui auras encore l'occasion de te mettre un masque.

— J'y songerai, — repartit sérieusement M. Clergeot, l'Antéchrist.

Et là-dessus, quittant son ancien pasteur sur un salut fort modeste, il s'éloigna dans la foule, dans une admirable attitude de piété et d'inspiration.

M. Viry avait perdu à le voir toute la mélancolie que lui avait causée la rencontre; il remonta vers le port en songeant aux paroles du Révérend Père Caccialupo qui, à distance, lui parurent aussi sages qu'audacieuses.

Comme il ne savait guère où occuper la soirée dans cette ville plus fertile en fripons et en trafiquants qu'en catholiques et en bonnes âmes, il gravit l'escalier d'une fort belle tour qui faisait claquer bien au-dessus des toits le pavillon

des Etats Généraux. Un balcon entourait le dernier étage que des bourgeois visitaient en donnant un patard au gardien. Les oiseaux de mer venaient tournoyer à son entour en poussant des cris; se renversant hardiment dans leur vol, ils glissaient sur l'aile des vents avec bien plus d'adresse que ne se tiennent les hommes au milieu de la tempête des tentations. C'est du moins la figure édifiante que leur trouva M. Viry, lequel soufflait très péniblement d'avoir monté tant de marches. Il contempla les canaux noirs, les toits vifs, des parcs où il y avait des statues et des daims, ensuite le spectacle immense que lui présentait la terre basse au delà de la ville; des routes s'y écartaient en formant les branches d'un éventail; des clochers innombrables mais qui ne sonnaient point pour la vraie religion, hérissaient çà et là les plaines, au-dessus desquelles une énorme masse de nuages empourprés et dorés semblaient rouler pesamment. Il fit réflexion que la terre, si riche qu'elle fût, tenait un espace plat et ridicule au prix du ciel qui occupe toutes les régions supérieures et l'écrase de sa hauteur sublime.

Puis il se retourna du côté de la mer, qui lui parut, en dépit de quelques pauvres voiles, infiniment triste et sombre et d'une solitude merveilleuse.

XVI

HISTOIRE DE M. DELEDEULLE

M. Viry avait compté sans la mauvaise saison pour aller à l'île de Nordstrand; il se trouva justement que la mer devint, dès les jours suivants, tout à fait furieuse, ce qui l'empêcha de s'embarquer à la suite de M. Clergeot, l'Antéchrist, au bout de quelques jours comme il en avait le dessein. Les tempêtes se prolongèrent tellement qu'il délibéra de prendre d'abord la voie de terre; il passa donc en Frise, puis dans la célèbre ville de Hambourg, et malgré la neige qui couvrait le pays, il se fit mener en traîneau jusqu'à un petit port du Sleswig, nommé Husum, d'où la traversée est remarquablement aisée et rapide.

Il n'était pas loin de croire qu'il avançait vers une terre

d'Hyperborée où le soleil a le renom de ne se coucher point, et où les seuls êtres vivants sont les ours et les rennes. Sa surprise fut grande lorsqu'il vit la mer libre de glaces et même assez tiède, au bord des prairies basses, où des églises toutes pointues, des moulins en grand nombre, et même quelques bois de hêtres réjouissaient les yeux. Il loua une barque pour gagner Nordstrand, où il arriva à la nuit noire.

Par un effet singulier de la nature, l'eau était bien plus éclaircie que le ciel; et il semblait que chaque flot fût bordé de langues de flamme. La barque même était entourée de ce feu qui ne brûlait point et eût immanquablement paru diabolique à un esprit plus faible; au lieu que M. Viry prenait plaisir à y tremper la main qui laissait couler ensuite les gouttes lumineuses.

Enfin il débarqua dans l'île, et entendit parler français à des ombres qui se pressaient sur le rivage. Même, il remarqua une voix qui, chose étrange, rappelait celle de M. Deledeulle; et il souriait de cette rencontre lorsqu'une lanterne le vint éclairer au visage; un homme jeta un cri, et M. Viry se sentit embrasser étroitement.

C'était en effet M. Deledeulle, qui par bonne fortune se retrouvait là.

— Ciel! — lui dit cet ancien précepteur, — que venez-vous faire ici? est-ce possible que ce soit vous, et que je puisse vous héberger dès ce soir pour vous marquer le peu de rancune que je garde des duretés que vous me dîtes autrefois? Je n'avais aucun espoir de vous revoir jamais, et pourtant je n'ai feint aucunement de vous reconnaître. Ah! messire, que je suis donc heureux!

Et se chargeant de son paquet, il le tira aussitôt après lui, parmi cent rigoles, fossés et fondrières, jusqu'à une petite maison où tout l'éclairage venait d'un feu de tourbe assez puant. Ils entrèrent à quatre pattes; M. Deledeulle ferma soigneusement la porte; et aussitôt ils entendirent la mer qui bruyait, le vent qui semblait envelopper la demeure de toute une cohorte de pleurs et de gémissements.

— Hélas! que faites-vous dans ces lieux? — reprit M. Deledeulle. — On n'y saurait venir que pour expier les péchés du monde : on y meurt de froid et de faim, moi du moins; l'on ne

peut avoir quelques provisions que de la triste ville de Husum où les gens jargonnent l'abominable langue germanique et ne détestent rien tant que les étrangers. La mer nous ronge et dévore peu à peu; et il faut certes être possédé par l'esprit de lucre ou être en haine à tous les humains pour se retirer sur cette terre maudite.

— Alors, — répartit M. Viry, — dites-moi vous-même ce que vous y faites, et ce qui vous est advenu. Je sais déjà que madame la Comtesse a péri, et son diantre de curé, mais je brûle du désir de connaître autre chose

Là-dessus il éclaircit en trois mots sa propre fortune et son dessein. Cela permit à M. Deledeulle d'ordonner ses pensées et de prendre assez paisiblement la parole :

— L'on vécut, — dit-il, — au château de Deusse jusqu'à l'an 55 à peu près comme on faisait de votre temps; madame la Comtesse n'aurait su vieillir puisqu'elle s'était donné, dès l'âge de quarante ans environ, les apparences de la décrépitude extrême. Elle ne pouvait non plus devenir plus folle, puisqu'elle avait atteint déjà le point suprême de la déraison; son château était construit assez solidement, et avait assez résisté déjà à l'outrage des siècles pour se passer d'entretien et décliner moins vite que la châtelaine. Pour moi, je réussissais à force de silence et de patience, à passer pour un homme assez content de son sort; je jeûnais fort convenablement, à condition de garder dans mon pavillon quelques vins et viandes qui me soutinssent; je faisais tous les exercices de piété convenables à ma position, pourvu que je visitasse secrètement la librairie du château : j'en avais même peu à peu déménagé presque tous les volumes et je les gardais comme un trésor dans un souterrain pratiqué sous le carreau du pavillon. Ainsi je me consolais, par l'étude qui est chose douce, et l'oisiveté qui n'est pas moins agréable aux hommes, de vieillir au sein d'une solitude presque absolue. Je me comparais souvent à ces bêtes, loirs, crapauds ou insectes, qui plongés tout l'hiver dans un profond sommeil, se gardent ainsi des atteintes du froid et de l'âge; c'est une satisfaction bien grande, monsieur, de vivre d'une vie qui n'est que l'imitation dormante de la vie véritable, et subsister dans l'inutilité.

» Plus je songeais à l'espèce de malédiction que vous fîtes de moi en prenant congé de votre serviteur, plus je me convainquais d'être en état parfait d'innocence, coopérant fort peu à la durée et propagation d'une doctrine et d'une raison de vie dont je n'avais, après tout, ni la peau ni la chair malades. Mon hypocrisie n'était pas bien horrible, car je la pouvais placer au rang de mes devoirs d'état, et vous entendez bien que je ne courais point le danger de devenir un zélateur enragé de l'erreur janséniste : Comprenez-moi. Je vivais d'elle; mais elle ne vivait pas de moi...

— Et à présent? — demanda par avance M. Viry.

— A présent, je continue à tenir mon rôle, — répondit M. Deledeulle, — mais avec infiniment moins de profit temporel. Je suis en effet ici délégué de Messieurs de Port-Royal; M. de Pontchâteau, qui est l'un d'eux, m'a confirmé dans les pouvoirs d'intendant de leur Société... Mais revenons à Deusse.

» Si la sainteté apparente me faisait vivre, du moins ne réussissait-elle pas chez les paroissiens de M. Salmon, vassaux de madame de Willerval. Ces pauvres gens, bien qu'occupés à une terre fertile et de bon rapport, dépérissaient d'année en année, et chose plus grave, leur nombre ne cessait de diminuer. Les austérités dont on les accablait, les pénitences et les jeûnes qu'on leur rendait obligatoires et, plus que tout, la triste conscience de leur condition de pécheurs, de damnés et de serfs, leur enlevaient tout courage : les filles refusaient de prendre un mari, les garçons de prendre femme; les laboureurs de s'affectionner à une terre qui ne devait être que leur tombeau plus tard, et qui était présentement un obstacle à leur détachement de ce monde. Madame de Willerval, dont les revenus décroissaient à mesure qu'augmentait la vertu de son peuple, ne s'en alarmait point; car dans sa folie destructrice, rien ne la pouvait si bien contenter que la vue des buissons, des friches et des masures ruineuses. Il vous souvient peut-être de cette fille, désignée comme bouc émissaire qui se laissa noyer là-bas sans rien dire : eh bien! on peut lui comparer tout le village de Deusse qui perdait lentement les forces et le goût de vivre. Cela peut vous sembler incroyable? Vous ne connaissez pas ces bons Flamands : ou des ivrognes, ou des ascètes!

» Puis, il y avait devant leurs yeux l'exemple redoutable de vos pauvres gens de Franche-Comté qui s'étaient vu chasser avec ignominie, réduire à l'état de bohémiens des routes pour avoir déplu à la Comtesse. Aussi les villageois faisaient-ils comme votre ami ici présent : ils obéissaient par faiblesse et préféraient leur triste et paresseuse servitude à l'audace de se délivrer.

» Pourtant ceci devait avoir une fin, non point par l'extinction de tout ce petit peuple; mais par une fantaisie qui prit madame de Willerval. Elle n'était pas de ces sectaires qui sont perversement ravis de voir leur secte se réduire à rien et y trouvent un motif de maudire tout le monde entier...

— ... La Bourignon, par exemple.

— Elle se piqua soudain de prosélytisme, environ l'an 56, comme elle avait fait au temps qu'elle vous manda. Ayant considéré que les guerres accroissaient le nombre des malheureux, elle voulut encore renforcer son troupeau par des bêtes chassées d'autres bercails; et elle fit venir une bande de Lorrains pour tenir les fermes de Deusse qui n'avaient plus de fermiers. Ces étrangers ne sont pas des plus dociles. Ils nous firent d'abord assez bonne mine; ce fut le temps qu'ils s'installaient et goûtaient le plaisir d'avoir un toit et des champs. Puis ils se mêlèrent de vouloir planter des vignes sur la colline pierreuse qui domine le château vers l'Occident, alléguant que le site y était propre, et semblable à celui de la rivière de Meuse. M. Salmon leur fit défendre cette culture et l'usage des boissons fermentées. Ils ne furent que plus enragés à boire; ils distillèrent tous les fruits de leurs arbres, puis les moindres baies des buissons, puis l'écorce des bouleaux et des cornouillers.

» Au demeurant assez bons chrétiens, si l'on en jugeait en droite raison; mais paroissiens très imparfaits, à l'égard de ce qu'exigeait messire Salmon, dont le grand âge accroissait la rigueur déjà non pareille. Quand ils surent qu'ils étaient au rang des réprouvés, que leur place aux offices était sur le tertre à fumier, qu'on leur refusait les sacrements et jusqu'à l'eau bénite, ils se délièrent eux-mêmes de toute obligation, ne prêtèrent plus aucune attention à l'église ni

au pasteur, et privés également de rites et de prières, vécurent dès lors comme les premiers venus des Réformés. Voilà-t-il pas un beau résultat de tant d'austérité? Vous aviez été bon prophète!

» Le pis fut qu'ils hébergèrent de leurs parents, qui étaient soldats et servaient divers princes, selon la coutume de cette nation. Ces reîtres ne leur apportaient guère, dans les séjours qu'ils faisaient à Deusse, que l'exemple de l'intempérance et de la brutalité. Il y en eut un qui revenu de la milice depuis deux heures, avec d'assez bons sentiments, chargé au surplus d'un poids fort lourd de vices et peut-être de crimes, et sans doute aussi plus ivre que tous les autres, se mit en tête d'être confessé sur-le-champ. Il revêt donc ses hardes militaires, prend son chapeau et son baudrier, et va cogner à la porte de messire Salmon pour réclamer le sacrement de pénitence. Le pasteur, qui était en oraison, le fait languir, se dérange à la fin, et reconnaissant par la fenêtre à qui il avait affaire, le prie, lui ordonne, lui enjoint de partir, avec toute sorte d'imprécations...

» Le lendemain, qui était un jeudi saint, ce prêtre était prosterné dans l'église. Le soudard, couché entre les bancs tout armé, se lève avec son fusil, lui tire un grand coup; puis de son épée, il lui ouvre la tête et répand la cervelle sur le pavé. Des enfants trouvèrent ainsi le corps. On avertit madame la Comtesse qui accourut. Elle fit pendre le soldat qui ne marqua aucun repentir, mais elle ne put ressusciter son curé, lequel, nonobstant sa qualité d'ancien bourignoniste et d'hérétique évident a peut-être acheté son salut par une fin si affreuse.

— Cela est fort possible, — dit M. Viry. — Après tout, c'était, dans sa malfaisance, un homme de bonne volonté, et, pour ainsi parler, la caricature d'un saint.

— La mort de messire Salmon, — reprit M. Deledeulle, — fit écrouler l'édifice dont il était la pierre angulaire. Où eût-on trouvé un autre homme de son espèce? à moins de s'adresser à Messieurs de Port-Royal, qui promirent d'envoyer un prêtre éprouvé et grand ennemi des Jésuites. C'était un nommé Gerberet, ancien secrétaire du fameux M. Arnauld. Il se mit en route, et nous arriva comme madame la Comtesse venait

de périr. Il faut que vous sachiez dans quelles terribles circonstances.

» Depuis le trépas de messire Salmon, elle était tombée au plus bas degré de la superstition. Elle conservait sous une cloche de verre le chef de ce pasteur, qu'elle avait placé sur une console dans son oratoire, auprès des reliques de M. l'abbé de Saint-Cyran, héritées du défunt. Elle en faisait l'objet d'une vénération bizarre et indiscrète : elle ordonna même chez les gens du hameau, des processions en son honneur, où je figurais moi-même en attitude de dévot. Il va de soi qu'elle s'associait en quelque sorte à la sainteté de M. Salmon et qu'elle vénérait en lui la moitié de sa propre personne. Pour elle, son orgueilleuse austérité alla jusqu'à lui faire creuser, dans la cave où vous savez qu'elle habitait, son propre tombeau, où elle coucha dorénavant par avance : non pas dans un cercueil comme ont fait des personnages célèbres par leurs vertus, mais à même la terre froide; elle y descendait par un escabeau, et en remontait tous les matins, portant sur sa défroque sordide, parmi cent autres malpropretés, celle de sa boue funéraire. Elle avait foui elle-même avec ses mains. Il ne vous étonnera pas qu'une belle nuit, toute une paroi de sépulcre s'écroula sur elle et l'étouffa; en sorte qu'elle se trouva ensemble morte et enterrée, comme il me parut lorsqu'après cent recherches, je reconnus son malheureux sort. On l'a laissée à cette demeure. On a posé seulement dessus une belle lame de marbre...

» Elle n'avait point de descendants : des cousins d'une branche éloignée, qui habitaient Tournai et y menaient un assez petit train, se virent échoir son héritage. Ils en furent extrêmement satisfaits, et n'ont pas cessé de l'être. Ce sont de bons seigneurs, déjà sur l'âge, pourvus de cinq filles assez plaisantes. Ils rouvrirent les salons, les chambres d'apparat, me chassèrent de mon pavillon, et firent une grande dépense de chandelle pour donner des ballets devant la noblesse des alentours. Ainsi l'on dansait presque toutes les nuits, sur le corps de la pauvre comtesse de Willerval; elle attend le jugement dernier dans sa cave et rachète sans doute par un notable purgatoire la faute d'avoir été sainte sans un atome de bon cœur.

» Ce régime a fort bien réussi aux héritiers; tant qu'ils ont déjà marié trois de leurs filles, et que les cadettes se plieront aussi au joug du mariage sans avoir pensé au cloître un instant. L'ingratitude même a très bien servi leur fortune : ils ont prié M. Gerberet de retourner en France, à peine installé dans sa cure. Ils ne laissent pas d'inviter des Jésuites à leur château : j'en ai vu un, monsieur, si bon homme que de danser une courante avec une fille du baron. Tant y a qu'on passe toujours d'un extrême à l'autre, et qu'ils semblent s'engendrer et s'accompagner fatalement, comme a dit le vieux Socrate, qui aimait les lieux-communs.

» Pour les villageois de Deusse, on les fait boire aux noces, on leur donne des violons et des lampions, on les laisse cultiver la terre à leur guise, on les confesse et communie à leur gré. Et ce domaine, jadis sombre et pavoisé aux couleurs de l'enfer, semble à présent le coin le plus gai du paradis... J'en parle du moins par ouï-dire.

— C'est juste! — dit M. Viry. — Eh! pourquoi n'y êtes-vous plus?

— Ne le comprenez-vous pas, messire? Les nouveaux châtelains, tout en me faisant assez bonne mine, m'ont traité comme un des petits saints qu'ils ne voulaient plus voir avec eux, et ni plus ni moins que si j'eusse été le messager de Pluton. J'ai bien essayé de leur montrer mon vrai naturel; il était trop tard, par l'effet de leur prévention : ils me tenaient, j'en suis sûr, pour un des suppôts les plus fermes de ce qu'on nomme jansénisme. Puis, leurs Jésuites les ont engagés à se défaire de moi, ce qu'ils firent avec toute la bonne grâce imaginable, une fois que je leur eus montré en détail les ressources du parc, du château, de l'étang et de toute la campagne. Aussi ma punition fut d'être pris à mon propre piège et d'être à peu près congédié de Deusse dans le temps que la vie y allait devenir supportable...

» Congédié; cela n'est pas exact. J'étais las de voir le baron marquer une légère surprise à chaque fois qu'il me rencontrait encore, pour signifier qu'il me croyait parti, — las de n'oser point demander mes gages et de loger au hameau avec les villageois, — plus las enfin de voir les aimables filles de ce seigneur se renfrogner sitôt qu'elles m'apercevaient, quitter

leurs jeux, leurs bavardages, leurs sourires, et me parler comme à un portier de couvent : elles croyaient ainsi bien faire et me traiter comme mon Austérité le souhaitait... Alors, j'écrivis à Port-Royal pour demander qu'on s'intéressât de ma personne. Il se trouvait que MM. de Pontchâteau et de Saint-Amour allaient faire voyage aux Pays-Bas. Je me joignis à eux dans la ville d'Ypres, où ils allaient d'abord en pèlerinage. Ainsi, déguisé pour toujours en champion de leur doctrine, j'ai accompagné le premier dans la communauté de Nordstrand où je sécherais d'ennui et de solitude si je n'avais eu l'heur de vous trouver ce soir.

Il parla ainsi, poussa un profond soupir, et se moucha dans un beau mouchoir à quatre glands, reste de son antique splendeur.

— Ah! mon pauvre ami, — lui dit M. le chapelain de Saint-Maurice; — je comptais bien, en vous quittant jadis, que vous subiriez quelque châtiment de votre lâcheté; vous y voilà enchaîné, je vous plains, mais je n'ai garde de vous croire hérétique. Vous êtes un assez bon diable.

A ce moment le feu jetait un éclat plus vif; et il put enfin regarder à son aise M. Deledeulle dont il retrouva avec plaisir le visage maigre, le nez court et les yeux mobiles. A peine ces vingt années l'avaient-elles vieilli.

Ils se roulèrent chacun dans une couverture, sur du foin assez sec et dormirent jusqu'au matin. Le jour tardif montra l'intérieur de la cabane, où il y avait des livres et point de table, une cheminée et point de fenêtre, et qui était distante de quelque trois cents toises de la mer, pour lors retirée.

— Voyez là-bas cette espèce de mur, qu'on dirait fait de fagots, comme les gabionnades militaires, — dit M. Deledeulle — telle est toute la digue qui nous préserve des flots. C'est sur ce point que vous avez débarqué, la mer étant haute et presque de plain-pied. De l'autre côté de l'île, on y a mis du pavé, pour ce que la marée est plus forte : ici l'on compte, pour fortifier ce faible rempart, sur les alluvions de sable que l'eau ne peut manquer d'amasser. Mais cela me rassure médiocrement; et M. Decort qui a payé pour faire élever ces chaussées, n'a pas dû se ruiner aussi complètement qu'on le dit.

Cela ramena le discours sur la secte d'Antoinette, dont

M. Viry ne se lassait pas d'avoir des nouvelles. Il apprit que M. Deledeulle avait eu l'ordre de s'opposer, fût-ce par la force, à l'établissement de ses Comtois, et que l'ordre de M. Gorin avait fait fléchir cette consigne. Les gens de Saint-Claude étaient installés à une demi-lieue de là, dans des maisons de torchis assez belles, et s'occupaient à faire en hâte provision de tourbe. On les voyait de loin s'empresser, comme des fourmis; une espèce de lac brillait au delà de leur domaine, laissé par la dernière invasion de la mer. Il y avait à droite une apparence de colline, couverte de fougères et de chênes et où se voyait une chapelle; M. Deledeulle assura qu'elle était du culte romain; dans la plaine, sur des prairies fort humides, une autre chapelle s'élevait, qui servait aux protégés de Port-Royal. Le matin était calme; on n'entendait que la mer au loin, quelques cris d'alouettes, et le cliquetis des entraves d'un petit troupeau de bœufs qui paissait.

M. Deledeulle, tout en devisant, mena M. Viry auprès de ses administrés. On leur offrit du lait, on leur montra des ruches, soutenues par des claies sur la tourbière. Mais M. Viry n'avait de cesse qu'il n'approchât de ses propres paroissiens. Son ami crut bon de lui donner de leurs nouvelles : à son goût, c'étaient des brutes sauvages, fort indignes de pitié ou d'affection; ils vivaient dans leur petit canton, sans se mêler aux autres, et semblaient avoir entre eux des disputes et des rixes. On voyait bien qu'ils avaient souffert de longues misères, et qu'ils étaient retournés à la barbarie.

— Mais n'avez-vous pas vu Abel? — demanda M. Viry, à qui cette question pesait depuis la veille.

— M. Clergeot, — répondit l'intendant, — est venu me présenter son hommage dès son arrivée; il m'a appris que tout son désir était de voir ses gens se faire oublier dans cette île; qu'ils n'auraient garde de faire quoi que ce fût pour propager leur foi, que du reste mademoiselle Bourignon était en fuite vers les Allemagnes, et tout occupée de sauver sa propre tête; bref il m'a protesté l'humilité et la soumission la plus remarquables. Je l'ai accompagné jusque sur le domaine concédé à ses sectaires. Ils l'ont reçu avec des sarcasmes, des imprécations, des menaces, bien qu'il soit en somme

leur protecteur. C'est vous dire ce qui vous attend chez eux, si vous tenez à franchir la demi-lieue qui nous en sépare.

— J'irai tout de même, — dit M. Viry mélancoliquement.

— Il est juste d'ajouter, — reprit M. Deledeulle, — que M. Clergeot présente sur lui les signes d'une prospérité qui fait insulte aux misérables. Puis, que vous dire encore? je sais qu'il a débauché, à leur passage en Hollande, la femme d'un de vos paysans, homme jaloux et féroce, brutal, appelé Jacquet. Un malheur ne manquera pas d'arriver, si M. Clergeot commet encore quelque imprudence semblable avant de reprendre la mer. Sachez que vos gens vivent ici sans lois ni autorité d'aucune sorte; il paraît même qu'ils prétendent qu'on les a amenés dans une terre magique et pleine de prestiges pour se défaire d'eux.

» C'est vrai que, lors de leur venue, la tourbe était gelée, ce qui fit qu'ils crurent brûler de la glace, et noire. Et s'il faut en croire les dires, une fille nommée Gonin, aurait, dès le lendemain, accouché d'une fillette déjà grosse elle-même d'un enfant diabolique long comme le doigt; ce monstre naquit et mourut une heure après avec sa mère et, si j'ose dire, son aïeule. Cela paraît être encore un coup de M. Clergeot, j'entends la bâtardise, car pour l'autre prodige, il va sans dire que je n'y crois pas.

— Vous me diriez encore bien des choses, — interrompit M. Viry, doucement, — sans me dissuader d'aller vers eux faire mon devoir.

XVII

LA TERRE PROMISE

La lune dans son second quartier brillait déjà d'un éclat admirable au sortir des nuages qui l'avaient couverte les nuits précédentes. Sa lueur était réfléchie, comme dans un miroir, par les fossés et marécages pleins de roseaux, à travers lesquels M. Ambroise Viry se hâtait. Il avait laissé M. Deledeulle assoupi sous la cheminée et marchait vers le canton des gens de Saint-Claude; il y brillait une lumière que le vent manquait éteindre à chaque instant; cette marque retenait M. Viry

dans le droit chemin, malgré les détours où le contraignaient les pièces d'eau et les haltes qu'il faisait pour écouter la mer derrière lui.

La marée montait en effet et menait un horrible vacarme auquel ses oreilles n'étaient pas encore accoutumées, et bien propre à donner de l'inquiétude. Mais rien n'arrêtait cet excellent pasteur. Il avait décidé d'aller surprendre ses paroissiens à l'heure où les tracas du jour interrompus, le calme de la nuit prédispose à la patience et à la débonnaireté, joint l'apparence surnaturelle et fantastique que prendrait sans doute son arrivée imprévue à cette heure et dans ces lieux.

Il était fort près d'atteindre la tourbière qu'il avait vue entamée par les Comtois; il longeait, sur un sol boueux, des espèces de meules assez hautes, formées par des mottes entassées. Soudain il entendit parler à mi-voix une femme et un homme, qui se mirent à courir devant lui, en se séparant, tandis qu'une voix, bien plus violente et irritée, traita ces ombres de garce, de roussin breneux, avec mille autres injures des plus affreuses.

Il reconnut la voix de Jacquet; Jacquet lui-même passa fort près de lui, tenant haut un ferrement semblable à une bêche. M. Viry, caché par une des meules, remarqua fort bien sa haute taille, sa tête barbue, et cette brutalité qu'il lui connaissait depuis l'adolescence.

Ce mari mécontent s'arrêta soudain de courir et repartit en sens contraire, brandissant son outil et hurlant de plus belle. Malgré cette circonstance, M. Viry réfléchit qu'il tomberait assez mal cette nuit-là au milieu de ses Comtois bouleversés par un adultère et une vengeance; il hocha la tête tristement et rebroussa avec lenteur vers la cabane de M. Deledeulle, comme s'il avait voulu suivre Jacquet à la trace.

A mesure qu'il marchait, les flots enflaient leur bruit; il les voyaient briller au-dessus de la digue, comme un champ d'avoine par-delà sa barrière; le tumulte était propre à assourdir lorsqu'il parvint à la porte de son Janséniste malgré lui. Mais ce fracas n'était pas tel qu'on n'entendît des coups sourds et réguliers devers le rivage; M. Viry les attribua à la colère des eaux et fit une courte prière avant de se glisser dans sa hutte.

Il trouva M. Deledeulle sur pied et aussi anxieux qu'il est possible :

— Entendez-vous la mer? — lui dit ce dernier. — Et croyez-vous les digues assez fortes?

— Comment pourrais-je en juger? — répondit M. Viry en s'asseyant d'un air sévère.

Pour lui, il rêvait à toute autre chose, se représentant l'ignominie où les gens de Saint-Claude étaient tombés, leurs mœurs dissolues et sauvages, les obstacles qu'il lui faudrait renverser pour parvenir à toucher leur cœur. Il s'accusait, pour la millième fois, d'avoir contribué à les jeter dans cet état; d'abord le jour, qu'ils avaient quitté leurs cabanes d'Alsace; ensuite le jour où il s'était laissé mener à Mons, sur l'ordre de la Comtesse, abandonnant ainsi ses ouailles à la gueule du loup dévorant.

M. Deledeulle ne tenait point en place : il se glissait sous la porte, revenait, tisonnait le feu, ressortait encore. A la fin, il appela son ami au dehors, d'une voix grêle et tremblante. Et quand M. Viry l'eut rejoint.

— Regardez, — dit-il, — contre la digue; une ombre à forme humaine y travaille, et semble bêcher comme les fossoyeurs.

— Je ne vois point, — dit M. Viry, dont la vue était affaiblie par l'âge. — Rentrons, monsieur, je vous prie, de peur que des visions ne nous obsèdent.

— Je n'aurais garde, — répartit M. Deledeulle.

Ils se criaient l'un à l'autre à l'oreille, tant la mer faisait de bruit; les coups réguliers qu'ils avaient remarqués près du bord des flots, ne ressemblaient plus au rongement d'un insecte, ni au travail d'un sapeur de mines, mais bien à des coups de bélier tels qu'en portaient les machines de siège. La terre en paraissait trembler. Mais ce n'était pas là ce qui terrifiait le plus l'intendant de madame de Willerval.

— Si vous vouliez m'accompagner, — dit-il, — je m'avancerais jusqu'à la digue pour en avoir le cœur net. L'homme qui bêche ne peut être qu'un démon ou une illusion tissée par les rayons de la lune.

— Allons, — dit M. Viry.

Et ils se mirent en marche. Des flaques d'eau les contrai-

gnirent à dévier de leur route; ils atteignirent la chaussée fort à droite, et observant le point qu'ils soupçonnaient, ils ne virent plus rien. La marée était haute et les flots très agités. Parfois l'écume bondissait par-dessus ses barrières et venait mouiller les promeneurs. Ils suivaient la digue, accoutumés déjà au tumulte et maîtres de leur sang-froid. Mais tout à coup, ils se trouvèrent en présence d'un homme courbé et ahanant.

C'était Jacquet. Il n'avait entrepris rien de moins que de saper la digue; autour de lui des mottes de terre, des débris de fascines attestaient qu'il en venait à bout.

A cette vue, M. Deledeulle jeta un cri.

— Que fais-tu là? — dit le pasteur en saisissant le rustre.

Celui-ci se releva et dans son âme toute brute ne sut pas reconnaître un homme qu'il n'attendait point là. Il grogna seulement, fit un geste de menace, et reprit son travail avec une ardeur enragée.

M. Viry allait se nommer, le semondre, lui marquer le crime affreux qu'il était en train de commettre, les mille morts qu'il causerait pour punir deux coupables... quand la bêche sembla entrer plus avant dans la levée de terre et échappa des mains de Jacquet. Au même instant une vague immense s'écrasa contre la digue et les renversa tous pêle-mêle.

Ils sentirent, à peine tombés, que l'eau les faisait flotter, et se crurent en pleine mer : elle avait pratiqué une brèche dans le tertre entamé par l'outil et se répandait sur la plaine. Le tumulte s'accroissait; un autre flot survenait; M. Deledeulle reprit pied le premier et releva M. Viry. Il l'entraîna en courant dans ce nouveau lac qui s'élargissait de toutes parts sous la lune. Ils avaient de l'eau jusqu'aux genoux; derrière eux, un fracas digne des plus belles artilleries du monde, ne cessait de retentir. Ils devinaient la digue qui s'écroulait sur une grande largeur, car les plis de la mer rivalisaient de vitesse avec eux.

Ils atteignirent la maison plus morts que vifs, et se hissant sur des fagots, ils montèrent jusqu'au toit. C'était un toit de chaume fort incliné de part et d'autre et où l'on se pouvait maintenir à condition d'écarter la paille et d'y mettre le pied

entre deux nœuds. Enfin ils purent chevaucher le faîte et sans parler, ruisselants, glacés, regardèrent tout alentour.

La terre avait disparu entièrement; loin que les ondes ressemblassent à celles d'un lac, elles s'agitaient déjà comme la pleine mer. Elles gagnaient sans cesse en hauteur, se soulevaient dans tous les sens, refluaient, écumaient autour de la maison; et il ne se pouvait que cette construction de torchis ne fût déracinée et mise en pièces.

— C'en est fait, — dit M. Deledeulle.

Et il se mit à pleurer abondamment, poussant des sanglots enfantins, tenant à pleines mains sa tête sans perruque.

Pour M. Viry, il s'efforçait de voir si toute la plaine était recouverte. L'astre des nuits ne lui montrait qu'une mer en furie, où ils figuraient assez bien des naufragés sur un radeau. Le domaine des Comtois aussi bien que le canton des jansénistes était déjà sous les flots; ces deux peuples ne formaient plus apparemment, comme Jacquet lui-même, que des corps morts, surpris par leur destin, et roulant dans l'eau froide. Seules la petite colline et la chapelle catholique n'étaient pas encore submergées, la lune les faisait paraître comme une mince falaise assiégée de toutes parts.

— Et quand je songe, — dit M. Deledeulle d'une voix entrecoupée, comme s'il eût déjà suffoqué sous les flots, — quand je songe que la digue aurait tenu peut-être sans cet infâme qui est venu la saper...

Il reprit :

— C'est vous qui avez amené ces gens-là pour notre perte! Sans vous, je ne les aurais pas connus à Deusse; ils ne seraient pas ici...

M. Viry haussa les épaules autant qu'il le pouvait.

— Mon ami, — dit-il, — appliquons-nous présentement, plutôt qu'à dire du mal d'autrui, et surtout de gens qui sont trépassés, à mourir comme il convient.

— Je ne suis pas coupable, moi! — dit M. Deledeulle au comble de la lâcheté. — Pourquoi est-ce que je serais noyé comme les autres?

— Voilà une vilaine parole, — répliqua le chapelain, — que je vous prie de regretter en hâte. Vous êtes coupable tout comme tous les autres; et ces pauvres gens de sectes diverses

que nous allons retrouver sur l'heure n'ont commis d'autre péché que le vôtre, qui fut de vivre le plus commodément possible, au prix des reniements, des erreurs ou des hypocrisies.

— Non pas moi! — soupira M. Deledeulle, subitement radouci à l'idée qu'un ministre du Ciel était à ses côtés et lui allait rendre aisé le passage.

— Et quand vous seriez comme un agneau sans tache? — lui dit son ami, — ne faut-il pas que les innocents périssent parfois pour racheter les coupables? c'est la loi même de notre foi. Je m'assure au demeurant, à cette heure qui est périlleuse et grave, qu'il y a bien moins de coupables, de malicieux déclarés qu'on ne croit; je pense donc qu'il y aura pour la plupart des humains, plus d'indulgence qu'on n'en espère. La méchanceté absolue est fort rare, et...

— Ciel! je suis perdu, — s'écria M. Deledeulle. — Avez-vous senti comme le mur a tremblé? Dans un instant nous nous abîmerons ensemble! Que d'horreurs! Est-il possible que je fusse réservé pour cette mort-là?

— Eh! mais! — dit M. Viry en retirant son pied gauche que l'eau atteignait : — il n'y aura eu que cela de grand et de noble dans votre séjour sur terre, à moins que vous ne gâtiez cette circonstance par une lâcheté insigne, un ignoble désespoir. Pour moi, je vois bien que j'avais tort aux yeux du monde, de courir depuis si longtemps après des gens qui m'ont renié; mais j'y ai gagné de périr sans trop de remords; cette île perdue, ces flots courroucés, voilà bien ma Terre promise.

Il se tut un instant.

— Ne croyez-vous pas, — demanda l'autre, — que cet abominable malheur est le signe de la fin du monde, d'un nouveau déluge; et que tous les continents seront tout à l'heure ensevelis sous les flots?

— Pas de danger, — fit M. le curé de Septmoncel. — Outre que cette opinion sent de loin son Bourignonisme, elle procède d'un orgueil ridicule. N'imaginez pas que le monde entier disparaisse présentement pour vous consoler.

Sur quoi M. Deledeulle considéra les vagues qui accouraient vers eux, de plus en plus hautes et tumultueuses; il frémit et se remit à pleurer

— J'ajoute, — reprit M. Viry, — que toutes ces terres que

vous regrettez, vous paraîtront dans un instant une pitoyable illusion de votre esprit imparfait, de votre furieux amour-propre. Songez à vous-même, c'est l'occasion; pour la première fois, vous avez le droit de ne penser qu'à vous. Cependant embrassons-nous, confessons-nous, monsieur; cette marque d'affection nous fortifiera et nous fera absoudre de bien des choses.

Ils se rapprochèrent donc l'un de l'autre, à califourchon, et dans une attitude un peu grotesque. Ce faisant ils furent renversés ensemble de leur appui, car la maison s'écroulait; et la mer se mit en devoir de les recouvrir.

Elle établit sur eux son royaume infini de bruit et de confusion, qui figure majestueusement les passions désordonnées et éternelles des hommes.

ANDRÉ THÉRIVE

PARIS

VU PAR UNE ALLEMANDE

Aux innombrables articles de revues ou de journaux, aux très nombreux ouvrages de fond consacrés en Allemagne à la France et à la psychologie de notre race, vient de s'ajouter un livre nouveau qui s'intitule : *Les petites gens de Paris*[1]. Il a pour auteur une femme, madame Martha Marquardt, longtemps collaboratrice du grand savant Paul Ehrlich auquel elle a dédié une belle étude.

L'ouvrage dont nous voudrions parler aujourd'hui n'a en aucune manière la profondeur ni la portée d'œuvres comme celles qu'Ernest-Robert Curtius a consacrées à la France. N'y cherchons pas non plus l'éclat de couleur ou les prestiges de style d'un tableau comme celui de Friedrich Sieburg (*Gott in Frankreich*).

Des enquêtes que nous venons de citer, le livre nouveau n'a sans doute pas les mérites, mais non plus les visées. Son objectif est à la fois beaucoup plus modeste et beaucoup plus strictement limité. Il tient tout entier dans son titre : « *Les petites gens de Paris* ». Ce n'est pas une large fresque de la France que madame Marquardt a prétendu brosser. C'est le Paris du menu peuple qu'elle désire faire connaître à ses concitoyens, l'humble Paris de l'effort, de la peine quotidienne et aussi des modestes joies, des touchants plaisirs des petites

1. *Die kleinen Leute von Paris*, par Martha Marquardt. Francfort-sur-le-Mein, 1933.

bourses. Ce monde-là qu'elle connaît bien, qu'elle a fréquenté pendant de nombreuses années, qu'elle a coudoyé dans son vêtement de semaine, dans le métro des lignes ouvrières, dans les trains de banlieue du dimanche soir, chez le crémier de la ruelle de faubourg, elle a noté les traits de son visage avec une singulière acuité de vision, et aussi avec cette sympathie intime, ce don du cœur qui est peut-être la meilleure garantie de pénétration. « On ne connaît vraiment que ce qu'on aime », écrivait Gœthe à son ami Fritz Jacobi. Si, parmi les titres d'un livre à notre estime, l'un des plus clairs est la fidélité avec laquelle il épouse les limites de son dessein et remplit son cadre, nous pouvons dire que madame Marquardt a fait un bon livre.

De ce Baedecker psychologique du Paris populaire qu'elle a entendu nous donner, et qu'elle a tenu à illustrer d'amusants instantanés photographiques fixant la physionomie de la rue, nous voudrions citer quelques rubriques qui nous ont paru particulièrement significatives.

***

L'un des chapitres du livre est intitulé : *Discipline.* Discipline française. Le mot, l'éloge nous étonne un peu. L'alliance de cet adjectif et de ce substantif a pour nous une saveur de paradoxe. Nous goûtons en général — et d'ailleurs pensons mériter sur bien des points — les compliments. Mais celui-ci nous surprend, et pour un peu nous choquerait presque, comme la louange qui n'est pas strictement justifiée offense, chez celui qu'elle touche, un sens intime de l'équité.

Discipline allemande, très bien, pensons-nous, mais fantaisie française, individualisme français. Nous nous connaissons une aversion naturelle pour la règle rigide et l'uniformité sans défaillance, une horreur de tempérament pour le caporalisme. Nous savons que dans les collectivités les plus uniformisées par essence, que, même dans l'armée, la tendance individualiste incurable de notre race éclate dans mille détails de tenue ou de geste, et que, si le monde entier s'incline devant l'héroïsme du soldat de Verdun, ce n'est point par la

rigueur impeccable de l'uniforme et de l'attitude que brille toujours le permissionnaire pacifique.

Pour un peu, il nous semblerait qu'il y a presque de l'ironie dans ce mérite de discipline reconnu au Français par un Allemand. Regardons cependant d'un peu plus près le miroir que tend à notre visage l'homme de l'autre race, et nous aurons l'attachante surprise d'y surprendre des traits que nous ne nous connaissions pas à nous-mêmes, d'y découvrir des vertus que nous ignorions. On nous force à reconnaître que nous possédons bien les qualités dont nous croyions manquer, à constater que nous sommes plus riches que nous ne pensions être. Douce violence à laquelle nous nous rendons sans trop nous faire prier.

Cette discipline du Français, en quoi consiste-t-elle donc d'après le témoin allemand? Non pas — et notre auteur a soin de le préciser tout de suite — dans l'asservissement aveugle à la règle brutale, non pas dans le dressage automatique (*Drill*, *Kadavergehorsam*), nous laissons ces mérites à la caserne prussienne, mais dans l'acceptation sans murmure de la règle reconnue efficace. Fondements cartésiens de l'obéissance française. Le contrôle de l'esprit est le réflexe naturel d'une race qui ne donne jamais son consentement que sous condition, qui répugne par instinct à la confiance dans la nuit. A la base de la discipline française, il y a l'intelligence. L'intelligence, et non le besoin grégaire de se perdre dans la masse, le besoin de l'appui à la collectivité.

Cette discipline française, notre témoin l'aperçoit dans mille détails de la vie quotidienne, de la physionomie de la rue, dans le petit nombre des accidents d'auto, dans l'aisance de la circulation, la rareté des embouteillages, malgré l'énorme nombre des véhicules et en dépit de la présence dans les artères les plus encombrées de ces anachronismes vivants (tolérés par l'indulgence naturelle au droit de vivre de chacun) que sont, dans la cité moderne, le cycliste et la voiture à cheval. « De temps en temps, un léger accrochage entre deux voitures, une légère bosse aux ailes, détails que personne ne prend au tragique. »

Discipline de la circulation au grand jour. Discipline de la circulation souterraine. Notre témoin professe une admiration sans réserve pour le bon bourgeois de Paris qui, « après des montées, des descentes épuisantes, une course échevelée dans le labyrinthe du métro, voit sans murmure se fermer devant son nez le portillon automatique, cependant que le train du métro, ce train qu'il aurait encore largement le temps de prendre, fait seulement son apparition à l'autre bout de la gare ».

Sans murmure. C'est le trait que notre auteur admire le plus. Et ce n'est pas sans une satisfaction d'amour-propre goûtée au spectacle de nos vertus de patience, vertus mises en relief par l'impatience et la nervosité d'autrui et singulièrement du prochain auquel nous avions la naïveté de prêter des nerfs plus robustes que les nôtres, que nous lisons les lignes suivantes : « Te voilà bloqué, prisonnier derrière le portillon automatique, obligé d'attendre, d'attendre en te rongeant et en grinçant des dents. Tu voudrais donner des coups de pied dans le portillon métallique, le boxer rageusement, mais à quoi cela te servirait-il? Le bon Parisien, lui, est bien trop discipliné pour murmurer. Il attend patiemment que se rouvre la puissante petite porte. »

Longues stations résignées du Parisien attendant son autobus ou le tramway.

« Il arrache un numéro d'ordre à un petit bloc fixé à un mât de fer, patiente avec placidité jusqu'à ce que vienne son tour. Souvent, juste avant ce tour longuement attendu, résonne l'arrêt fatal du receveur : « Complet! » Notre Parisien reprend sa mélancolique faction sous la pluie battante. La voiture prochaine portera, elle aussi, peut-être, l'écriteau « complet » et ne s'arrêtera même pas. Et il restera les pieds dans la pluie, sans grognements et sans parapluie. »

Longues patiences dans le grand magasin. Acceptation stoïque de la lente progression, du piétinement indéfini de la queue. A une condition pourtant : que la loi d'ennui soit la même pour tous, qu'il n'y ait pas de passe-droit. Le privilège romprait tout ce bel équilibre d'une foule indéfiniment résignée. Les lignes suivantes sont d'un observateur qui a su bien nous regarder :

« Ils sont là sans distinction de classe sociale, la maîtresse de maison aisée, le propriétaire, la femme de ménage, la jolie fille élégante, l'enfant, tous maintenus à la file par une barrière devant la caisse, attendant leur tour. Jamais ne se produit ce qui se passe chez nous : l'irruption tumultueuse et soudaine de la belle cliente bien mise exigeant d'être servie par-dessus la tête des autres. Tous sont disciplinés, mais dans l'égalité et le partage des mêmes droits. »

***

Après avoir loué chez le Français, non sans nous surprendre un peu, le sens de la discipline, madame Marquardt relève, parmi les traits psychologiques essentiels du peuple de Paris, le *naturel* du geste, l'horreur de l'attitude. Et ceci nous surprend moins et concorde avec notre observation personnelle. Le trait nous frappe peut-être moins simplement parce que nous avons tous les jours sous les yeux le spectacle de ce naturel et que nous ne disposons point de cette merveilleuse condition de fraîcheur directe dans l'impression visuelle qu'est le regard de l'extérieur. Notre témoin germain se montre donc très frappé de la liberté, de la spontanéité, de l'heureuse insouciance du coup d'œil critique d'autrui, avec lesquelles le Français se livre en public aux manifestations les plus intimes de sa sensibilité et de son humeur, avec lesquelles il enlace et embrasse sur les bancs du square l'élue de son cœur et ne se gêne pas pour bâiller largement et confortablement au nez de son interlocuteur sans avoir l'hypocrite politesse de se masquer la bouche de la main : « Oui, nos voisins de l'Ouest étalent avec un singulier naturel toutes leurs manifestations de vie. » Ces oaristys populaires de banlieue, ces tendres épanchements sentimentaux dans la rame du métro de seconde classe ou sous l'œil bienveillant du gardien de jardin public, comblent madame Marquardt d'attendrissement et d'estime : « Ils s'embrassent et s'enlacent partout, dans le métro, au café, dans les jardins, en marchant dans la rue, avec une grâce et un naturel charmants, comme s'il n'existait qu'eux au monde, comme s'ils étaient dans une île déserte et que l'univers fût aboli. »

« Ce parfait naturel dans l'abandon et aussi dans les manifestations de l'amour, ajoute-t-elle finement et avec un sens rare des limites de son peuple, est frappant pour l'étranger. Mais que cet étranger se garde de prétendre l'imiter : il n'aurait peut-être pas la grâce et le charme nécessaires. »

Et voici, sur le même thème du naturel des attitudes françaises, une esquisse joliment crayonnée du jeune poilu en permission qui fait justice de l'absurde légende du militarisme français casqué et sauvage que la presse d'outre-Rhin, à grands renfort d'articles et d'illustrés, essaye de répandre par le monde :

« Ce peuple est peut-être le moins militariste des peuples de la terre et ses parades militaires au pas rapide et presque dansant semblent plutôt s'inspirer du style de l'opérette que d'une discipline soldatesque. En France, le soldat isolé ne donne pas non plus l'impression militaire. Les jeunes permissionnaires qui dans leur uniforme fraîchement astiqué regagnent leur garnison, porteurs d'une musette amoureusement garnie par de tendres mains maternelles de linge, de pain blanc et de vin rouge, apparaissent comme de bons et braves jeunes gens. Avec modestie et convenance ils se mettent doucement à l'aise dans le compartiment du train, commencent à jaser et n'ont de cesse que leurs compagnons de wagon, même les compagnons féminins, n'aient allumé une cigarette pour la fumer de conserve avec eux, tout en prenant leur part des beaux raisins et des bonnes pêches poussés dans le jardinet familial et qu'une mère attentive a joints aux provisions de bouche du voyage. »

Familiarité, besoin de communiquer, de partager qui n'exclut pas une certaine noblesse dans l'attitude et surtout dans le langage, noblesse à laquelle le partage cordial du saucisson ne porte aucune attaque. Le Français aime sa langue. Il l'a polie par un long usage. Il la parle bien, facilement, avec une abondance éloquente et naturelle. Il en connaît toutes les ressources et s'indignerait de la faire déchoir de sa dignité naturelle. L'échange des idées se situe spontanément chez lui à un niveau d'expression assez élevé. Il y apporte l'aisance, la vivacité dorée, la richesse verbale, le goût du « contiones » qui depuis l'antiquité est l'héritage des civilisations méditerranéennes. Deux Français du peuple discutant politique restituent l'atmosphère des héros d'Homère.

« L'art de la parole, de la discussion animée, de la conférence bien faite, nous le trouvons dans toutes les couches de la population. Il est favorisé par le soin attentif donné à la langue dans l'enseignement et l'éducation. On peut dire que tout Français est né orateur... Advient-il que sous vos fenêtres une belle discussion bien conduite s'engage entre deux Français, il est parfaitement possible que, vous penchant à la croisée pour voir quels en sont les auteurs, vous constatiez que les orateurs sont deux maçons qui sont là l'un devant l'autre dans la courette ou sur le trottoir, descendus de leur échelle ou de leur échafaudage avec l'intention délibérée de couper la monotonie de la besogne par ce petit échange de vues. La discussion achevée, vous les voyez remonter sur leurs planches en sifflant un air de *la Tosca* ou de *Paillasse.* »

Cette langue française, amenée par des siècles d'usage même chez l'homme du peuple à un singulier degré de souplesse, constamment redressée et rectifiée par les autorités littéraires investies de la haute mission de veiller sur elle, madame Marquardt ressent pour elle cette ferveur d'admiration que nous rencontrons chez tant d'étrangers et qui nous touche comme l'un des plus sensibles et délicats éloges qui soient. Elle trouve magnifique, « fascinant » (*faszinierend*) le don qu'a le Français de magnifier par le vêtement verbal qu'il sait leur donner les aspects les plus infimes de la vie, prestigieux ce don de muer la bassesse en lumière. Elle cite un exemple qui l'a frappée : la noble appellation de « cabinet aux ordures » pour l'affreux réduit où sont poussés les balayures et les déchets ménagers.

***

Nous l'avons vue tout à l'heure admirer le naturel communicatif et expansif du Français. A cette observation, elle ajoute une remarque très fine qui la complète en la limitant. Ce don de communiquer dans la cordialité du propos en chemin de fer, dans la rue, ne va jamais jusqu'à l'effacement de l'individuel, jusqu'à une sorte de collectivisme psychologique, d'emmêlement, dont la vulgarité lui ferait horreur. Il ne porte nulle atteinte au sens très vif de la personnalité et des droits de l'individu. Il ne détruit pas les salutaires barrières dont on aime à s'entourer. Le Français se défend jalousement contre tout ce qui serait un empiétement sur sa

vie privée. Il ne conçoit pas l'existence individuelle sans clôtures. Celles-ci n'ont point besoin d'être hérissées de piquants. Elles existent par reconnaissance mutuelle. La vie de chaque Français est un jardin particulier. Jardin qui se passe de défenses voyantes et massives, de sauts-de-loup, de chiens de garde et dont les murs légers sont faits de pudeur instinctive, de respect naturel des droits du voisin :

« Dans l'immense mer qu'est Paris, chacun vit dans une île, chacun est à soi-même une île, chacun peut vivre à sa guise sans sentir peser sur lui aucune curiosité. Personne ne regarde quand Madame secoue à la fenêtre la poussière de ses carpettes ou de ses couvertures. Et quand la même Parisienne expose d'aventure devant sa fenêtre une belle langouste, ou bien quand elle s'approche de cette même fenêtre avec un joli poulet dans les mains, soigneusement flambé et lavé et qu'elle entoure d'un beau linge blanc tout frais, avec la délicatesse de geste dont elle userait envers une précieuse figurine de Saxe, avant le moment de mettre le friand morceau à cuire dans la marmite de famille, elle sait qu'aucun voisin ne la regarde ni ne la guette, et que, s'il regarde, c'est sans jalousie, encore que l'apprêt d'un poulet de grain soit un événement dans une rue du faubourg parisien. »

Respect du voisin qui, dans certains cas peut aller jusqu'à une certaine froideur. Il y a de la sévérité, mais peut-être du vrai dans la remarque suivante :

« Personne en France n'a à craindre la curiosité indiscrète. Mais personne non plus ne trouvera cette chaleur de participation à nos sentiments profonds qui nous est parfois si bienfaisante. Si, dans les cas de décès, il est d'usage qu'un avis mortuaire épinglé à la porte fasse connaître l'événement aux habitants de la maison, il convient de voir là plus une question de correction que le désir de provoquer une véritable sympathie. »

***

Enfin dans le livre d'un Allemand sur la France, nous serions étonnés de ne pas rencontrer un chapitre sur la frugalité, sur l'épargne françaises. C'est-à-dire sur la vertu qui, entre tous les traits du visage de notre race, frappe peut-être le plus un Berlinois. Il nous suffit de bien peu d'heures de séjour dans une ville allemande pour que s'impose à nous, dans la rue, au restaurant, au café, au théâtre, la constatation

d'une vie infiniment plus large que la nôtre, plus grasse, plus aisée dans le confortable, et pour que, par contraste, notre vie française nous apparaisse, dans le recul de quelques heures de séparation et à travers quelques centaines de kilomètres, touchante de modestie et d'étroitesse. *Primitiv* (primitif), c'est le mot instinctif de l'Allemand, quand il veut apprécier nos conditions de vie. Beaucoup d'hommes d'outre-Rhin en font un verdict coupant, dédaigneux et sans appel accompagné d'un amer retour de rancune contre le destin pervers qui a voulu en 1918 la victoire de l'incurie sur l'organisation, de la routine sur la technique, d'une civilisation figée et vieillie sur la race ascendante. D'autres Allemands, plus rares, ont le courage de l'examen de conscience. Ils s'interrogent avec lucidité sur les beautés finales du « dynamisme » — ce mot que l'on aime tant au delà du Rhin — et celles-ci leur apparaissent douteuses. Ils constatent au contraire la position relativement favorable et épargnée, au milieu de l'effondrement des valeurs matérielles, de la nation « retardataire » par rapport à la nation de progrès. Ils ont la force de dominer le premier mouvement d'agacement et de scandale, de le traverser, d'aller au delà et de se demander si l'Allemagne n'a pas vécu sur un prodigieux contre-sens, s'il n'y a pas plus plus de vérité profonde dans le statisme méprisé que dans le dynamisme porté aux nues, plus de sagesse chez le petit bourgeois de France que chez le magnat d'affaires de la Schwerindustrie. Ils voient se découvrir à eux le fond d'orgueil stérile de cette technique germanique s'éperonnant et se fouettant sans cesse pour se dépasser, la vanité finale de cette surtension dans la trajectoire de l'effort. Il se trouve — paradoxale constatation — que, de deux peuples, c'est celui qui se dit le plus jeune et se proclame porteur de l'avenir qui souffre d'hypertension artérielle. Et l'on n'ignore pas que l'hypertension est médiocre garantie d'avenir.

La brutalité de l'homme envers lui-même porte sa punition. Le coup de fouet incessant rompt finalement les cordes. Il viole profondément la loi d'humanité que Dieu a mise dans l'effort.

De tout cela madame Marquardt nous donne des exemples concrets qui encore une fois nous prouvent qu'elle sait bien voir :

« Le Français équilibre son budget, vit modestement, trouve le bonheur et par surcroît le moyen d'économiser. Cette absence de besoins, cette parfaite simplicité de vie, est quelque chose de tout naturel et qui va de soi... La simplicité qui règne dans le ménage d'un petit bourgeois de Paris, même aisé, passe toute imagination. On nettoie le tapis à genoux, on ignore l'aspirateur. On cire le parquet avec les pieds, à l'ancienne mode (ce rôle est en général réservé à un membre mâle de la famille) comme on le voyait faire parfois chez nous, à la fin du siècle dernier, quand on visitait les châteaux royaux d'Allemagne. Les coussins du divan, les couvertures, les tapis légers, on se contente pour les nettoyer d'en secouer rapidement la poussière à la fenêtre. A défaut d'ustensile spécial on se contente du bâton ou même de la main...

La Parisienne des quartiers modestes use de l'eau avec parcimonie. L'horreur de l'hygiène est élevée au rang de vertu. On évite la saleté pour n'avoir pas à la balayer. Aussi tard que possible dans la saison on évite de se chauffer. Le chauffage a deux inconvénients : la poussière et le prix...

Dans le sac de voyage du Français moyen on trouvera presque toujours la bouteille de vin rouge ou la grande pièce de pain blanc au centre de laquelle de tendres mains attentives ont souvent couché avec amour, au plus profond de la mie, un petit morceau de viande ou de jambon comme délicate surprise. Sur aucune table ne manquent ces deux richesses nationales, le pain blanc et le vin rouge. Avec quelle grâce on voit dans le restaurant bon marché les fins doigts d'une jeune Française pomper avec distinction à l'aide d'un petit morceau de pain blanc le jus avare qui sort d'une mince tranche de viande...

Les bancs des parcs, des jardins publics sont peuplés de mamans accompagnées de leurs enfants et qui lisent, tricotent et cousent pendant que leur progéniture s'ébat devant elles. Elles sont là assises à l'affût du plus pauvre, du plus fugitif rayon de soleil par des températures qui nous engageraient à nous réfugier aussitôt auprès du poêle. Ces mêmes femmes, ces mêmes enfants vivent à la maison sans feu, dans un double sentiment d'économie : économie de matériel, économie de peine. Cette race française, malgré l'absence d'hygiène, malgré les fenêtres tenues hermétiquement fermées la nuit, est incroyablement résistante et quiconque de la faible natalité française tirerait la conclusion que la nation française est dénuée de vitalité et vouée à la dégénérescence, commettrait une bien lourde erreur...

Aucun pays au monde ne connaît des vacances d'été d'une pareille intensité. De la fin de juin jusqu'à octobre, le visage de Paris est sous le signe des vacances...

On retrouve dans toutes les couches de la population l'économie du temps de travail. On ne vit pas pour travailler, mais on travaille pour se créer une vie agréable ou du moins supportable. Chez un commerçant allemand, la seule pensée de fermer son magasin pour quatre semaines et de partir en vacances, serait génératrice d'un

véritable état d'angoisse. Notre homme serait poursuivi tout le temps par la pensée que la concurrence va profiter de son absence pour lui voler la clientèle. Le Français ne s'embarrasse pas de pareils soucis. Que celui qui veut acheter chez la maison rivale ne s'en prive pas. Il vendra, quant à lui, toujours assez pour se faire une vie confortable.

Le Français économise pour se faire un soir d'existence calme et assuré et aussi dans le dessein de laisser à ses enfants des conditions d'existence plus douces que celles qu'il a lui-même connues. L'idylle de la retraite prise dès quarante ans, de la vie contemplative et végétative, dans une petite campagne, des journées de repos toutes remplies par le jardinage, la pêche, la lecture du journal, la causette avec le voisin...

L'employé du grade le plus élevé en France a un traitement plus que modique et avec lequel il est tout à fait impossible de comparer le traitement d'un employé allemand du même grade...

Le Français ne songera pas à transformer, à agrandir, à relier à un cartel d'exploitations le petit hôtel ou le restaurant dont il est le propriétaire. Il les conserve tels qu'ils sont, aussi longtemps que cela va. Il ignore totalement le rêve de développement, d'intensification dans l'exploitation, la fièvre d'activité qui possède l'Allemand jusque dans ses vieux jours, l'use et le mine. Il entend se reposer, et ce repos, cette retraite il les rêve encadrés de conditions de vie si étroitement bourgeoise, si étriquée, que cette existence de rentier ferait dans sa simplicité physiquement horreur à n'importe quel Allemand.

En dépit de cette simplicité de mœurs, le père de famille français n'hésitera pas à envoyer du fond de la province son fils ou sa fille étudier à la Sorbonne. Et les jeunes sont dans leurs goûts aussi simples que les parents. Ils débarquent dans la capitale, dans la Ville Lumière, munis d'une invraisemblable valise d'ancien style ou d'une espèce de cabas en tapisserie brodée, tels qu'il serait difficile d'en découvrir en Allemagne, dans la campagne la plus reculée. Il serait tout à fait inimaginable de voir chez nous en Allemagne un jeune homme de la classe bourgeoise voyager avec de pareils bagages. Mais en France cela est tout simple et aucun Parisien ne regardera le jeune provincial d'un regard de dédain...

L'américanisme, la vie intense, ne conviennent pas du tout au tempérament français. Le Français refuse de se surmener, de s'user dans une profession et dans une vie qui ne visent que la marche en avant, le progrès. Il refuse le progrès acheté au prix de l'humanité.

***

Nous avons largement cité, nous eussions aimé citer plus abondamment encore une étude intelligente et rapide, dénuée de prétention mais riche d'observation, qui constitue pour le

touriste d'outre-Rhin se dirigeant de notre côté un excellent petit manuel de psychologie pratique. Dans l'ensemble, quelques erreurs mises de côté, sur lesquelles nous ne chicanerons pas l'auteur, ce guide peu encombrant informe exactement son lecteur. Utile au lecteur germain, il reste intéressant pour le lecteur français. C'est une attachante recherche que de vérifier ses propres traits dans le miroir qu'offrent à notre curiosité des mains étrangères et spécialement des mains allemandes.

Un exemple comme celui de madame Marquardt, la lucidité paisible avec laquelle, au milieu des déformations passionnées que la haine et l'ignorance font subir outre-Rhin au visage de la France, elle a conduit son étude sur la physionomie de Paris permet de ne pas désespérer tout à fait de l'esprit. Le fait même que ce petit livre si clair, si tranquillement libre de tout préjugé et de tout parti pris, ait pu être écrit en plein tumulte hitlérien a quelque chose de rafraîchissant pour la pensée.

ROBERT D'HARCOURT

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Pour nous « changer de Paname », comme il dit, M. Francis Carco nous donne un livre sur l'Égypte. Dans un pareil changement le principal sujet d'intérêt c'est de savoir ce qu'il advient de l'auteur lui-même.

Nous le trouvons au Caire, à l'heure du cocktail, dans le hall du *Continental*, dont il fait une description agréable. Du même coup nous voilà fixés. « Tout ce qu'une certaine société du Caire compte de pachas en tarbouch, de jolies femmes, d'Anglais méditatifs, d'Américains, de Français anxieux ou frivoles, échangeait des propos. Barbarins, boys crépus, maîtres d'hôtel, garçons, porteurs mêlaient à la foule des buveurs les notes variées des vestes chamarrées d'or, des tricots, des culottes bouffantes et des plastrons d'habit. Seuls à de petites tables, où ils formaient presque des étalages de fleuristes, en raison des œillets ornant leurs boutonnières, les pachas avaient grande allure. » C'est exactement ce que promettait le titre : *Palace-Égypte*[1].

Le changement est plus piquant encore que nous n'avions cru. Quels portraits M. Carco va-t-il nous donner de personnages si différents, au moins par l'apparence, de ses clients de la rue Miollis?

Son ami Poloche, philosophe plein d'entrain qui promène en Égypte, pour le compte des Messageries, des gens de toute espèce, le fait émigrer du *Continental* au *Sémiramis*, « qui est une cabane cent fois plus chic ». Ce n'est pas très aimable pour

1. Albin-Michel.

le *Continental*, mais du *Sémiramis* on voit le Nil et le désert. Les deux amis y arrivent au crépuscule, sous la lueur fardée des ampoules bleues du fronton. Et M. Carco fait en quelques lignes une admirable description du paysage équivoque, ville et désert, fleuve et sable, villas et minarets, palmiers découpés sur le ciel rose, ombre envahissante. On sait qu'il excelle à ces dessins mystérieux et compliqués. Mais là, il nous donne la sensation même de la nuit, de l'eau boueuse et du ciel pur : « Une barque promenait sa haute voile oblique et frissonnante au vent du soir. Des lumières scintillaient. A ma droite plusieurs feux de couleur signalaient les piles d'un pont en construction et une douceur, un calme étranges, qui tenaient à la fois de l'engourdissement, du rêve et de l'obscure présence du Nil, aux eaux lourdes, imprégnaient l'atmosphère d'une délicieuse langueur. »

Il y a de plus, au *Sémiramis*, des balcons communs à deux chambres et qui vont être d'un grand secours à M. Carco. Car à peine est-il sorti de la sienne, et a-t-il mis le pied sur ce balcon, qu'il voit ce qui se passe dans la chambre éclairée de sa voisine. Celle-ci est une très belle fille, plus rousse que blonde, qui se nomme Naïla « très pâle avec d'immenses yeux verts, des lèvres peintes, un front pur et bombé, des oreilles minuscules, un cou tout ensemble puissant et délicat. » Elle est syrienne, et la maîtresse d'un jeune homme, nommé Freddy, qui l'entretient.

M. Carco va ressentir pour elle un de ces goûts vifs et brusques auxquels les voyageurs sont sujets, et qui troublent en le redoublant le plaisir des voyages. Elle ne sera pas insensible à ce sentiment. Elle le provoquera avec une ruse et une coquetterie savantes. Elle ira jusqu'à un peu de mélancolie et de jalousie. Elle osera franchir la porte de communication et entrer chez son voisin. Sans doute n'est-ce là que de la bravade. Mais prise au piège d'un baiser, elle se trouble, elle supplie, elle se débat, et comme il lui appuie la main sur la bouche pour la faire taire, transportée de fureur, elle le mord férocement. « Vous êtes une brute », dit-elle. Puis avec une subite tendresse, le front appuyé à l'épaule de l'homme, elle ajoute doucement : « C'est dommage. » Le lendemain, M. Carco part pour Louxor, la main bandée. Le roman de Naïla s'arrête

là. Il sera terminé quand la main sera guérie. « Je n'avais aucune nouvelle de Naïla, écrit M. Carco quelques semaines plus tard, et m'en passais fort bien. »

Mais cette belle et fantasque personne a une amie, nommée Yasmine, moins jeune, brune et encore très belle. « De cette séduisante créature émanait une sérénité, une langueur, une douceur sensuelle qui agissait comme certains philtres et me noyaient l'âme de désirs. Le cerne de ses yeux, le dessin de sa bouche ajoutaient à son charme. Enfin, quand elle parlait, elle faisait entendre cette sorte de roucoulement qui m'avait tant frappé... Elle disait des riens avec tendresse. C'était une juive. On sentait que pour elle l'amour devait être chaque fois une passion et qu'elle était toujours prête à y succomber. »

Au contraire de Naïla elle est riche et son mari est un personnage. Elle a pour amant un fort bel homme, nommé Mohamed, dont elle a fait la situation et qui est las d'elle. Elle le poursuit sans vergogne, avec un désespoir passionné. Elle entraîne une nuit M. Carco à guetter avec elle le retour de Mohamed. Ils sont accompagnés d'un domestique gigantesque, armé d'une matraque. Il ne s'agit de rien moins que de rosser l'infidèle. Le flirt de l'acteur avec Naïla, les chagrins de Yasmine, les froideurs et les colères de Mohamed, occupent cette première partie. Ajoutez que Poloche a présenté l'un à l'autre Freddy et M. Carco. De là des dîners et des soirées dans les boîtes de nuit. Enfin l'utile Poloche est là pour nous accompagner au quartier réservé, à ce *Fishmarket* où vous pensez bien que M. Carco ne peut manquer de nous conduire. Une promenade avec Naïla nous fait voir au clair de lune cette étrange ville des morts, désert de tombes dans des maisons nues et muettes. Tout cela fait cent pages assez pleines.

Mais voilà, comme on l'a dit, l'auteur parti pour la Haute-Égypte : Edfou, Philæ, le *Winter Palace* à Louxor, la visite de M. Doumergue à la vallée des Rois, — et tout à coup Yasmine, venue elle aussi à Louxor, pour s'expliquer, tranquillement et sans scandale, avec Mohamed. Libre à vous de ne pas être dupe de ce petit artifice qui rameute les personnages. En même temps que l'amour de Yasmine pour Mohamed arrive à sa fin et à sa conclusion, le penchant qu'elle sent pour M. Carco devient manifeste. Ils se retrouvent un matin dans

le jardin de l'hôtel. « Je m'allongeai sur la chaise longue et tendu vers Yasmine, la contemplai si ardemment qu'elle rougit. Ses beaux yeux sombres ne se dérobèrent point. Ils restaient fixés dans les miens et j'y lisais une telle fervente soumission que j'en fus bouleversé. »

La dernière partie du roman se passe à Alexandrie, où Yasmine fait un séjour chez une de ses cousines et où M. Carco embarquera. Il s'engage entre eux, pendant ces dernières semaines, un de ces petits drames brûlants et amers, dont on dit, un peu légèrement, qu'ils font les beaux souvenirs. Yasmine est tout à fait délivrée de Mohamed, depuis que celui-ci, au retour de Louxor, durant une promenade à cheval, lui a administré une volée de coups de cravache. Pour plus de commodité, l'auteur amène à Alexandrie Naïla, devenue un témoin peu gênant, et qu'il délivre momentanément de Freddy. Enfin, pour suivre plus aisément son propre penchant, il donne à tout ce monde le goût des mauvais lieux. « J'aime beaucoup la Guinénah, dit Yasmine : ces filles fardées, parées au seuil de leur logis... tous ces hommes qui se pressent dans les rues ». Et elle ajoute naïvement : « C'est absolument comme au théâtre. » — M. Carco pourra de la sorte situer une des scènes les plus émouvantes dans un petit café du quartier réservé, et une autre dans une fumerie en plein vent, chez les Bédouines, à l'entrée du désert, sous les palmiers.

Tout en roulant avec elles dans la nuit, il essaie de définir ses étranges compagnes. La longue claustration du harem accroissait chez elles la frénésie du mouvement et de la liberté, tout en leur laissant l'habitude héréditaire de se soumettre. Telle est Yasmine, et son goût pour l'immensité du désert. « Pas de murs, de fenêtres grillagées, de contrainte, et, pourtant, il subsistait chez cette femme un amour de l'amour et de la soumission que rien ne pouvait effacer. » C'est ainsi qu'à Louxor elle avait embrassé, devant M. Carco, la main de Mohamed. « Ce n'était pas alors une affranchie, ainsi qu'elle le croyait, mais une esclave et son geste ne lui avait causé aucune sorte de honte. Elle n'est pas compliquée au moins dans les affaires de cœur. On lui a connu beaucoup d'amants, mais jamais plus d'un à la fois. »

L'auteur va donc, selon l'ordre éternel, succéder à Moha-

med. Point du tout. Il n'y aura, entre Yasmine et lui, qu'un désir vif et réciproque, une étreinte silencieuse à la palmeraie, quelques larmes au petit café, et une promenade en voiture, entrecoupée de baisers, mais où les agents ne leur permettent pas de s'arrêter un instant. Après quoi, Yasmine et M. Carco se brouilleront. Pourquoi? Évidemment parce que l'écrivain a voulu que son livre finît ainsi. Et quel prétexte a-t-il choisi? Un peu trop de franchise ou d'inconscience, ou de cynisme, ou de simplicité, chez Yasmine. Comme Freddy, l'amant de Naïla, est ruiné par la baisse du coton : « Va trouver mon mari », dit Yasmine à son amie; et comme celle-ci refuse, redoutant le marché que ce mari, Abdu, lui proposera, Yasmine la blâme. « Abdu est libre, dit-elle, et comme il a beaucoup d'argent, il peut payer. » — Cette fois, M. Carco est écœuré. Le charme est rompu. « La veille encore, c'était une autre femme, pleine de tact, d'abandon, de tendresse. Une amoureuse. Une créature sensible et passionnée, mais, depuis, sa façon de parler d'Abdu m'avait choqué au point que je ne reconnaissais plus ma compagne de la nuit. » Il la désire encore, mais il ne la veut plus, et il ressent moins de regret que d'amertume.

C'est du moins ce qu'il nous raconte. Je me méfie un peu de ces histoires d'amour arrêtées à mi-chemin par la volonté d'un écrivain, saisi de délicatesse et qui nous fait croire ce qu'il veut. Si j'entends bien l'ingénieuse version de M. Carco, il y a dans Yasmine un goût de déchéance, de tendresse louche. Or l'écrivain, par une obscure, bizarre et secrète ressemblance, retrouvait en lui ce même penchant. « Ce goût du déclassement, cette ivresse de la déchéance, étaient les miens. Ce qui m'avait longtemps conduit dans les milieux les plus bas, entraîné aux rencontres les moins avouables, émanait d'un état d'âme identique à celui de Yasmine. »

De ce rêve de bassesse, l'un comme l'autre se réveillent. S'étant reprise, Yasmine « devenait cette seconde femme que le frôlement de tant d'êtres abjects libérait peu à peu et rendait plus prévenante, plus douce, plus désirable ». En somme, elle accomplissait sans cesse une sorte de cycle. Poussée peut-être par le dégoût du monde où elle vivait et par un cœur mal satisfait, elle plongeait dans l'horrible. Et de ce rude

massage, elle sortait dépouillée, pure, pareille enfin à elle-même. Mais direz-vous, puisque M. Carco accomplit lui-même un cycle semblable, comment peut-il trouver dans cette ressemblance une raison de rompre? C'est l'objection qu'il se fait à lui-même. « Tout aurait dû concourir à resserrer les liens qui déjà nous entouraient si étroitement. Tout aurait dû nous rapprocher, de cette atmosphère trouble de la Guinénah, nous unir, dégager à nos propres yeux notre obscure, bizarre et secrète ressemblance. » Pourquoi donc ressentit-il cette aversion mêlée de désir, dont les venins contraires paralysent l'amour?

Elle tient, dit-il, à une différence de race. Yasmine est complètement inconsciente des mouvements qui la poussent et du drame de son propre esprit; elle n'en sent que les effets. Mais l'écrivain d'Occident, entraîné à l'analyse, peut, à chaque moment, se définir. Il parle de cette cruelle lucidité qui lui fait voir, en un éclair, le degré d'abaissement où il a pu descendre, et mesurer l'effort qu'il doit accomplir pour échapper. « Je ne suis pas le complice de moi-même, dit-il. J'assiste à mes erreurs, à mes égarements comme aux erreurs, aux égarements d'un autre. » Yasmine, au contraire, vit son mal sans le connaître et reste entièrement soumise à elle-même. Elle ne comprend pas pour quelle raison l'écrivain la fuit, mais elle s'y résigne. Elle revient pourtant lui dire adieu sur le bateau qui va partir. Elle lui remet une lettre pour un Égyptien de Paris. Tous les soupçons de M. Carco renaissent. Dans le bar de la rue de Berri où il remet la lettre au destinataire, l'aspect de celui-ci ne les justifie que trop. L'Égyptien fait sauter l'enveloppe. Il en trouve une seconde : la lettre, lourde comme un journal, est pour M. Carco.

Deux portraits de femme, l'une d'un blond teint, les yeux bleu-vert, coquette, rebelle et somme toute orgueilleusement fidèle à un amant ruiné; — l'autre, brune, et passionnément soumise à l'amour. « Il y avait en elle un tourment, une ardeur, une sorte d'inquiétude, de frénésie qui eussent dû m'attacher davantage à cette femme. Elle ne demandait qu'à souffrir, qu'à me faire souffrir avec elle. » — Avec chacune tour à tour, l'auteur esquisse une aventure qui n'est pas destinée à se conclure, mais seulement à éclairer le portrait. Voilà à peu

près l'apparence du livre. Mais il a un second plan. Une foule de traits, indiqués, douteux, inexpliqués, ou subitement éclairés, font entrevoir des êtres horribles, et d'horribles secrets. La cousine de Yasmine a-t-elle fait empoisonner son mari par un amant qu'elle a ensuite épousé? Qu'est-ce au juste que l'amitié entre Yasmine et Naïla? Les amants excédés, mais encore jaloux, cravachent leurs maîtresses. Les maîtresses quittées font bâtonner leurs amants par leurs domestiques. Les femmes de la plus brillante société vont fumer le haschisch chez les Bédouins. Dans une ténèbre plus profonde encore, on aperçoit d'autres vices. Les Égyptiens en Europe se font voler par les danseurs. Les Anglaises en Égypte, épuisent les drogmans. Et derrière ce tableau, où M. Carco retrouve des sujets familiers, les Pyramides, la lune sereine, la ville enchantée des morts, l'haleine du Nil.

***

M. Jacques Boulenger nous a donné aussi ses souvenirs d'Égypte, dans un livre net, strict, élégant, plein de faits, et lumineux du plaisir de comprendre. Après la lecture trouble et grasse du roman de M. Carco, l'impression qu'on en reçoit est un peu sèche, mais vive. C'est la conversation d'un homme intelligent, qui sait beaucoup de choses, qui est sensible aux images, et rigoureusement sincère. L'ouvrage se lit avec beaucoup de plaisir[1].

Défiant, caustique, sur la réserve, l'œil avisé, prompt à saisir une scène, un caractère, un ridicule, assez raide et difficile, (quoiqu'il affirme qu'il ne s'est pas indigné depuis vingt-cinq ans), extrêmement dégoûté, rebelle à la foule humaine, avec parfois des traits joyeux et bon-enfant, ironique devant la sottise humaine, dont il collectionne discrètement les merveilles, l'auteur nous apparaît au débarcadère, et tout en accomplissant les formalités du passeport et de la douane, il commence à prendre ses notes, en petits paragraphes pleins de sens.

Comme tous les Européens, il est frappé de cette salade d'Orient et d'Occident, qui le surprendrait aussi bien à Damas,

1. Au fil du Nil (Gallimard).

à Bagdad et à Calcutta. Il en fait une amusante peinture : « Deux chameaux chargés se suivent à la queue leu leu; une Packard s'arrête pour les laisser passer. Un Arabe au turban orangé sort de la poste, retrousse sa robe et enfourche sa bicyclette. Dans la rue Fouad, le tramway électrique pourchasse à coup de timbre un marchand ambulant qui crie sa marchandise en invoquant Allah et pousse devant lui un petit âne gris, chargé d'oranges et de pastèques... » Ceci, c'est la notation pure et simple. Mais aussitôt la réflexion intervient, et le goût si français de reconnaître la cause et l'effet. Ajoutez un certain esprit d'opposition, non moins français, qui est la forme que nous préférons de la justice. Tout le monde, en Égypte, déteste les Anglais. « Pourtant leur administration et leur bonne tenue sont des bienfaits si évidents que personne ne peut s'empêcher de les reconnaître, proteste M. Boulenger. C'est grâce à eux que les douaniers sont honnêtes, les agents de police corrects, les cochers, les *wattmen* convenables, et que la nonchalance orientale comme le débraillé méditerranéen sont bannis de l'administration. Tout le monde observe les consignes avec naturel. Les employés font leur service froidement et exactement, sans manifester d'inutiles sentiments : à l'anglaise. » — C'est exactement ce qu'on pourrait écrire des Indes. J'en ai eu un curieux exemple à Karatchi. L'élégant employé indigène nous fit poliment asseoir dans son bureau sur des fauteuils cannés. Il examina nos papiers, et se mit à écrire, sans s'occuper de nous. Nous restâmes là une demi-heure. Enfin l'un de nous eut lieu de s'informer de nos passeports. L'employé leva la tête et parut nous reconnaître avec étonnement. Nos passeports étaient visés depuis longtemps. Mais il ne nous avait pas avertis, par économie de paroles, et il n'avait pas songé à se demander pourquoi nous restions là. Il nous y aurait laissés jusqu'à la fin du monde. Il était devenu parfaitement anglais.

Un des amusements du livre est sa variété. A la première page vous trouvez le croquis d'une Anglaise à la douane, un peu plus loin un portrait du fellah. Voici l'énumération de tous les traits de vandalisme de la ville d'Alexandrie. Mais aussitôt après, voici un résumé succulent de la cuisine arabe. Les hachis et les farces y composent des mets innombrables.

Ces farces sont toujours faites de viande crue. C'est une grande erreur de la cuisine occidentale, note M. Boulenger, de faire les farces avec des viandes de desserte. Son voyage n'aura pas été inutile. Il l'a d'ailleurs soigneusement préparé. Il a lu non seulement Volney, qui visitait le pays en 1783, mais la *Description* faite par les savants de Bonaparte. Ceux-ci avaient observé que les Égyptiens étaient tous adonnés à la volupté. « Ils notent avec surprise et non sans une nuance de désapprobation, écrit M. Boulenger, que les Égyptiens riches allaient jusqu'à se laver la bouche deux fois par jour avec de l'eau savonneuse, et concluent de tant de propreté que ces Orientaux étaient probablement fort sujets aux maux de dents. »

Cette campagne de 1798 en Égypte, M. Boulenger a pris le soin de l'étudier, et ce qu'il en dit est, comme tout le livre, concis, excellent et juste. Le résumé des premières opérations, le plan de la bataille des Pyramides, l'explication de la manœuvre de Nelson à Aboukir, sont lumineux. Tout cela vient d'ailleurs à sa place, comme une vignette dans le texte. L'auteur visite-t-il la mosquée d'El Azhar, on retrouve avec plaisir une idée qu'il a déjà soutenue dans sa biographie de Nostradamus, que les gens de la Renaissance ont été préoccupés non pas d'inventer la science, mais de la retrouver dans les ouvrages d'hommes de génie qui avaient vécu dans les temps anciens. Elle se trouvait toute, croyaient-ils, dans leurs livres, et on l'y découvrirait si on avait des textes purs, au lieu des gloses déformantes du moyen âge. De sorte que l'effort de ces hommes a été essentiellement un travail de philologues, une émendation. L'enseignement arabe en est aujourd'hui au même point que nos Universités du moyen âge.

Une scène de la rue, illustrée d'admirables injures, voisine avec la description des travaux historiques ordonnés par S. M. le roi Fouad. Cà et là, l'auteur revient à des définitions de l'art égyptien : « Si l'on chargeait les figures de la géométrie du minimum d'expression, de chair qu'il faudrait pour les rendre admirablement humaines, on aurait l'art égyptien. » — Le voilà aux Pyramides, ces monuments sans visage, et muets comme la mort, « dont l'impassibilité apparente con-

fond, à qui leur grandeur inimaginable confère ce pouvoir magique de nous transporter par leur seule présence dans un monde qui n'est pas le nôtre ».

Il y a des histoires charmantes sur le duc de Morny, sur l'Italien Dovretti, qui ayant découvert un des manuscrits les plus précieux pour l'histoire égyptienne, le mit dans un flacon et rentra chez lui à un galop qui mit le manuscrit en miettes. Il y en a de magnifiques sur les Pères du désert, et sur cet abbé Pakhon, qui, violemment tenté, voulut héroïquement tuer la tentation par la morsure d'un aspic. L'aspic refusa de mordre. — Nous suivons ainsi M. Boulenger jusqu'à Assouan, où il se rend sur le bateau de l'agence Cook, rêvant, réfléchissant, lisant, transcrivant un passage de Maspero, ou un hymne, ressuscitant au passage la religion, la cérémonie, quelquefois un événement ou un homme; discutant un détail, une coutume, quelquefois non sans humour; visitant ou ne visitant pas, selon que les Cooks l'importunent plus ou moins; observant aussi ses compagnons de voyage, ou les fellahs pareils à ceux qui creusèrent les tombeaux, qui chantent dans leurs improvisations, les jambes des voyageuses à califourchon; — bref cueillant et assemblant des fleurs du présent et du passé, de l'art et de la vie, du beau et du plaisant, tout le bouquet du voyage.

HENRY BIDOU

LA CRISE DU THÉÂTRE

Depuis quelques années, la crise du théâtre occupe, dans la grande presse, une rubrique spéciale. Elle alimente les chroniques, les reportages, les échos. Il n'y a guère que certain de nos ministres qui ait déclaré, un jour, en propres termes, qu'il s'en f... absolument. Sans doute, les paroles que nos gouvernants, à la fin d'une journée de réceptions, laissent parfois échapper, reflètent beaucoup plus l'excès de leur agacement ou de leur lassitude que leur véritable pensée. Elles n'en sont pas moins fâcheuses, car elles sont aussitôt répétées par le visiteur et répandues dans le public. Où irons-nous si de simples ministres républicains, qui n'ont à diriger que les affaires de leur département, montrent des nerfs plus irritables que des dictateurs sur lesquels repose tout le poids des affaires publiques?

Donc nos ministres ayant paru jusqu'ici se désintéresser de la crise du théâtre, presque tout le monde, en dehors d'eux, continue d'en discuter. De là d'intarissables bavardages et une extrême confusion. A côté d'enquêtes instructives, poursuivies par des critiques avertis auprès de quelques personnes triées sur le volet, telle, par exemple, l'enquête de M. Lucien Dubech publiée dans *Candide*, nous avons vu fleurir, cet été, un genre nouveau, qu'on pourrait ainsi appeler : *enquête auprès de ceux qui ne connaissent pas la question*. Était-ce là un jeu de l'humour, une manière de satire indirecte? Peut-être, car les pince-sans-rire abondent dans le journalisme parisien. Cependant, je serais plutôt

enclin à voir, dans cet étrange mode d'information, un signe de l'époque. Et cela vaut qu'on s'y arrête un instant.

L'expression « malaise économique » était, nous nous en apercevons aujourd'hui, le langage des jours heureux, de même que le mot « coryza » semblerait bien bénin à des pestiférés. Quand au malaise succédèrent les premiers désordres graves, les esprits inquiets se sont tournés vers les techniciens. C'était naturel. La complexité des problèmes qui s'étaient posés après la guerre exigeant le recours aux spécialistes, ceux-ci avaient été admis dans les conseils. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que, dans les années de prospérité que nous — les vainqueurs — avons connues, les techniciens, en dépit de leur prestige récent, aient beaucoup triomphé, puisqu'ils n'ont pas su nous mettre en garde contre nos illusions, ou n'ont pas eu assez d'autorité pour se faire entendre. Néanmoins, comme on avait pris l'habitude de les consulter lorsqu'il faisait beau, c'est encore à eux que l'on s'adressa quand l'horizon s'assombrit. Sérieux comme des augures, ils eurent réponse à tout. Peut-être, eux-mêmes, alors, se croyaient-ils naïvement sûrs de détenir la clé des énigmes, la formule des panacées. Au milieu des catastrophes commençantes, leur satisfaction était visible : ils avaient le sourire des gens informés, l'orgueil du « roseau pensant », supérieur à un univers qui l'écrase. Cette fierté fut leur perte. Ah! s'ils s'étaient bornés à analyser les causes rétrospectivement, à dévider, en historiens, les « parce que » des fléaux! Mais ils se laissèrent aller à prévoir! Or, il arriva que certaines complications annoncées ne se produisirent point, mais que d'autres survinrent, encore plus terribles, en dehors des oracles. Débordés par le flot des malades, touchés aussi par leurs supplications, les spécialistes s'imaginèrent qu'ils pouvaient nous guérir : ils offrirent des remèdes aux nations. Or, tantôt des améliorations momentanées étaient obtenues, à l'encontre des principes de la science, par des empiriques, tantôt les remèdes prescrits par les docteurs se montraient pire que le mal. C'est par ce chemin de faillites, que les foules désabusées, lasses d'attendre des miracles qui ne venaient jamais, se sont détournées de « ceux qui savent ». Pour l'heure, les techniciens, auprès du public, ont perdu tout crédit. Cependant, comme les masses ne peu-

vent se passer de pronostics, elles en vinrent d'abord à croire que l'avis des ignorants valait bien celui des hommes d'études. De là à penser qu'il lui était supérieur, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. L'idée que l'instinct, le bon sens (ou ce qu'on nomme ainsi, car le vrai bon sens est la denrée la plus rare) l'emportent en perspicacité sur l'intelligence abstraite, avec ses complications et ses tables de chiffres, a toujours séduit les gens simples, qui se trouvent promus ainsi aux fonctions prophétiques. De fait, chacun eut bientôt son système. Dans les thés, dans les bars, chez le bistrot, les vaticinateurs pullulèrent : « Moi, je pense que si... » Et il en fut de même sur toutes les questions. La crise du théâtre étant liée à la crise générale, il était inévitable que la même tendance se manifestât dans ce domaine particulier. Les journaux, qui reflètent l'opinion du moment, ne pouvaient donc manquer d'instituer des enquêtes auprès de personnalités, que je veux bien croire éminentes dans leur partie, mais que précisément l'enquêteur se faisait une loi — ou un malin plaisir — d'interroger sur une partie qui n'était pas la leur.

En disant cela, nous n'entendons point nous prévaloir d'une compétence supérieure. Nous n'apportons ici aucune révélation : rien que des vues simples sur un sujet qui nous est familier. Mais, d'autre part, il nous semble que, même dans les enquêtes sérieuses, toutes les personnes interrogées, quoique renseignées probablement mieux que nous, ne se sont pas toujours donné la peine de serrer de près la question. Celle-ci n'était point de savoir s'ils aimaient personnellement le théâtre, mais si l'industrie du théâtre d'abord, l'art du théâtre ensuite, étaient aujourd'hui menacés.

***

D'un certain point de vue, la crise théâtrale peut être à bon droit considérée comme un des aspects d'un phénomène plus vaste : la crise économique mondiale. Mais celle-ci n'a pas éclaté d'un seul coup; elle n'a pas atteint à la fois toutes les industries. L'industrie du théâtre fut touchée une des premières, cela pour deux raisons : 1° C'était, en quelque sorte, une industrie de luxe. Aux prix des places, déjà très

élevés, les anciennes mœurs du spectacle, se perpétuant au théâtre, ajoutaient — et elles ajoutent encore — diverses servitudes (vestiaires, ouvreuses, etc.), sans parler de l'obligation de « s'habiller » (pas seulement assujettissante parfois, mais coûteuse quand elle se répète), laquelle obligation restait cependant inséparable, dans beaucoup d'esprits, de l'idée d'une soirée au théâtre. A une époque de restrictions, il était donc inévitable que le théâtre en pâtît. 2° Dans le temps même où le théâtre éprouvait les difficultés dues aux conditions générales de la vie, il subissait, de surcroît, la concurrence d'une forme récente de spectacle, laquelle, loin d'être atteinte, au début, par la crise mondiale, connaissait un succès prodigieux. Cette faveur du cinéma avait elle-même deux causes : l'une, matérielle, la modicité du prix des places et l'absence des petites servitudes précitées; l'autre, morale, beaucoup plus importante, capitale même dirons-nous, et peut-être à elle seule suffisante à tout expliquer, à savoir l'attrait de la nouveauté, cet attrait n'étant point curiosité passagère, mais se nourrissant à quelque chose d'infiniment plus profond : une entente merveilleuse entre l'art de l'écran et les besoins de la foule moderne.

Cela dit, faut-il aller jusqu'à penser que, en temps normal, je veux dire si la crise économique mondiale n'existait point, et si, d'autre part, le théâtre se libérait des charges et des servitudes matérielles qui le désavantagent dans la lutte, le cinéma l'emporterait encore? C'est ce que nous examinerons plus loin.

Pour l'instant, la crise générale ayant gagné peu à peu toutes les branches de l'activité économique, le cinéma lui-même commence à en souffrir. Aujourd'hui, la crise du cinéma, qui est d'origine financière, est surtout une crise de production, mais celle-ci, risque d'entraîner une crise d'exploitation. Ce domaine, où l'enchantement voisine avec une effroyable bêttise, n'est pas proprement le nôtre. Nous ne parlons de l'industrie du cinéma que par rapport à celle du théâtre, mais alors comment n'en pas parler, quand les intérêts de l'une et de l'autre s'opposent tous les jours, dans une rivalité où le théâtre est incontestablement le plus faible? Les pouvoirs publics eux-mêmes, que nous avons

vus si indifférents, à l'égard du péril de mort qui menace l'industrie théâtrale, ont manifesté déjà quelque inquiétude à la nouvelle que « le cinéma ne marche plus si bien que ça ». Pourquoi cette inégalité de traitement? Vous n'allez pas imaginer, je suppose, que les pouvoirs publics obéissent, dans l'espèce, à des suggestions d'ordre spirituel, et croire que leurs préférences esthétiques vont au cinéma? Cette thèse serait pour le moins aventurée, mais il s'agit bien de cela! Les gouvernants s'émeuvent (oh! pas très fort, mais enfin un peu) des difficultés que traverse l'industrie du film, comme ils diraient : « Ah! ah! » en apprenant que telle ou telle usine d'automobiles est sur le point de fermer ses portes. Bref, c'est la crise du travail qui les préoccupe uniquement dans l'affaire : « Encore un ennui! » La raison en est que, même en France où elle n'a jamais atteint qu'un développement médiocre, l'industrie du cinéma (côté production) occupe un assez nombreux personnel. Or, chacun sait que le chômage et la stabilité ministérielle croissent dans des proportions inverses. Il s'agit donc d'éviter autant que possible une situation qui peut socialement causer un de ces troubles, d'où naissent les interpellations. Mais, que notre première scène nationale soit en pleine décadence, « on s'en f...! ». Que Copeau soit une force inemployée, que Dullin, en dépit de ses succès, se débatte encore pour tenir, « on s'en f...! on s'en f...! » Pour que le théâtre lui-même, l'avant-dernière saison, attirât, durant quelques jours, l'attention des pouvoirs publics, il a fallu que les directeurs parlassent de fermer leurs salles. Il s'agissait alors pour eux de protester contre l'abus des taxes. Mais l'abus des taxes n'est qu'un petit côté de la question. Au reste, quoique les directeurs de salles de cinéma se fussent, par solidarité, joints aux directeurs de théâtre, ceux-ci ont-ils obtenu gain de cause? Il ne le paraît guère. C'est qu'ils ont cédé à l'intimidation, à l'incroyable mépris dans lequel, en France, l'industrie théâtrale est tenue par l'État.

***

Plaçons-nous dans l'hypothèse la plus pessimiste. Admettons que l'industrie théâtrale soit condamnée à disparaître

dans un avenir plus ou moins éloigné. C'est supposer, du même coup, que, durant une période plus ou moins longue, elle va encore lutter, connaître des rémissions, vivoter, se survivre. Mais, parce que (toujours par hypothèse) sa fin serait prévue, est-ce une raison pour l'accabler et même pour renoncer à la soutenir? Que penseriez-vous d'un médecin qui obligerait un cardiaque à faire du pas gymnastique avec des poids de plus en plus lourds sur le dos? Tel est cependant le traitement auquel le fisc soumet le théâtre.

Nous avons parlé du prix trop élevé des places, mais celui-ci, comment le réduire sous le régime actuel des taxes? Comment même concevoir qu'il puisse être ramené à égalité avec le prix des places dans les cinémas? Sans doute, les ressources restreintes du moyen public le détournent des spectacles trop chers, et cela est à considérer, mais le point de vue de l'entreprise ne peut être non plus négligé. Il faut qu'une entreprise théâtrale fasse tout au moins ses frais pour durer. Et il n'y a d'entreprises théâtrales saines que les entreprises qui font commercialement leurs frais. Car le recours aux mécènes, voire aux modestes associations d'amis, est toujours, économiquement parlant, un signe de mauvaise hygiène, de maladie latente.

Certes, un Louis Jouvet est le contraire d'un homme d'argent. Pourtant, M. Lucien Dubech raconte que, lorsqu'il vint le voir, M. Jouvet prit dans ses mains la feuille des recettes et ne lui parla que de chiffres. Plutôt qu'il nous surprend, ce geste nous émeut : réflexe des préoccupations journalières, il est, en vérité, pathétique. D'après M. Jouvet, l'abus des taxes, que tout le monde, hors l'État, s'accorde à réprouver, ne serait pas le seul. L'obligation pour un directeur de verser aux auteurs 12 p. 100 sur les recettes semble à M. Jouvet peu équitable. Il souhaiterait que l'auteur, apportant la matière sur quoi se fonde l'espérance du directeur, la chance sur laquelle il mise, participât également au risque du jeu. Les droits d'auteur seraient donc calculés seulement sur les bénéfices; et, dans ce cas, le pourcentage en pourrait être très supérieur à 12 p. 100; on l'établirait, suivant une échelle. Mais, lorsque les bénéfices seraient nuls, les droits d'auteur, de même, seraient réduits à zéro. Hum! que pensent les auteurs

de cette suggestion? M. Dubech objecte à celle-ci que, seuls, les auteurs à succès, y trouveraient avantage, mais que les autres seraient condamnés à périr, situation qui ne lui paraît pas toujours de nature à rehausser le niveau de l'art dramatique. Quoi qu'il en soit, l'idée étant inspirée par un souci de justice, mériterait examen.

De leur côté, les directeurs, en général, seraient bien avisés en délivrant le théâtre des servitudes dont nous avons parlé plus haut, et qui horripilent le public. D'autres réformes encore seraient bien accueillies. Il en est plus d'une que nous avons souvent demandées ici même. Avant tout, des entr'actes courts, réduits au minimum. L'idéal serait un seul entr'acte de dix minutes, comme au cinéma. Je sais bien que la rapidité des changements de décors est souvent fonction du nombre des machinistes, lequel vient s'inscrire lui-même dans les frais de plateau. Je n'ignore pas non plus que la plupart des scènes françaises sont misérablement équipées. Par une étrange anomalie, le théâtre, en effet, en est réduit à se défendre avec des moyens matériels qui sont ceux d'autrefois, à un moment où c'est la vétusté de ces aspects et la routine de ces rythmes qui frappent surtout le public défavorablement, par comparaison avec la rapidité des spectacles filmés et le confort habituel des salles de cinéma. N'importe! il reste que beaucoup d'améliorations pourraient être accomplies sans peine. Pourquoi, par exemple, ces bars aux foyers des théâtres? — Parce que les bars sont des concessions qui permettent à l'entreprise de diminuer ses frais généraux. — J'entends bien. Mais, pour que le concessionnaire vive, on prolonge les entr'actes. Soutiendrez-vous que les spectateurs, au théâtre, ne pourraient passer la soirée sans boire, alors que les mêmes gens, au cinéma, dans des salles qui n'ont point de bars, mais qui sont presque toujours combles, n'y songent même pas? Rien de tout cela n'est négligeable. Mais ce ne sont là, évidemment, que d'infimes détails. L'immensité du péril est ailleurs.

***

On remarquera que jusqu'ici nous avons toujours parlé d'industrie théâtrale. C'est afin d'éviter l'équivoque que le

mot « théâtre » tout court n'aurait pas manqué de créer, chez le lecteur, entre le théâtre considéré comme une entreprise commerciale et l'art du théâtre. Nous n'irons pas jusqu'à dire que l'art du théâtre est en dehors du débat, puisque ses réalisations sont subordonnées à l'existence de l'entreprise elle-même, à son achalandage, à sa prospérité. Mais si l'art du théâtre était tombé au plus bas, les lettrés seraient seuls à le déplorer (d'aucuns, d'ailleurs, prétendent qu'il en est ainsi). Du moment que l'on parle de « crise du théâtre », c'est de commerce, en premier lieu, qu'il s'agit. Eh! bien, de ce point de vue commercial, nous pensons que la crise économique mondiale, ne doit pas être comme un nuage sombre qui nous cache la vérité. Le danger qui menace le théâtre avait paru *avant* la crise générale. Il continuera d'exister, il ne cessera de grandir *après elle* — en supposant qu'elle prenne fin de sitôt. Ce danger, c'est le cinéma.

Toutes les questions commerciales sont des questions de clientèle. Et les questions de clientèle se ramènent à des questions de besoins. Ces besoins, à leur tour, s'expliquent par des raisons multiples : sociales, morales, intellectuelles, esthétiques, etc. Ainsi tout se complique à l'infini. C'est pourtant dans ce réseau inextricable de causes et d'effets que s'opère la rencontre entre le besoin qui quête sa satisfaction et la chose qui le satisfait. La jonction une fois opérée, de toutes parts, les êtres qui éprouvent un besoin semblable se ruent vers cet assouvissement. Tel est le mécanisme qui précipite les foules aujourd'hui vers les salles obscures. « On ne va pas au cinéma pour s'amuser, a déclaré madame Simone à M. Dubech, on y va parce qu'on en a besoin, *comme d'une drogue.* » Je ne saurais mieux dire.

L'année dernière, ici même, à propos d'un ouvrage qui paraissait à la fois à la scène et à l'écran, nous avons déjà esquissé un parallèle entre l'art du théâtre et l'art du cinéma. Nous ne voudrions pas nous répéter. Mais il nous souvient que, sans nier la supériorité éclatante du cinéma dans son domaine, sans cacher l'infériorité affligeante du théâtre, dès qu'il veut rivaliser avec le cinéma dans ce qui n'est pas proprement du théâtre (et la réciproque est vraie), nous en étions venu à cette conclusion que le théâtre réunit assez de

caractères particuliers pour que, s'il a le courage de s'y tenir, ou d'y revenir, de s'y concentrer, il poursuive, en tant qu'art distinct, ses glorieuses destinées. Car il est toujours assez vain de comparer les arts sous le rapport de la valeur, c'est-à-dire par rapport à une Beauté en soi qui les dépasse; il est sot d'établir entre eux des classements. La seule chose qui importe, c'est qu'ils soient différents, particularisés. Or, l'image vivante, la voix vivante, la personne vivante de l'acteur garderont toujours, pour certains esprits, un prestige que ne peuvent remplacer l'image projetée sur l'écran, la voix du haut-parleur, un jeu de fantômes. D'un côté, tout est présence réelle, tout est respiration; de l'autre, tout est absence, et tout est rêve.

Mais des rêves, n'est-ce pas ce que veut la foule aujourd'hui? C'est exactement ce que le cinéma lui donne non point tant par ses sujets (tous sont loin d'être fameux), ni par ses mises en scènes (bien qu'elles soient souvent belles), que par son ressort intime, qui est le rythme. Aussi bien est-ce folie que de nier l'empire du cinéma. Autant nier celui d'un sortilège, alors qu'il agit sous nos yeux. Le cinéma détient des forces inouïes, un mouvement torrentiel, un vertige, auquel l'imagination passivement n'a qu'à s'abandonner. Nul effort d'attention comme au théâtre. Au théâtre, c'est le verbe qui domine. Or, la musique ébranle notre sensibilité directement, mais le discours parlé, quoiqu'il emprunte lui-même le canal de l'oreille, n'atteint au monde des émotions qu'à travers l'esprit, à travers le tissu intellectuel des associations et des raisonnements. Au cinéma, art sensuel par excellence, le verbe est limité à un rôle de soutien, de fil d'Ariane. L'action prépondérante est dévolue à l'image, ou plutôt à la poussée des images, à leurs variations instantanées, à leurs multiplications innombrables. De là, cette faculté de bercement, d'incantation, de consolation — cette *drogue*.

Inutile de lutter contre un tel pouvoir avec les moyens du théâtre, si l'on ne vise qu'à attirer les foules, à les magnétiser. L'art du théâtre ne périra point, étant « irremplaçable », mais peut-être le goût du théâtre ne sera-t-il plus bientôt que l'apanage d'un petit nombre. Il en fut ainsi à certaines épo-

ques. Là est sans doute le sens de la distinction que M. Sacha Guitry, dans son entretien avec M. Dubech, a marquée entre le public et la foule. Il faut à l'art du théâtre un public, mais est-il nécessaire que celui-ci soit tellement étendu qu'il se confonde avec la foule? Quant à l'industrie théâtrale — si l'on entend par là une branche, demeurée importante aujourd'hui encore, de l'activité économique — elle nous paraît bien sérieusement atteinte. Nous assistons à son déclin. Déjà, des scènes parisiennes cèdent la place à l'écran. Il est vrai que les théâtres, les petits théâtres surtout, s'étaient multipliés. « On reviendra, dira-t-on, à un nombre de théâtres normal. Ce n'est là que le jeu de bascule qui succède à toutes les inflations. » Nous ne le pensons pas. Nous nous garderions bien de prophétiser. Mais la transformation à laquelle nous assistons est si frappante, si brutale, qu'il suffit, pour la voir, de n'être pas aveugle.

***

Il est un pays cependant, un seul, où, concurremment au cinéma, le théâtre prospère, c'est l'U. R. S. S. Ce cas isolé n'infirme en rien notre thèse. D'abord, sous le régime soviétique, il ne peut être question d'industrie théâtrale. Donc, pas de libre concurrence entre le théâtre et le cinéma. Le théâtre est un service d'État. Son existence dépend des crédits qui lui sont alloués par le gouvernement. Il n'y a pas, non plus, à proprement parler, de recettes, les places de théâtre étant plutôt comme des récompenses distribuées, sous certaines conditions, à certaines catégories de citoyens. Il est vrai que le cinéma lui-même est étatisé. Alors, d'où vient, dira-t-on, que les foules russes ne se précipitent pas exclusivement au cinéma? D'où vient que les théâtres, à Moscou, à Léningrad, sont toujours pleins? A cela, trois motifs, selon nous : 1° le public, nous venons de le dire, est, grâce au système des billets, dirigé. Le théâtre étant considéré comme ayant un caractère éducatif (éducation accommodée dans le sens du parti, bien entendu) c'est parce qu'on lui reconnaît, parce qu'on lui imprime plutôt ce caractère, que l'État le subventionne, l'utilise à ses fins. 2° Les citoyens russes ne vont

nullement au théâtre avec maussaderie, avec le sentiment d'être contraints, ils s'y pressent avec enthousiasme. Pourquoi? Parce que les représentations sont excellentes. 3° Pour l'immense majorité du peuple russe, aujourd'hui, le théâtre représente une accession à la haute culture. Du fait de la révolution, d'énormes masses, qui naguère encore ignoraient jusqu'à l'existence du théâtre, le découvrent en même temps que le cinéma. Les deux arts, pour ces multitudes, ont la même nouveauté, la même fraîcheur. De telles conditions ne sont pas les nôtres.

Et maintenant, dans la crise que nous subissons en France, quels conseils donner aux auteurs dramatiques? Auteur moi-même, j'aurais mauvaise grâce à catéchiser mes confrères. Du moins me sera-t-il permis de dire qu'il nous faut nous appliquer d'autant plus à bien faire notre métier. Certes, ce ne sont pas les talents qui manquent. La somme des talents est, de nos jours, au moins égale à ce qu'elle était à d'autres époques, où l'industrie du théâtre était prospère. Mais peut-être va-t-il nous falloir, bientôt, pour persévérer dans notre voie, une vertu plus difficile encore à acquérir que le talent : l'abnégation.

N'en concluez pas, que nous devions, pour cela, nous couvrir la tête de cendres. Dans ma jeunesse, l'art des vers était encore en honneur, mais ceux qui le cultivaient savaient pertinemment qu'il ne rapportait rien — qu'une gloire, elle-même fort chanceuse. Cependant, ils composaient des vers, avec passion, avec orgueil — avec abnégation. Nous ne ferons pas aux auteurs dramatiques l'injure de croire qu'ils s'estimeraient eux-mêmes rabaissés au dernier degré de l'échelle, si (extrémité tout de même peu probable) les malheurs des temps les ramenaient à partager la condition ordinaire des poètes.

FRANÇOIS PORCHÉ

VERS LA SCISSION SOCIALISTE

Les frontières de la majorité sont une position difficile à tenir pour les partis. On l'a bien vu pour les radicaux-socialistes du temps de M. Poincaré, on le voit de nouveau pour les socialistes depuis les élections dernières; mais, tandis qu'en 1928 le dilemme majorité-opposition avait été tranché d'un seul coup par le Congrès radical d'Angers, le débat socialiste se prolonge et s'accompagne de tant de discours, de commentaires et d'exégèses, qu'on ne peut s'empêcher de songer à ces querelles théologiques d'autrefois, et aux inépuisables discussions de la scolastique, où le débat, une fois clos en apparence sur les principes reprenait plus violent sur les cas d'espèce.

Le parti socialiste unifié (peut-être cette chronique est-elle la dernière où nous ayons l'occasion de lui donner ce nom) est dans une situation assez fausse depuis le mois de mai 1932. Les résultats des élections ont été tels qu'il a paru impossible de gouverner en rejetant 130 socialistes dans l'opposition. Mais on a constaté rapidement aussi que l'état d'esprit des socialistes ne permettait point de garder longtemps sans accident leurs 130 bulletins dans la majorité. Le premier cabinet de la législature, celui de M. Herriot, avait été formé sans consulter les socialistes et il a gouverné sans leur donner de gages; on sait comment l'aile droite du parti socialiste lui a fait la guerre aussitôt après les grandes vacances, et comment la tendance dont MM. Marquet et Renaudel sont les leaders a entraîné, malgré les efforts de M. Léon Blum, le groupe socialiste tout entier dans le refus du paiement aux États-Unis. Si ce scrutin n'avait pas été fatal au cabinet Herriot, l'accident se serait produit à propos du premier vote délicat du budget. Le cabinet Paul-Boncour a été renversé dans des conditions analogues, après une existence courte

et pleine de difficultés. Au lendemain de sa chute, lorsque M. Daladier a été investi par l'Élysée de la mission de constituer un cabinet nouveau, les socialistes participationnistes pensaient bien récolter, sous la forme de quatre portefeuilles ministériels, et de trois ou quatre calepins de sous-secrétaires d'État, le fruit de leurs offensives victorieuses. Déçus dans leur attente ils ont failli renverser le ministère Daladier le jour même de la déclaration ministérielle, et n'ont reculé que devant l'inquiétude qui grandissait dans le pays. M. Daladier a modestement accepté le sursis de quelques jours qu'on daignait lui accorder, et, une fois en place il a si habilement manœuvré qu'il a fait voter le budget et que son ministère peut parfaitement tenir jusqu'à la rentrée de janvier. Mais il convient d'ajouter qu'il n'a pu durer qu'en ajournant la plupart des questions délicates et en remettant certaines décisions, si bien que l'histoire parlementaire du cabinet actuel, comme celle des deux précédents, démontre que, dans cette Chambre, on ne peut gouverner ni avec les socialistes ni sans eux.

L'alternative se pose maintenant avec une netteté parfaite. Puisque la politique d'union des gauches fondée sur le soutien du parti socialiste unanime, ou, mieux encore, sur sa participation, s'avère impraticable, on ne peut plus songer qu'à deux formations dont la première, s'étendant très loin vers la droite, comme en 1926, amènerait fatalement une rupture dans le parti radical-socialiste, tandis que la seconde, ayant le groupe radical pour axe, se renforcerait sur sa droite par l'appoint de la gauche radicale et de certains républicains de gauche, et de l'autre côté, par l'appui et la participation ministérielle d'une fraction des socialistes. M. Léon Blum a cru discerner dans la politique de M. Daladier la préparation systématique d'un tel regroupement de forces et il a dénoncé l'action du gouvernement dans les progrès de la scission au sein du groupe socialiste. L'hypothèse de M. Blum n'est pas invraisemblable en soi, car il est bien certain que la rupture de l'unité socialiste ferait les affaires du ministère actuel, et aussi de ses successeurs, mais aucune action gouvernementale ne saurait expliquer entièrement la crise que traverse le socialisme. Il n'est pas plus sérieux de dire, comme le font certains journaux, que le divorce qui sépare les deux frac-

tions du parti socialiste vient du désir qu'auraient M. Marquet ou M. Renaudel de devenir ministres. Chez M. Renaudel, ce désir n'est pas tellement évident; quant à M. Marquet, il est parfaitement légitime que le maire d'une grande ville, après s'être révélé bon administrateur à Bordeaux, souhaite faire ses preuves dans un ministère. Ce qui, chez M. Marquet prête à la critique, c'est le ton de certains discours où il paraît croire que la politique française entrera, grâce à lui, dans des chemins nouveaux. L'ornière où se traîne la vieille charrette est trop profonde pour qu'un cheval de renfort permette à l'attelage de changer d'allure.

La vérité c'est que nous assistons en ce moment à deux crises parallèles chez les socialistes. L'une d'ordre tactique, sur le plan parlementaire, l'autre de caractère doctrinal, sur le plan du parti.

Sur les 130 élus socialistes, il y en a une grosse part qui ne supportaient plus qu'avec impatience la tutelle de M. Léon Blum, ses subtilités dialectiques, ses directives dédaigneuses et ses prophéties régulièrement renversées par les faits. Ces députés, ruraux pour la plupart, se désignent eux-mêmes d'un sobriquet ironique et trivial, dont le mot *croquant* n'est qu'une pâle traduction en style noble; le byzantinisme de M. Léon Blum, qu'ils considèrent comme un mandarin de décadence, les exaspère, ils nient les services que son intelligence acérée a rendus au parti, et leur antipathie va si loin qu'elle a fait apparaître pour la première fois, croyons-nous, dans le socialisme français un courant d'antisémitisme analogue à celui qui se manifesta jadis à l'époque du Congrès de Cologne, dans la social-démocratie allemande. Agés pour la plupart de moins de quarante ans, ces députés n'ont qu'un goût médiocre pour les controverses de congrès, la charte d'Amsterdam leur paraît de l'histoire ancienne, quant aux batailles socialistes d'il y a trente ans, ils ont quelque droit d'en sourire, ayant presque tous fait la guerre et reçu des blessures plus sérieuses que celles qu'on récoltait dans les grèves et les manifestations de 1900. Pour toute l'aile droite du parti socialiste, la tactique préconisée par M. Léon Blum, le fameux *soutien à éclipses*, n'aboutit qu'à la faillite des gouvernements de gauche et doit ramener fatalement la droite au pouvoir. Sans doute, le parti socialiste en se refusant aux

responsabilités du pouvoir a gardé une virginité politique et a groupé la clientèle sans cesse accrue des mécontents, mais cette attitude apparaît à M. Marquet irrémédiablement vaine et stérile et sa phrase déjà fameuse sur le messianisme oriental et résigné de M. Blum montre bien que le courant nouveau qui traverse le socialisme français est d'inspiration pragmatique.

La tendance Marquet-Renaudel est assurée de la sympathie de 80 députés, sur 130, mais, si l'on va jusqu'à une scission, la proportion serait renversée, et une cinquantaine de députés tout au plus accepteront le risque d'être considérés comme hérétiques par Paul Faure, gardien sinon de la doctrine, du moins de la discipline du parti.

Au Congrès de Paris, la tendance modérée a été sévèrement censurée et l'on a pu croire jusqu'au dernier moment qu'une scission brutale se produirait. Il n'en a rien été pour des raisons de tactique assez difficiles à comprendre de l'extérieur, mais dont la principale semble avoir été la proximité de la Conférence Internationale socialiste.

***

A côté du conflit intérieur du socialisme français se déroule le drame, bien plus tragique celui-là, de la seconde Internationale. Elle tenait, le mois dernier, ses assises à Paris, elle aurait aussi bien pu les tenir dans la vallée de Josaphat, tant il y avait de morts vivants en cette assemblée. Partout en Europe, le socialisme est en décadence, sauf dans des pays insignifiants par leur chiffre de population, comme le Danemark ou la Suède, et placés en outre par leur situation géographique loin du centre de gravité de l'Europe et en marge de ses courants. Le coup le plus rude qui ait frappé la seconde Internationale, c'est l'effondrement sans gloire de la social-démocratie allemande. L'Allemagne était la ruche-mère de l'Internationale, et son prestige était tel qu'un homme comme Jaurès, malgré son ascendance méridionale et latine, en subissait puissamment l'attrait. La même influence se retrouvait chez des théoriciens comme M. Bracke et chez des praticiens comme M. Paul Faure. La preuve la plus éclatante qui ait été fournie, de l'action des socialistes allemands sur les nôtres, c'est cette extraordinaire séance du Palais-Bourbon où, tandis qu'on discutait dans l'hémicycle le moratoire Hoover,

M. Breitscheid, venu de Berlin tout exprès, se tenait en permanence dans le bureau du groupe socialiste et finissait par obtenir son vote en faveur de la cessation des paiements allemands.

Il serait cruel d'insister sur ces souvenirs, mais il serait par trop niais de s'apitoyer sur le sort de la social-démocratie allemande. Les social-démocrates d'outre-Rhin, après avoir été utilisés par Bismarck et par Guillaume II, ont été brisés par Hitler; la lâcheté n'excuse pas la brutalité mais elle l'explique.

La conférence de l'Internationale à Paris avait pour objet principal la lutte contre le fascisme, croisade dont le *Populaire* annonçait aussitôt le début : « les 2 et 3 septembre une grande manifestation antifasciste se déroulera, à 200 mètres de l'Allemagne, à Huningue ». Nos lecteurs apprécieront la bouffonnerie de ce titre sans qu'il soit besoin de commentaire! Le seul intérêt de la conférence de Paris était de savoir quelle position l'Internationale prendrait en présence du conflit des deux tendances du socialisme français. A cet égard, rien d'absolument net ne se dégage de ses débats, mais le ton même du commentaire de M. Léon Blum montre sa déception. Manifestement, il trouve que le climat de l'Internationale a changé : « Que de visages nouveaux! » s'écrie-t-il. Sans doute, il n'espérait pas que l'Internationale reprendrait à son compte la censure dont la section française avait frappé la tendance Renaudel-Marquet, mais il comptait bien sur une approbation plus ou moins explicite de sa propre tendance. Il en a été tout autrement, non seulement, les discours de M. Marquet et de M. Renaudel ont eu un très gros succès, mais encore, à la fin des débats, la motion pour laquelle ils ont voté a obtenu la majorité.

Que dit ce texte? Il faut reconnaître qu'il est moins vague que la plupart des ordres du jour issus des congrès socialistes. Avant de définir les mots d'ordre que doivent suivre les militants socialistes, la résolution de Paris tient compte des circonstances particulières à chaque pays et du milieu politique dans lequel chaque section locale de l'Internationale aura à agir. Ces différences conditionneront des formes différentes d'action. Il y a là, pour la première fois semble-t-il, dans l'histoire du socialisme international depuis Amsterdam,

un effort pour sortir de la logomachie et pour reprendre pied dans la réalité. La déclaration de Paris ne fait appel à la révolution que dans un cas précis. *Dans les pays où le fascisme a vaincu, la dictature ne peut être abattue que par la révolution populaire.* Au contraire, *dans les pays où la démocratie continue, la classe ouvrière doit défendre de toute sa force les libertés individuelles et collectives ainsi que le suffrage universel et la liberté syndicale.* Le texte ne dit pas un mot contre le vote du budget ou contre la participation ministérielle, et il ajoute : *la démocratie ne peut être efficacement défendue que dans la mesure où elle passera de la démocratie politique à la démocratie socialiste.* Texte qui a été évidemment dicté par la préoccupation de ne pas laisser l'idée socialiste se diluer dans l'idée démocratique, mais qui implique aussi une adhésion complète au réformisme : il ne s'agit plus là de la mythique révolution qui devait, dans la tradition du socialisme, faire naître un monde nouveau sur les ruines de l'ancien, mais d'une action lente et continue de transformation. Après avoir tant daubé sur la politique radicale, qui leur paraissait terre à terre et sans ampleur, certains socialistes seraient-ils à la veille de s'y rallier?

Qu'une telle déformation de la pensée socialiste ne fasse pas l'affaire de M. Léon Blum, cela ressort à l'évidence de son attitude au congrès et des articles qu'il a écrits depuis dans *le Populaire*. Sans aller jusqu'à réclamer comme le bouillant M. Zyromski, la grève générale en cas de guerre, sans interdire aussi absolument la collaboration du socialisme avec les autres partis, M. Léon Blum eût souhaité du moins que le vote des crédits militaires et l'éventuelle participation gouvernementale fussent soumis à de strictes conditions. Il n'est pas moins certain que M. Blum aurait voulu que la deuxième Internationale fît un effort pour « la reconstitution de l'unité ouvrière ». Par ce qu'elle dit, et par ce qu'elle ne dit pas, la résolution de la conférence de Paris assure à MM. Renaudel et Marquet une nette victoire contre M. Léon Blum et leur apporte une éclatante revanche sur le dernier congrès du parti socialiste français. L'enjeu était pour eux d'une importance extrême; après ce congrès, l'assurance des partisans de M. Marquet avait baissé : isolés dans leurs circonscriptions, les députés subissaient l'influence de leurs militants, censeurs

perpétuels et successeurs éventuels; beaucoup d'entre eux avaient été troublés par l'accusation de fascisme lancée habilement contre leurs chefs par M. Léon Blum, et ils craignaient, s'ils étaient rejetés par leur parti, de mourir, c'est-à-dire de n'être pas réélus. La résolution de l'Internationale leur permet de se défendre contre les reproches des purs du socialisme, et, dans ce parti où tout se règle finalement par la loi du nombre et par le recensement des mandats, les néo-socialistes peuvent dire que, s'ils sont des minoritaires dans la section française de l'Internationale, ils sont des majoritaires dans le *plenum* de cette même Internationale. C'est un maître atout dans le jeu de MM. Marquet et Renaudel et de leurs amis.

Ils n'ont pas perdu de temps pour exploiter leur avantage et ils ont ouvert dès le dernier dimanche d'août leur campagne dans le pays par une grande manifestation à Angoulême.

Les discours d'Angoulême n'apportent rien de bien nouveau, car la doctrine néo-socialiste ne dispose pour se développer d'aucun espace entre les thèses de M. Léon Blum et les thèses radicales. Elle ressemble beaucoup au néo-radicalisme que tentèrent de constituer il y a trois ou quatre ans les jeunes radicaux qui écrivaient dans la *République* et dans *Notre Temps* et qui se flattaient alors du parrainage de M. Daladier. On y trouve le même appel aux jeunes générations, la même foi en l'économie dirigée, la même croyance en la vertu organisatrice du syndicalisme; tout cela nous paraît du déjà vu. Aussi bien n'est-ce pas sur le terrain de l'évolution des doctrines politiques qu'il convient de se placer pour juger l'action de M. Marquet mais sur celui de l'action. « Je suis un officier de troupe et non d'état-major », assure-t-il lui-même.

Que se passera-t-il à la rentrée des Chambres? Tout d'abord il convient de signaler un bruit dont M. Léon Blum s'est fait l'écho. M. Blum paraissait croire, il y a quelques jours, que le Congrès radical de Vichy verrait se développer un mouvement néo-radical parallèle au mouvement néo-socialiste. Ce mouvement serait de tendances autoritaires, favoriserait M. Daladier contre M. Herriot, et s'efforçerait de faire admettre par le parti radical, sinon l'octroi des pleins pouvoirs au gouvernement, du moins un accroissement de ses prérogatives. Tout

cela nous paraît être une construction de l'esprit et le Congrès radical s'annonce comme très paisible; le secrétaire général du parti, M. Albert Milhaud, dont on sait le dévouement total à M. Herriot, prêche dans chacun de ses articles de l'*Ère Nouvelle* la confiance en faveur de M. Daladier et tous les amis raisonnables de M. Herriot sont dans le même état d'esprit, car ils savent que la législature n'est pas finie, que plusieurs ministères à base radicale se formeront d'ici 1936, et que les diverses équipes ont intérêt à s'entraider, au lieu d'ajouter aux difficultés de l'heure par des rivalités personnelles et par des intrigues à l'intérieur même du parti.

On a beaucoup parlé aussi, depuis le mois de juin dernier, d'un remaniement ministériel à l'occasion duquel M. Daladier ferait appel à la collaboration des socialistes de l'obédience Marquet. Nous n'y croyons pas davantage, s'il devait y avoir un remaniement il se serait fait au lendemain de la mort de Georges Leygues. Or, M. Daladier a simplement remplacé M. Leygues par M. Sarraut et M. Sarraut par M. Dalimier : ce qui signifie qu'il ne tentera pas, sans nécessité dans les remous inévitables de la rentrée parlementaire, une opération qui est bien plus facile en période de vacances.

Sans vouloir jouer au devin, nous pensons être assez près de la vérité en disant que M. Daladier laissera mûrir tout doucement la scission socialiste et qu'il attendra, pour prendre une décision quelconque, d'être assuré par quelques votes importants de la valeur du soutien que lui offrent M. Marquet et ses amis. « Pas d'inflation! » s'est écrié M. Marquet à Angoulême. Or, M. Herriot a posé un dilemme dont on ne s'échappera pas : inflation monétaire ou déflation budgétaire! Au tournant de la déflation budgétaire on saura si le néo-socialisme est un parti de gouvernement. Si la rupture se consomme alors entre les deux fractions socialistes, elle pourra amener de profondes modifications dans la carte politique du pays, et nous pourrions voir alors se réaliser ce glissement des socialistes orthodoxes vers le communisme, dont le directeur de la *Revue de Paris* envisageait l'éventualité au moment où aucun signe extérieur ne le laissait encore prévoir.

FRANÇOIS LEUWEN

PARMI LES LIVRES

Ma Vie avec Lawrence au Nouveau-Mexique, par Mabel Dodge Luhan. *Traduction de Jacques Émile Blanche et Armand Pierhal* (Grasset). — Voici un document piquant à verser au dossier Lawrence, où peuvent déjà figurer plusieurs études parues dans cette Revue[1]. Il est dû à Mabel Dodge, que M. Jacques Émile Blanche a présentée à nos lecteurs, il y a deux ans déjà. Cette Américaine ardente vécut longtemps à Florence dans un milieu d'esthètes. Après la guerre, on la trouve installée à Taos, au Nouveau Mexique (États-Unis). Elle a épousé un chef indien Tony Luhan, et se sent sur le point de pénétrer de grands mystères cosmiques. C'est en partie dans l'espoir d'y réussir tout à fait qu'elle manda D.-H. Lawrence, qu'elle avait connu en Italie. Après bien des hésitations, Lawrence, ennemi de la civilisation et de l'Europe, se laissa tenter et il gagna le Nouveau-Mexique en 1922, après un petit crochet du côté de Ceylan, où il vécut avec un ménage d'Américains bouddhistes, les Brewster, qui n'ont pas manqué de publier, eux aussi, récemment leurs souvenirs sur Lawrence [dans un ouvrage qui n'est pas encore traduit].

Le célèbre romancier apparut à Taos, en compagnie de sa femme Frieda, une Allemande qu'il avait fait divorcer, et sur laquelle l'*Intelligence Service* exerça une surveillance discrète pendant la guerre. Avec une rapidité prodigieuse, les scènes les plus fantasques commencèrent à se dérouler. C'est qu'à part Tony Luhan, le paisible Indien de Mabel, les personnes rassemblées étaient douées de systèmes nerveux particulièrement sensibles, et capables d'intuitions extraordinaires. C'est ainsi que dès le premier instant, s'il faut en croire Mabel Dodge, Frieda la vit tout de suite, elle et Tony

1. Des extraits de cet ouvrage lui-même ont été publiés d'ailleurs dans la livraison du 15 juin 1933.

« dans leurs relations sexuelles ». Quelles furent exactement les relations de cet ordre entre les diverses personnes rassemblées? C'est un jeu de devinettes auquel on peut se livrer, en lisant l'ouvrage de Mabel Dodge, où les révélations ne manquent pas, mais où aussi comme il est naturel, tout vraisemblablement, n'est pas dit.

Pendant les premiers jours on vit Frieda et Mabel nouer une probe amitié féminine, d'où Lawrence était exclu. Mais Mabel voulait que Lawrence écrivît sur le Mexique et tenait à l'inspirer. Ce rôle d'inspiratrice fit naître de la méfiance dans l'esprit de Frieda : les deux femmes se brouillèrent. Mabel précise que pourtant Lawrence ne l'attirait pas sensuellement, mais son récit dément souvent cette impression, car il arrive que la plume échappe à son auteur, ne soit pas « serve », contrairement à l'adage juridique. Lawrence, lui, était probablement attiré par Mabel. Il se plaisait en tout cas à la faire habiller à son goût, — qui était étrange, peut-être même pervers et digne d'être rapproché des inclinations d'un Restif de la Bretonne (Voir à ce sujet *Femmes amoureuses*). Les gentillesses de Mabel à son endroit n'empêchaient pas Lawrence d'en dire le plus grand mal. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'elle cherchait à le séduire et que lui voulait la détruire. Parfois Mabel, qui avait de la sensibilité, entrait dans un état cataleptique pendant vingt-quatre heures. Quant au ménage Lawrence, il était secoué par des scènes épouvantables, à la suite desquelles les deux époux sortaient, tendrement enlacés. La vie devenait difficile à Taos, quand Lawrence partit pour le Mexique, où il devait compléter la documentation nécessaire pour son roman, *le Serpent à plumes*, avant de regagner l'Europe.

L'année suivante, Lawrence réapparaît à Taos, et tout de suite l'atmosphère devient orageuse. Il y a là une amie de Catherine Mansfield, Brett, qui a publié récemment, — tout le monde dans ce groupe ayant, comme dans certaine pièce de Bourdet, la plume à la main, — ses souvenirs sur Lawrence. Brett évidemment était éprise de Lawrence, de ce corps pâle, de cette barbe rouge, que Mabel aimait à contempler dans la caverne balnéaire qui est un des agréments de Taos. Un certain Clarence, esthète raffiné, était survenu pour mieux brouiller encore les cartes. Il tentait de séparer Lawrence des femmes, de l'entraîner dans le désert. Et ce n'étaient que scènes et crises de larmes. Brett, quand elle demandait, par feinte complaisance, de tailler les cheveux de Mabel essayait de lui couper l'oreille. Lawrence, quand il dansait, donnait des coups de pied à sa femme, comme un enfant rageur. Clarence, entre deux crises, boudait pendant des semaines et commençait d'adorer l'homme qui était, paraît-il, dans Mabel Dodge. Dans cette chaudière, Tony lui-même crut devenir fou et tenta — vainement — de se séparer

de sa femme. Enfin, après toutes ces scènes, ces larmes, ces tendres appels, ces explosions de haine, ces réconciliations, l'occasion de cimenter entre tous ces êtres une affection durable leur fut offerte : ils se séparèrent. Lawrence quitta le Nouveau Monde en 1924. Il devait vivre surtout, à cause de sa santé, en Italie, puis dans le Midi de la France. Il mourut à Vence en 1930.

« Voilà, Jeffers, tout ce que j'avais à vous dire sur Lawrence à Taos — conclut Mabel Dodge, s'adressant à l'ami très cher auquel son livre est dédié. Je l'y avais fait venir, mais il ne réalisa pas ce pour quoi je l'avais fait venir. Il a fait autre chose. Peut-être êtes-vous le seul, après tout, qui pourrez réaliser ce que j'attendais de lui : donner une voix à ce pays muet. Par ma faute peut-être Lorenzo fut privé de certaines chances de succès. Trop d'obstination, de passion, d'égoïsme, l'entourèrent. Quelle ironie que, si mon désir est maintenant plus désintéressé et plus pur, ce grâce à quoi vous pourrez en devenir le réalisateur, c'est à Lorenzo que je le doive! Vous êtes un vase pur, et, je le crois, je suis devenue maintenant un vase pur moi aussi... »

On voit que Mabel Dodge, qui ne manque ni d'énergie, ni de vitalité, n'a pas renoncé à faire parler le Mexique. Mais en attendant la réalisation de ce noble rêve, on lit avec intérêt, quoiqu'elle en puisse dire, *le Serpent à plumes* et *The woman who rode away*.

***

Le Paon blanc, par D. H. Lawrence (2 volumes). *Traduction Jeanne Fournier-Pargoire* (Calmann-Lévy). — Peut-être *le Paon blanc* est-il, avec *Sons and lovers*, autobiographie de Lawrence et *le Serpent à plumes* la plus belle œuvre de Lawrence. C'est un roman rustique qui date d'une époque où l'écrivain ne se considérait pas comme un prophète : il contient des tableaux d'une fraîcheur éclatante, témoignage d'un talent délicat, nuancé, paré d'on ne sait quelles grâces féminines presque virginales qui font penser au premier livre de Rosamond Lehmann — rapprochement qui paraîtra évidemment singulier à ceux qui ne connaissent Lawrence que par *Lady Chatterley*

L'héroïne du *Paon blanc*, Lettie, est la sœur du narrateur (lequel doit avoir bien des traits communs avec l'auteur lui-même). C'est une charmante jeune fille, prodigieusement coquette, dont le cœur balance à se fixer entre un jeune fermier George Saxton et un riche industriel, Leslie, qu'elle tourmente avec une adresse égale. C'est pour Leslie qu'elle finit par se décider, mais il semble bien que c'est George qu'elle préfère. Peut-être en choisissant Leslie n'avait-elle tout d'abord pour dessein que de faire souffrir George, parce qu'elle

sentait qu'il souffrirait plus profondément que l'autre. Mais elle est prise à son jeu, et le jour où elle tente de se dégager, il est trop tard : il faut qu'elle épouse Leslie.

George, désespéré, décide de se marier à son tour. Il épouse une jeune fille charmante qui l'adore et à laquelle il ne s'intéresse nullement. Il la rend très malheureuse et, pour s'en consoler, sombre dans l'alcoolisme. Quant à Lettie, elle sera secrètement misérable et officiellement comblée par le sort.

Ce qui caractérise ce « On ne badine pas avec l'amour » anglais, c'est l'inconscience des personnages. Lettie n'est pas du tout une coquette calculatrice; elle obéit à un secret instinct féminin et réussit, au milieu de ses manèges compliqués, à conserver une manière de pureté d'ingénue. La secrète approbation donnée par Lawrence à ces instincts que l'esprit ne contrôle pas est d'ailleurs le seul signe qui laisse présager ici, du point de vue psycho-physiologique, l'avènement du romancier freudien de *Femmes amoureuses* ou de *Saint-Maur*.

Pourtant deux thèmes sont indiqués qui devaient être utilisés par la suite : on voit paraître en effet un garde-chasse, Annable, sauvage et raffiné, dont le passage d'une grande dame troubla la vie, et cet Annable annonce bien le Mellors de *Lady Chatterley*. C'est à cet Annable précisément, qui ne joue qu'un rôle épisodique dans le livre, qu'il appartient pourtant d'en justifier le titre. En regardant un paon qui fait la roue sur une statue « Quelle imbécile fierté! — dit-il. — C'est l'âme même d'une femme. » Et l'on peut penser que ce paon symbolise assez bien, encore que celle-ci soit intelligente à ses heures et fine, la charmante et néfaste Lettie. Mais le mot symbole est trop intellectuel et trop faible sans doute pour indiquer le rapport entre l'animal et la femme auquel, si l'on se réfère à bon nombre de ses romans, Lawrence devait penser. C'est presque à un totem, sans doute, qu'il nous invitait à songer.

Si l'on néglige ces indices pour considérer le roman d'une manière plus directe, on demeure émerveillé des dons de peintre et d'artiste qui s'y manifestent. Tout le premier volume forme le plus délicieux roman de l'adolescence qu'on puisse imaginer; on serait tenté d'abord de louer la perfection formelle des tableaux rustiques qui le composent, mais ces descriptions sont aussi éloignées que possible de l'art réaliste; les paroles, les pensées des jeunes gens et des jeunes filles qui y paraissent, en font tout le charme. Leurs dialogues approchent de la perfection, sur le plan de ce qu'on pourrait appeler la frivolité profonde. Sans atténuer la légèreté spontanée, la quasi-absurdité des phrases prononcées, Lawrence laisse deviner de quels sentiments essentiels, informulés et presque ignorés des personnages

eux-mêmes, elles sont le reflet. Et cela donne à toutes ces scènes en même temps qu'une aérienne vivacité, une puissance dramatique exceptionnelle. Par ailleurs, à mille traits, le peintre, épris de son art, se laisse deviner : il trouve pour évoquer la couleur d'une chair nue ou l'humide densité d'un boqueteau vert, des expressions d'une exactitude et d'une force suggestive qui font rêver. Ainsi Lawrence s'en tenait encore, à cette époque, aux apparences de la vie et il en saisissait les mille manifestations avec une sensibilité aiguisée — le jour n'étant pas encore, où, crevant cette toile du monde perceptible, il devait tenter de pénétrer les mystères qui nous entourent — sans que nous puissions dire, pour peu que nous soyons des lecteurs convaincus du Dr Maurice de Fleury — s'il était alors sur le chemin de l'extra-lucidité ou de la folie.

***

La Condition humaine, par André Malraux (Nouvelle Revue Française). — On peut mesurer, par l'impression pesante, douloureuse qu'il nous laisse, la valeur du tragique roman de M. Malraux. C'est, à n'en pas douter, un des plus beaux livres que l'année ait vu paraître — ce qui ne signifie pas d'ailleurs qu'il soit absolument sans tache.

Une fois encore M. Malraux a évoqué la Révolution chinoise. Et ici nous commençons à déplorer — ce qui n'a rien à faire avec l'art, mais certainement avec la pensée, l'admiration exaltée que M. Malraux éprouve pour le bolchevisme, c'est-à-dire pour un régime, qui, en dépit de M. André Gide, n'admet pas la liberté de pensée et tyrannise l'individu (il est vrai que tel qu'il est, M. Malraux apparaît aux purs (?) adeptes de la faucille et du marteau comme un bourgeois fantaisiste, ce qui est piquant). Les premières pages nous donnent le ton, Tchen, un révolutionnaire chinois, contemple l'homme endormi qu'il va tuer; son angoisse, son attente, sa secrète volupté sont dépeintes avec intensité. C'est le type même des scènes où M. Malraux laisse paraître le plus complètement son talent. Le sentiment qui lui inspire l'euphorie artistique la plus parfaite, c'est l'attente de l'horreur. On avait pu l'apprécier déjà dans *la Voie Royale*, où l'auteur nous faisait merveilleusement et longuement trembler pour le sort de deux Européens vraisemblablement appelés à être coupés en petits morceaux par des Moïs révoltés. Dans *la Condition humaine*, l'un des passages les plus pathétiques évoque une cour, où se trouvent parqués des prisonniers chinois. Ces misérables attendent d'être plongés vivants dans des chaudières d'eau bouillante, et leur angoisse nous étreint. Dans un coin de ce terrible tableau se niche une petite scène bouleversante, d'un évangélisme imprévu. Un des pri-

sonniers, qui a pourtant bien mesuré l'horreur du supplice auquel il est destiné, glisse par charité à l'un de ses compagnons, dont les nerfs sont moins solides que les siens, une petite fiole de cyanure de potassium... Tel est ce livre, tout suintant de sang. L'attaque d'un poste de police par des bolchevistes, un attentat contre un général chinois, le massacre de la femme et des enfants d'un révolutionnaire, autant de réussites incontestables dans le domaine du meurtre littéraire. A de pareilles peintures, il est évident que M. Malraux se complaît, ce qui est bien son droit, mais on devine en lui je ne sais quel frémissement de dégoût et de plaisir, qui retiendront vivement l'attention des médecins, le jour où on les chargera de l'analyse des romans, ce qui est une conception très défendable, tous les démons intérieurs se trouvant libérés, plus ou moins masqués, dans ces œuvres d'apparence si faussement objective.

Mais il faut en venir aux personnages du livre et à leur psychologie. Là on trouverait à louer l'évocation de mouvements d'âmes magnifiques. Mais si l'on considère l'ensemble des hommes représentés, on songe sans cesse à cette phrase aiguë où M. Malraux dépeint un de ses héros : « La pénétration de Gisors venait de ce qu'il reconnaissait en ses interlocuteurs des fragments de sa propre personne et qu'on eût fait son portrait le plus subtil en réunissant ses exemples de perspicacité. » Si l'on démontait un à un les personnages de *la Condition humaine*, on pourrait, je crois, montrer que tous : hommes, femmes, chinois, chinoises, ex-mandarins ou grands animateurs d'affaires européens empruntent sans scrupule à M. Malraux les traits de sa propre psychologie : ils sont destructeurs, impétueux, pessimistes et raisonneurs. Quelques semaines après qu'on a fermé le livre où ils sont dépeints, ils paraissent tout près de se confondre les uns avec les autres. *La Condition humaine* revêt alors l'apparence hallucinante d'un cauchemar sanglant. Mais riche, il est vrai, de quelle poignante — et du point de vue artistique, adoptant le point de vue de M. Malraux lui-même il faut dire : de quelle merveilleuse horreur!

***

Les Chances du capitaine Brown, par Gabriel de la Rochefoucauld (Les Éditions de France). — Le capitaine Brown commande le vapeur la *Medorah*, au milieu d'un éternel brouillard d'alcool. Comme son goût pour les spiritueux est partagé par tout son équipage, on ne marque pas de surprise en voyant le navire s'échouer. Cet accident est d'ailleurs corsé d'épisodes burlesques, au nombre desquels il faut comprendre la mort d'un matelot, anicroche que personne ne prend au sérieux. Après cet exploit, le capitaine Brown

est remercié par sa compagnie, dont il semble que ce soit là le premier acte de sagesse. Mais il se trouve des armateurs pour lui confier le commandement d'un autre navire. On croit comprendre d'ailleurs que ces industriels audacieux attendent surtout du capitaine sa complaisance pour la commode exécution de ce délit qui porte le nom si élégant de baraterie. Mais le capitaine — qui est aussi stupide qu'ivrogne — n'a pas le temps de comprendre, car il est relevé de son commandement pendant une escale à Bordeaux. Le hasard et un commis voyageur le lancent dans le commerce des vins. Comme il ne comprend rien aux affaires, il devient vite riche. Et bien qu'escroqué par un de ses collaborateurs, il peut se retirer bientôt en Angleterre, après fortune faite, dans un petit village où tout le monde s'apprête à lui fabriquer une légende de héros... Ce roman, tout en traits aigus, vise plus à amuser qu'à convaincre.

***

Lettres de Mérimée a la Comtesse de Boigne. *Introduction et notes de Laurent de Sercey* (Plon). — Depuis quelques années la figure sentimentale et littéraire de Mérimée s'est transformée. D'abord on a découvert que cet homme, que d'aucuns croyaient « sec », avait eu une grande passion dans sa vie. Depuis que M. Maurice Parturier, qui est sans conteste le premier des mériméistes d'aujourd'hui, a publié les lettres à Valentine Delessert, le doute n'est plus permis, les méchants sont confondus et Mérimée élevé à la dignité de grand amoureux. On s'est même avisé que Mérimée avait cessé d'écrire des nouvelles et des romans après sa rupture involontaire. C'est un bruit que les « amies » de romanciers pourront utilement recueillir.

Du point de vue littéraire, la publication d'une série d'admirables correspondances, à commencer par celle adressée à la comtesse de Montijo, ont agrandi encore la situation de Mérimée en le mettant au tout premier rang des épistoliers français. (*Les lettres à une inconnue*, par leur qualité lui eussent auparavant, sans doute, valu cette place. Mais on sait que l'ampleur des matériaux offerts au public est un élément dont on fait état.)

Des lettres à madame de Boigne que vient de publier M. L. de Sercey, on peut dire qu'elles apportent maints détails utiles sur la vie intime de Mérimée et celle de la cour de Napoléon III. Mais elles se recommandent surtout en vérité par l'incroyable vivacité d'esprit qui y paraît. Il serait même plus juste de parler d'esprit tout court. Il est entendu que nous sommes le peuple le plus spirituel de la terre, mais cette qualité qu'on peut apprécier, si l'on a un peu de chance, quand on écoute l'homme de la rue, ne passe pas toujours dans la

plume des écrivains. Parmi les auteurs excellents, dont l'existence constitue aujourd'hui pour la France la meilleure des propagandes à l'étranger, combien laissent paraître leur esprit ou leur humour? Il est certain que le sérieux a fait chez nous, depuis quelque temps, de grands progrès, sinon dans les mœurs, du moins dans la littérature.

Les lettres à madame de Boigne s'échelonnent de 1842 à 1866. La première de toutes nous présente un Mérimée occupé de préparer un mémoire historique qui lui facilitera l'entrée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le sujet en est la lutte entre Rome et les Samnites. « Ayant à expliquer la marche des Samnites sur Rome, écrit Mérimée,... j'ai expliqué quel chemin ils avaient pris. Pendant dix-neuf siècles personne ne s'en était douté. J'ai prouvé qu'ils avaient passé à droite, on croyait qu'ils avaient passé à gauche. Voilà, de ces choses, madame, qui touchent peu de gens et cependant la guerre sociale renferme quantité de beautés semblables. » Quelques années plus tard Mérimée devait passer des Inscriptions à l'Académie française — des travaux et des élections de laquelle on le voit parler par la suite avec un égal détachement.

La révolution de 48 est dépeinte dans quelques lettres désabusées, à rapprocher de celles que l'événement lui a inspirées, dans ses autres correspondances. L'attitude de flâneur prise par l'écrivain au milieu de l'émeute est assez piquante. Un trait du caractère français qu'il note alors et sur lequel on le voit revenir à plusieurs reprises, c'est la jalousie. « Le bon peuple, écrit-il, jouit avec bonheur du spectacle des gens comme il faut ruinés et marchant dans la crotte, et cela l'empêche de penser qu'il y est lui-même jusqu'aux oreilles. » Ce sentiment est d'ailleurs le grand moteur des révolutions, que l'on justifie d'ordinaire par des principes plus longs à exposer, alors qu'il serait si naturel de l'invoquer.

La plupart des lettres sont écrites de Cannes. Mérimée adore le pays qui commence à cette époque (vers 1850) de connaître la vogue. Le climat épargne l'asthmatique qu'il est. Il regrette de n'avoir pas les moyens d'acheter une villa. Il se promène souvent dans les bois des environs, noue quelques amitiés avec des animaux, observe leur comportement, botanise... et rend beaucoup de visites. Un de ses intimes est Victor Cousin de qui il écrit un jour drôlement : « Il a prétendu que l'air de la mer était trop vif pour lui et il s'est installé dans une espèce de cabane d'opéra-comique à un quart de lieue de la ville... Il paraît que ce n'est pas sa poitrine qui souffrait le plus du voisinage de la mer, mais celle de sa soubrette, qui est de grande taille, fort jolie ma foi et très avenante. Il dit que c'est la fille de madame Blanchard, de regrettable mémoire, sa cuisinière. »

Mérimée séjourne fréquemment en Angleterre. De là il écrit sur

la politique et la société. Celle d'Écosse le charme. C'est qu'il sait, quand il faut, apprécier le repos. « Le jour, — écrit-il de Glenquoich, — chacun fait ce qu'il veut; le soir quand on rentre au salon après qu'un chasseur a dit qu'il a tiré un cerf et un pêcheur qu'il a pris une truite, chacun devient silencieux, se plonge dans un livre ou dans un journal, lâchant pour toute idée, par-ci par-là, quelque imprécation contre M. Gladstone. »

Maintes lettres sont écrites de Biarritz ou de Compiègne, elles évoquent la vie de la cour, dépeignent l'Empereur, dont *la Vie de César* donne beaucoup de travail à Mérimée, le Prince Impérial, dont il recueille des mots justes et vifs, l'Impératrice, dont il ne manque jamais de prendre la défense. Les anecdotes du jour fournissent, pour le reste, la matière de ses lettres. Voici le tableau d'une chute de cheval à Compiègne. La victime est une dame. « Son premier mouvement fut de ramasser son toquet, auquel tenait un chignon, puis la pudeur vint et lui fit rabattre sa jupe sur des mollets plus gros qu'on ne les porte aujourd'hui. Ayant sauvé ses cheveux et la morale, elle s'évanouit pour peu de temps. » Un autre passage sera vivement apprécié par notre collaborateur M. Morizet. Il confirme en effet sa thèse, d'après laquelle les principales transformations de Paris furent décidées par l'Empereur et non par Haussmann. « Hier j'étais chez M. Fould, écrit Mérimée, qui m'a montré un plan de Paris avec les améliorations approuvées ou plutôt *tracées* par l'Empereur. »

Quelques lettres enfin sont envoyées d'Espagne, où Mérimée se rend de temps à autre chez madame de Montijo. Ce sont les révolutions ou les chances de révolution qui font alors l'objet de ses commentaires. De lecture, de littérature, il est en somme peu question dans cette correspondance (où les confidences personnelles n'ont presque aucune place). Elle évoque surtout la vie de la société et parfois les événements politiques, que Mérimée commente avec une ironique perspicacité.

***

Lettres a l'Étrangère de Honoré de Balzac. Tome troisième (Calmann-Lévy). — Les lettres à l'Étrangère contenues dans ce troisième volume précèdent immédiatement celles qui sont actuellement en cours de publication dans la *Revue de Paris*. L'ardeur amoureuse y est tout aussi accentuée : les invocations au *louploup adoré, à la fleur du ciel*, à sa *fraîcheur éthérée*, font penser à des appels mystiques de croyant. Un jour, au reste, le bon « Noré » s'attendrit sur le « saint regard » de son Evelette. Il énumère les vingt-trois villes « sacrées » où il a vécu auprès d'elle. Cette femme, objet d'une

telle adoration, en était-elle digne? On répond généralement à cette question par la négative. Mais M. Marcel Bouteron qui est le plus compétent de nos balzaciens et à qui l'on doit une série de publications du plus haut intérêt, à commencer par celle des *Cahiers Balzaciens*, a entrepris de défendre, il y a quelque temps, la mémoire de la bien-aimée. Il faut lire son charmant ouvrage *la Véritable image de madame Hanska*[1]. On y trouve tous les renseignements désirables sur la genèse et le développement de cette étrange liaison. Les arguments mis en avant pour défendre madame Hanska sont à considérer. M. Bouteron la montre renonçant à la propriété de sa fortune pour épouser Balzac, payant pour lui avant et après sa mort plusieurs centaines de mille francs de dettes, « le soignant avec un dévouement inlassable ». Il y a là des faits qui sans nul doute atténuent sérieusement certains reproches qu'on peut faire à madame Hanska, du point de vue, par exemple, de la fidélité. Mais qui ne serait frappé pourtant en lisant les lettres à Anna Mniszech (fille de madame Hanska), que M. Bouteron précisément a recueillies dans son livre, de la liberté du ton de madame Hanska, aussitôt après la mort de l'infortuné « Bilboquet »? Qui pourrait deviner en elle alors une épouse accablée?

Il est vrai que de son côté, Balzac, à l'époque où il écrivait ces lettres d'amoureux idéal, ne s'interdisait pas complètement les aventures — qui se déroulaient le plus souvent dans la société aristocratique, car Balzac était snob, ainsi qu'en témoignent son goût pour les armes des Balzac d'Entraigues auxquelles il n'avait pas droit, l'impression profonde que faisaient sur lui les liens de parenté de madame Hanska avec la famille Leczinski, et d'une façon plus générale le choix de ses maîtresses — snobisme qui va de pair avec certain goût d'étonner autrui discernable dans le choix du mobilier et des « objets d'art » destinés à son fameux hôtel de la rue Fortunée (lequel a dû former, du point de vue de l'ameublement, un des ensembles les plus monstrueux qu'on puisse imaginer).

Au tome troisième de ces lettres, Balzac n'a pas encore découvert la folie Beaujon, et dans presque toutes ses missives, il dépeint une maison ou un appartement qu'il a visités dans la journée, et pour lesquels il s'enthousiasme, décrivant déjà ce qui sera la chambre du louploup ou le cabinet de travail de Bilboquet. C'est ainsi que nous le voyons successivement sur le point de s'installer à Monceau, aux Batignolles, à Neuilly, place Royale, rue du Ranelagh, rue de la Tour, ou même en province, à Vouvray ou au château de Moncontour pour lequel il prend feu et qu'il désire acheter.

1. Lapina, édit.

A chaque fois l'ardent Noré démontre qu'il est impossible de trouver mieux, de faire une meilleure opération financière, : suit l'énumération des moyens d'exécution envisagés, et l'on passe en revue le détail de quelque deux cent mille francs de dettes, puis la liste des ouvrages qui permettront de gagner cinquante mille francs dans les six mois prochains, avant de s'attendrir sur le trésor louploup placé chez les Rothschild et composé d'actions du Nord dont Balzac suit avec passion les variations des cours.

Quel ensemble prodigieux composent ces lettres tumultueuses d'un écrivain en qui se confondaient une intelligence géniale, une étonnante finesse, une vulgarité certaine, une attendrissante naïveté! A quel stupéfiant effort de travail ne nous est-il pas donné d'assister! C'est une lutte de vitesse entre les créanciers, leurs échéances, et le romancier qui gagne des sommes énormes (pour l'époque) grâce à un labeur surhumain. Nous le voyons souvent installé devant sa table à deux heures du matin. Il travaille dix ou douze heures de suite. Parfois toute la nuit y passe (prix de revient, dit-il, quatre francs en feu, bougie, café). En été, la température atteint, s'il faut l'en croire soixante degrés, dans son cabinet de travail, car une blanchisserie installée au-dessous (il vit alors dans la maison devenue aujourd'hui Musée Balzac) le transforme en étuve. Pendant ces deux années 45-46, il écrit : *les Paysans, Splendeurs et misères des courtisanes, la Cousine Bette, le Cousin Pons,* et j'en passe (à noter que pour l'aimable caractère de la Cousine Bette, Balzac déclare avoir pensé à sa mère, avec laquelle il ne cessa d'être en lutte et dont il conte avec tristesse les mauvais procédés, la dureté à son égard).

Ce qui n'est pas donné au travail passe (officiellement) aux recherches d'appartements, à la lecture (relativement pas très considérable; peu de jugements, très brefs. Pour *les Trois Mousquetaires*, celui-ci : *C'est vulgaire, c'est à donner des nausées*), aux affaires et enfin à la brocante. Antiquaires de France et d'étranger lui adressent en effet, quand il ne fait pas lui-même le « chineur », des meubles mirobolants, des toiles prodigieuses. L'une d'entre elles fait hésiter Balzac, pour l'attribution, entre Holbein et Bronzino! Et Bilboquet de s'enflammer, d'acheter, rêvant déjà d'affaires prodigieuses. Sur ce chapitre le grand écrivain, comme on pense, ne perd pas ses droits et l'on recommande certaines lettres où Balzac dépeint longuement le travail de restaurateurs qui nettoient pour lui de vieilles toiles et font sortir de vieux jus des « aurores de lumière ». Ce sont des descriptions étourdissantes.

Entre des séries de lettres écrites presque quotidiennement, on constate des « trous » de plusieurs mois. Ils correspondent aux réu-

nions des deux amants qui pendant ces années 45-46 se retrouvent et voyagent ensemble à plusieurs reprises en Italie et en Allemagne. On sait qu'à cette époque le comte Hanski était mort depuis plus de cinq ans. Le règlement des affaires de l'Étrangère empêchait seul ce mariage, dont Balzac ne cesse de réclamer la prompte célébration dans ses lettres, car il place là le début certain de son bonheur absolu. Bonheur qui allait être de courte durée, Balzac devant mourir en 1850, quelques mois après le mariage et l'installation dans le paradis, si amoureusement aménagé, de la rue Fortunée.

Qui ne serait entraîné, stupéfait par cette étrange correspondance, où apparaît avec sa prodigieuse, sa communicative vitalité, l'illustre romancier — lequel ne se doutait pas sans doute en adressant en Pologne ces innombrables pages qu'il préparait pour nous la lecture d'un de ses romans le plus passionnants : celui de sa propre vie?

***

Le siècle de Louis XV, par Pierre Gaxotte (Fayard). — M. Pierre Gaxotte s'est classé, depuis quelques années, au premier rang de nos historiens. Après sa *Révolution Française*, son *Siècle de Louis XV* vient d'obtenir le plus franc, le plus légitime succès. On y voit s'affirmer, dès les premières pages, un esprit original et lucide, habile à établir l'échelle des valeurs, se débrouillant lestement dans l'amoncellement des témoignages, ne se laissant pas intimider par la superbe apparence des traditions bien établies. Le dessein de M. Gaxotte est, on le sait, de réhabiliter Louis XV, et quand il s'agit de défendre l'homme privé, M. Gaxotte trouve vraiment de bonnes preuves et d'excellents arguments. Le roi fut plus travailleur qu'on ne le représente à l'ordinaire dans les manuels d'histoire, où l'on met un peu trop volontiers l'accent sur son goût pour les femmes. Il n'aurait été à leur égard ni si faible, ni si dur qu'on le pense d'ordinaire. M. Gaxotte montre que, contrairement à la légende, le roi fut ému par la mort de madame de Pompadour, nouvelle qui réjouira les admirateurs de cette aimable femme, protectrice des arts éclairée et excellente intermédiaire. Madame du Barry, elle, est grandement louée pour sa bonté; les fameux petits soupers sont présentés comme des réunions des plus décentes, et le Parc aux Cerfs se voit réduit aux proportions d'une maisonnette aimable destinée à la distraction d'une personne à qui sa grandeur interdit la fréquentation des établissements publics. Tout cela, en vérité, ne regardait que Louis XV, ou plutôt n'eût regardé que lui, s'il eût donné moins de publicité à ses amours. De ce point de vue, ce qu'on peut le plus lui reprocher c'est son indifférence à l'égard de l'opinion publique. Car, en ce

qui concerne l'influence déterminante des favorites sur les grands actes politiques du règne, on n'ose se prononcer devant l'égale solidité des arguments présentés « pour » ou « contre ».

Du point de vue du gouvernement des affaires publiques, M. Gaxotte montre que Louis XV eut une grande clarté de vues et un sentiment très judicieux des intérêts véritables du pays. C'est très possible, mais M. Benda lui a déjà répondu qu'il est dommage que le roi n'ait pas mieux tiré parti de sa propre lucidité. Peu importe qu'un souverain ait eu de géniales velléités, c'est aux actes qu'on le juge.

M. Gaxotte montre que Louis XV démêla clairement le trouble que les visées du Parlement engendraient dans le pays. C'étaient en vérité des sentiments aristocratiques bien plus que démocratiques qui les inspiraient. Aussi le souverain, témoignant en l'espèce d'une véritable énergie, soutint-il ses ministres dans la lutte qu'ils entreprirent contre les Parlements — jusqu'au jour où enfin il laissa Maupeou les supprimer — ce qui était une excellente mesure.

Dans le domaine financier même, Louis XV n'aurait pas manqué de clairvoyance; il soutint la création du vingtième, qui était un impôt sur le revenu — dont l'application eût été très opportune... si elle avait été possible. Mais les Parlementaires et l'opinion publique s'y montrèrent si hostiles que les résultats furent désastreux et le principe même abandonné. Terray le « releva » pourtant, à la fin du règne, Terray en qui M. Gaxotte voit un financier fort avisé — ce qui étonnera sans doute des lycéens habitués à le voir présenter comme une sorte de bandit des grands chemins.

Il est vrai qu'au chapitre des éloges adressés par M. Gaxotte aux ministres du roi, les plus vifs vont à Fleury, ce en quoi l'historien se rapproche un instant, et à bien juste titre, de « l'opinion reçue », dont on l'a vu, quelques pages plus tôt, s'éloigner de la plus amusante façon, en poussant une charge à fond contre Fénelon, ses conceptions politiques, ses « tables de Chaulnes ».

M. Gaxotte dépeint sous le jour le plus favorable l'administration française telle qu'elle achève de s'organiser sous Louis XV. Les intendants, pour la plupart, auraient su grouper autour d'eux les hommes les plus compétents. Le corps des Ponts et Chaussées fut constitué à l'époque, le réseau routier prit un développement considérable, un excellent régime de concessions fut instauré pour les mines; dans l'ensemble la condition du paysan s'améliora; et tout le pays devint plus riche. Si Bonaparte réussit si rapidement à réorganiser la France, c'est, d'après M. Gaxotte, parce qu'il alla chercher ses collaborateurs dans les cadres de cette administration royale, si merveilleusement mise au point sous Louis XV. (Peut-être en vérité, Napoléon en

tira-t-il en effet des hommes; mais pour les institutions il semble bien qu'il eut tout à fait raison de les changer.)

Ayant entrepris une œuvre de mise au point d'ailleurs nécessaire, M. Gaxotte, par un mouvement bien explicable, s'est laissé entraîner à célébrer un peu trop systématiquement la personne du roi et toute la grande machine qui fonctionnait, théoriquement, sous sa direction. Quand il s'agit des affaires extérieures, on soupçonne M. Gaxotte d'une légère partialité. S'il n'eût tenu qu'à Louis XV nos colonies eussent été mieux défendues, mais l'opinion publique et les philosophes ne le voulaient pas. C'est aller un peu loin. Par contre on approuvera sans réserve ce bel exposé où M. Gaxotte montre comment la situation amphibie de la France lui valut tous ses malheurs : on ne se décida pas à choisir entre la politique continentale et la maritime. La parfaite duplicité de l'Angleterre fit le reste. Le renversement des alliances est jugé par M. Gaxotte une mesure fort sage. Il est de fait qu'elle était devenue nécessaire. Et il loue le roi d'avoir voulu se tenir hors des conflits continentaux. Dommage que cette volonté n'ait pas été suivie de réalisation.

Les dernières pages du livre de M. Gaxotte n'ont peut-être pas la concision, la spontanéité qu'on apprécie dans le reste de l'ouvrage. C'est l'instant où, pour compléter le tableau d'ensemble, il faut rapidement passer en revue tout ce qui n'a pu fournir matière d'analyse approfondie. Leur objet se trouvant plus rapproché, les louanges le sont aussi et l'on se baigne en plein panégyrique. On n'assiste plus qu'à la croissance des villes, à l'épanouissement des arts, au développement de la sensibilité. On voit la famille respectée, le peuple heureux, ignorant ce chancre hideux : l'envie sociale. Sur ce point, à tout le moins, M. Gaxotte paraît bien optimiste. Quoi qu'il en soit, son livre préparera sans nul doute d'indispensables ajustements; il assure déjà, sur bien des questions, d'opportunes rectifications. Il a, par surcroît, le premier des mérites : intelligent et vivant, il est d'une lecture passionnément attachante.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Si les transactions demeurent encore très calmes au Parquet, ainsi que l'atteste le relevé quotidien publié par la Chambre syndicale des agents de change, elles marquent en coulisse un regain notable d'activité. Ce ne sont plus seulement les actions de mines d'or qui, ici, excitent la faveur des chalands : les valeurs de pétroles, de caoutchouc, de cuivre, les territoriales sud-africaines, ainsi que quelques métallurgiques, ont également, depuis une quinzaine de jours, retenu l'attention de la spéculation et enregistré des progrès de cours marqués.

Une fois de plus on constate ainsi que le marché en banque est beaucoup plus « allant » que le marché officiel. La constatation est intéressante, au moment où il est question de lui apporter de nouveaux éléments d'activité.

Comme je le disais l'autre jour, il est souhaitable, en effet, sans négliger de s'entourer des sécurités nécessaires, d'apporter du neuf à notre Bourse qui ne peut plus trouver sans danger une excitation spéculative suffisante dans le vieux stock de nos valeurs industrielles. J'entends bien que l'on me dira : mieux valent encore ces vieilles valeurs connues que des vedettes nouvelles farcies de promesses mais dangereuses. C'est surtout une question de choix sévère. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'une spéculation excessive sur nos vieilles valeurs ne serait pas elle-même sans comporter de graves inconvénients pour l'épargne.

L'important est de choisir des valeurs nouvelles de qualité et de les acclimater ensuite à notre Bourse dans des conditions suffisamment avantageuses pour les premiers acheteurs. Suivant les informations qui circulent sur le marché, on songerait ainsi à introduire prochainement, au marché en banque, diverses valeurs cuprifères sud-africaines. Celles citées jusqu'ici repré-

sentent effectivement des entreprises de qualité. Elles passent pour avoir des conditions d'exploitation particulièrement avantageuses. Au surplus le cuivre est l'un des métaux industriels les plus intéressants et voici longtemps qu'il occupe un rôle de vedette dans les mouvements économiques internationaux. Or, après être descendu, l'an dernier, à des prix que l'on n'avait pas vu depuis plus d'un demi-siècle, il s'est très sensiblement relevé au cours des dix derniers mois. Il est un des indices le plus attentivement suivis du point de vue de la reprise progressive de l'activité industrielle. Le choix de valeurs cuprifères pour contribuer à sortir notre marché de Paris de sa somnolence est donc parfaitement défendable. Je n'y verrai, pour l'instant, qu'une seule objection. Sans aller chercher des entreprises sud-africaines, bien éloignées de nous, ne pouvait-on en trouver de plus proches, par conséquent plus faciles à surveiller, en Europe Centrale par exemple, produisant du cuivre également dans des conditions avantageuses et qui sont aussi très honorables?

Il avait été question, dans cet ordre d'idées, de mines yougoslaves, parfaitement connues et dont certaines produisent un rendement particulièrement avantageux. Il est à souhaiter que ce ne soit que partie remise et que leur tour vienne. L'activité du marché et les capitaux diligents n'y trouveraient sans doute que des avantages.

A Londres, le Stock Exchange conserve une activité que l'on n'avait pas vue depuis longtemps en cette saison. Les mines d'or bénéficient de la hausse du métal qui se poursuit au delà de 130 shillings l'once. Les trusts sont particulièrement recherchés en raison de l'amélioration de leur portefeuille. C'est le cas de Goldfields, Rand Mines, Rand Selection, celle-ci comme nous l'avions prévu ayant doublé depuis six mois. Cuprifères et pétrolières également en progrès.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, 8e.